This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA8598.25

HARVARD COLLEGE
LIBRARY
LATIN AMERICAN COLLECTION

FROM THE FUND
GIVEN BY
ARCHIBALD CARY COOLIDGE, '87
AND
CLARENCE LEONARD HAY, '08

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DU PÉROU.

Extrait du catalogue de Vernarel et Tenon.

LIVRES NOUVEAUX.

Beautés de l'Histoire Saintes; par M. de Propiac. Paris, 1823, 2e édit., 1 vol. in-12, fig. 3 fr.

Charades mises en action, ou nouveau théâtre de société; par madame la comtesse d'Hautpoul. Paris, 1823, 2 vol. in-12, ornés de six belles figures. 8 fr.

Clef (la) *des Participes*, par V. A. Vanier. 3e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur. Paris, in-12. 1 fr. 50 c.

Encyclopédie de la jeunesse, ou abrégé de toutes les sciences; par madame la comtesse d'Hautpoul. 1 fort vol. in-12, orné de figures. 3 fr. 50 c.

Contes et nouvelles de la grand'mère, ou le séjour au château pendant la neige; par madame la comtesse d'Hautpoul. 2 vol. in-12, ornés de deux jolies figures. 8 fr.

Conteur (le) *des dames*, ou les soirées parisiennes; par P. J. Charrin. 2e édit., Paris, 2 vol in-12, ornés de huit belles figures et titres gravés. 9 fr.

Récréations de la jeunesse, ou nouveaux contes moraux, pour l'instruction et l'amusement des deux sexes; par mademoiselle Vanhove. 2e édit., 1824, in-18, fig. 2 fr.

Soirées (les) *de l'adolescence*, ou aventures amusantes, racontées par une société de jeunes enfans des deux sexes; par A. Antoine. 1823, in-18, orné de cinq jolies figures. 1 fr. 50 c.

Précis des Victoires et Conquêtes des Français dans les deux mondes, de 1792 à 1823, contenant la campagne d'Espagne; par A. J. B. Bouvet de Cressé. 1824, 2 forts volumes in-12, ornés de figures, couvertures imprimées. 7 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,
RUE DE LA HARPE, N° 80.

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DU PÉROU,

OU

TABLEAU DES ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS DANS CE GRAND EMPIRE; SON ORIGINE; LES FICTIONS AUXQUELLES ELLE A DONNÉ LIEU; SES BORNES; LA VÉRITABLE ÉPOQUE DE SA DÉCOUVERTE ET DE SON NOM; SA RELIGION, SES PRÊTRES, SES INCÀS; SES RÉVOLUTIONS; SES MŒURS; SES USAGES; SES GRANDS HOMMES; SES CURIOSITÉS:

PAR M. LE CHEVALIER DE PROPIAC.

ORNÉES DE QUATRE GRAVURES.

PARIS,
VERNAREL ET TENON, LIBRAIRES,
Successeurs de Mme Ve Lepetit,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1825.

SA 8598.25

Harvard College Library
Gift of
Archibald Cary Coolidge
and
Clarence Leonard Hay
April 7, 1909.

3648
49.197
.3

INTRODUCTION.

Voulant seulement offrir à nos jeunes lecteurs les Beautés de l'histoire du Pérou, nous ne remonterons point dans cette Introduction aux temps antérieurs; ainsi donc il ne sera question ici ni des Egyptiens, ni des Phéniciens, ni des Juifs, ni des Carthaginois, ni des Grecs, ni même des Romains, que leur marine toutefois a quelque peu illustrés, notamment contre les Bretons, sous le premier des Césars, et nous arriverons de suite à la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, découverte dont la gloire fut usurpée par Améric Vespuce.

La navigation et la construction des vaisseaux sont des arts si délicats et si compliqués, qu'on a eu besoin de l'expérience de plusieurs siècles pour leur donner quelques degrés de perfection. Du radeau ou du canot qui, le premier, servit au passage d'une rivière, jusqu'à l'achèvement d'un navire capable de trans-

porter avec succès un grand nombre d'hommes ensemble à une côte éloignée, le progrès de l'industrie a dû être prodigieux. Il a fallu faire bien des efforts, tenter des essais multipliés, employer beaucoup de travail et d'adresse pour venir à bout de cette grande et difficile entreprise. L'état d'imperfection dans lequel se trouve la navigation chez les peuples qui ne sont pas encore civilisés, prouve clairement que, dans les premiers temps, l'art n'était pas assez avancé pour mettre les hommes en état d'entreprendre de longs voyages et de faire au loin des découvertes.

Néanmoins paraît la boussole, et, grâce à l'aiguille aimantée, toujours, par sa nature, dirigée vers le Nord, des masses flottantes vivifient le commerce et correspondent d'un bout de l'univers à l'autre.

Il serait injuste, puisque nous parlons de la boussole, de passer sous silence le nom de son inventeur, Flavio Gioïa, bourgeois d'Amalfi, ville commerçante, au royaume de Naples, qui fit cette grande découverte vers l'an 1302. Tel a été trop souvent le sort de ces illustres bienfaiteurs

de l'humanité, qui ont enrichi la science et perfectionné les arts par leurs inventions, qu'ils ont retiré plus de gloire que d'avantage des heureux efforts de leur génie ; mais le sort de Gioïa a été encore plus cruel, car l'inattention ou l'ignorance des écrivains contemporains l'a privé même de la célébrité à laquelle il avait de *si justes droits*. Ils ne nous ont laissé aucune lumière sur sa profession, sur son caractère, sur le temps précis où il fit cette importante découverte de la boussole, jusqu'alors inconnue, et même non soupçonnée, et sur les hasards ou les observations qui l'y ont conduit.

Les annales de l'esprit humain ne nous offrent aucun événement qui ait produit de plus grands effets que cette invention, dont la connaissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter.

Quoique l'usage de la boussole mît les Italiens en état d'exécuter avec plus de promptitude et de sécurité les petits voyages qu'ils étaient accoutumés de faire,

cependant cette nouveauté n'eut pas une influence assez subite et assez générale pour exciter sur-le-champ l'esprit de découverte et le désir d'entreprendre des navigations hardies. Plusieurs causes concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet.

Les hommes n'abandonnent que lentement et avec répugnance les anciennes habitudes : ils craignent les nouvelles tentatives et ne s'y livrent qu'avec timidité. Il est probable aussi que la jalousie de commerce engagea les Italiens à cacher aux autres nations l'heureuse découverte de leur compatriote : on n'apprit que par degrés l'art de naviguer avec la boussole, en l'employant avec assez d'habileté pour donner une entière confiance dans sa direction. Accoutumés à ne jamais perdre de vue la terre et les côtes natales, les marins n'osèrent pas tout d'un coup s'abandonner au milieu de mers inconnues ; ainsi, ce ne fut qu'environ cinquante ans après l'heureuse découverte de Gioïa, que les navigateurs se hasardèrent à entrer dans des eaux

qui, avant eux, n'avaient pas été fréquentées.

Enfin la navigation prend un caractère plus hardi, et ce caractère est dû à l'expérience que produisent de longs mais d'utiles tâtonnemens.

Les voyages des Espagnols aux îles Fortunées, révèlent à quelques hardis aventuriers *le secret* de leurs forces, et l'on touche à l'époque fixée par la Providence où les hommes doivent franchir les limites dans lesquelles ils ont été si longtemps renfermés, et s'ouvrir un champ plus vaste pour y déployer leurs talens, leur courage et leur activité.

Cependant, les premières tentatives qui se firent pour cet objet, ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissans de l'Europe, ni de ceux qui avaient cultivé l'art de la navigation avec le plus de constance et le plus de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière était réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus et les moins considérables de l'ancien continent.

Quelques voyages sur mer et le bruit que

faisaient alors les entreprises des Portugais, inspirèrent à Christophe Colomb le goût de la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors, et, par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, il jugea qu'il devait y en avoir un autre. Gênes, sa patrie, l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé ses services, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries, où il mouilla, il ne mit que trente jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce court trajet, son équipage ne cessa de murmurer. Il y en eut même qui dirent assez haut qu'il fallait jeter à la mer cet aventurier qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes pour rapporter qu'il était tombé dans l'eau en contemplant les astres.

Cependant aussitôt que les compagnons de Christophe Colomb eurent pris terre à l'île de la Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-

roi ce téméraire qu'ils voulaient noyer quelques heures auparavant.

Effrayés à la vue des trois bâtimens espagnols, les insulaires gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit présenter du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux, ce bon traitement fit revenir les sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence.

Le cacique ou le chef de ces insulaires permit aux Espagnols de construire un fort en bois dans l'île qu'ils avaient nommée Hispaniola. Colomb y laissa trente-huit des siens, partit pour l'Europe, et, se dirigeant vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue. Il avait sur son bord quelques habitans des différentes îles qu'il avait découvertes, et, outre l'or qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toutes les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus, et d'autres curio-

sités naturelles, propres à attirer l'attention et à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux, et l'on avait déjà fait cinq cents lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violens commencèrent à s'élever, et, continuant de s'accroître, causèrent un ouragan terrible.

Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sauver ses vaisseaux fut employé ; mais il était impossible de résister à la violence de la tempête ; et, comme on était loin encore de toute terre, la perte de l'escadre semblait inévitable. Les matelots, suivant l'usage, eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes même, enfin à tout ce que la religion peut dicter ou suggérer dans ces dangers extrêmes : tous ces moyens étant sans effets, et les Espagnols se croyant perdus sans ressource, on les vit s'abandonner au désespoir, et s'attendre, à chaque moment, à être engloutis par les flots.

Outre les passions naturelles qui agitent le cœur de l'homme dans d'aussi ter-

ribles situations, et lorsque la mort se présente sous les formes les plus effrayantes, Colomb était en proie à des sentimens plus douloureux encore, et qui lui étaient personnels. Il craignait que l'étonnante découverte qu'il venait de faire ne périt avec lui, et que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvaient en être les fruits. Son nom allait passer à la postérité comme celui d'un aventurier imprudent et trompé, au lieu de le consacrer dans la mémoire des hommes comme l'auteur de la plus belle entreprise qui eût été conçue ; ces désolantes réflexions étouffaient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie qu'occupé à conserver le souvenir des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, il se retira dans sa chambre, et écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avait suivie, de la situation et de la richesse des pays qu'il avait découverts, et de l'établissement de la colonie qu'il y avait laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il

l'enferma dans une espèce de gâteau de cire qu'il mit dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, et qu'il jeta à la mer, dans l'espérance que quelque accident heureux sauverait un dépôt si précieux au monde.

Enfin la Providence vint à son secours, et sauva une vie réservée à d'autres événemens du plus haut intérêt. Le vent tomba, la mer se calma, et Colomb, qui ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne, entra dans le port de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même endroit.

Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage; mais lorsqu'ils apprirent l'heureuse issue de l'expédition, lorsqu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus et des productions singulières des pays dont jusqu'alors on n'avait pas même soupçonné l'existence, l'effusion de la joie fut générale et ne put se contenir. On sonna toutes les cloches, on tira le canon. Co-

lomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple, en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où l'on remercia Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris.

Le reste est connu, et appartient à l'histoire générale de la découverte du Nouveau-Monde. Egalement étonnés et ravis d'un succès qu'ils n'espéraient presque plus, Ferdinand et Isabelle, qui se trouvaient alors à Barcelone, répondirent à la lettre que leur avait adressée Colomb, de la manière la plus honorable et la plus flatteuse, et lui mandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition, et les circonstances du service signalé qu'il venait de leur rendre.

L'entrée de Colomb dans Barcelone se fit par ordre du roi et de la reine, avec tout l'appareil convenable à un événement qui allait donner à leur règne un si grand lustre. On contemplait avec admiration

cet homme extraordinaire, dont le génie et le courage avaient conduit les Espagnols au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau. Ferdinand et Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, revêtus de tous les ornemens royaux, et placés sous un dais magnifique. A son approche, ils se levèrent, et ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siége préparé pour lui, et de leur faire le récit de son voyage, ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation espagnole et à la dignité de l'assemblée, et en même temps avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur, qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation.

BEAUTÉS
DE L'HISTOIRE
DU PÉROU.

De l'origine des Incas.

Parmi les nombreuses obscurités dont l'histoire du Pérou est environnée, celle qui couvre l'origine des *Ingas* ou *Incas*, selon la véritable prononciation des Indiens, est sans contredit la plus difficile à dissiper. Mais on en doit moins chercher la cause dans l'ignorance des Indiens, à qui l'art d'écrire est inconnu, que dans le préjugé auquel donnèrent naissance le premier *Inca* et la *Coya* sa femme, qui se disaient enfans du soleil. Cette fable, aveuglément crue par tous leurs sujets, adoptée ou commentée par leurs successeurs, fit entièrement oublier toute autre origine, et en effaça jusqu'aux moindres traces, sans que personne s'avisât de soupçonner l'erreur, ni se mît en peine de chercher la vérité.

Tous les historiens conviennent que l'origine des *Incas* est fabuleuse : mais ils ne sont pas d'accord sur la fable dont le premier *Inca* in-

fatua ses peuples, pour leur inspirer plus de respect pour sa personne et les gouverner avec plus d'empire. Toutefois ils s'accordent à dire : que les Indiens, avant que d'être soumis aux *Incas*, étaient sauvages, mais plus ou moins doux, suivant le climat qu'ils habitaient. Les arbres, les plantes, les rochers, les montagnes et jusqu'aux animaux féroces, par lesquels ils se laissaient dévorer, étaient les objets de leur adoration. Il y en avait plusieurs qui offraient le sang humain à leurs idoles, immolant non seulement les prisonniers qu'ils avaient faits à la guerre, mais encore leurs propres enfans : (*) après le sacrifice ils en mangeaient la chair, aussi bien que celle de leurs parens et de leurs amis. Après leur mort, ils ramassaient leurs os qu'ils portaient avec de grandes marques de douleur dans les fentes de quelque rocher. Il y avait des Indiens moins barbares, qui n'offraient à leurs dieux que le sang qu'ils se tiraient des bras, des cuisses, des narines et du milieu des sourcils, suivant l'importance de la fête. Les maisons leur étaient inconnues. Quelques-uns

(*) L'historien Blas Valeras assure qu'on voyait des boucheries publiques de chair humaine chez les *Antis*, qui n'ont jamais été soumis par les Péruviens, et qui ne l'étaient pas alors par les Espagnols. C'était une race de Caraïbes.

soumis à la tyrannie du plus brave d'entre eux, exerçaient sans scrupule le vol, le brigandage et l'incendie, tandis que d'autres vivaient absolument pêle-mêle comme des bêtes brutes, sans se faire ni bien ni mal. Ils allaient nus dans les pays chauds. Cependant la plupart avaient une ceinture de filasse ou de feuilles ; ils étaient couverts de peaux de bêtes dans les pays froids. Le mariage ne leur était pas plus connu que les autres lois sociales : quand la nature leur inspirait des désirs, le hasard leur donnait une femme; ils prenaient celles qu'ils rencontraient ; leurs filles, leurs sœurs et leurs mères leur étaient indifférentes, cependant ces dernières étaient plus exceptées.

Tous ces peuples différens avaient chacun un langage particulier : ils regardaient comme amis ceux dont ils entendaient la langue ; mais ils faisaient la plus cruelle guerre à ceux qu'ils n'entendaient pas. Ils avaient, en quelques endroits, des devins pour juger des victoires, et des sorciers de l'un et l'autre sexe.

Les peuples dont nous venons de parler n'ont pas encore tiré la moindre lumière du commerce des Espagnols. Ceux au contraire que les rois *incas* gouvernaient, et qu'ils avaient civilisés, ont été les plus prompts à saisir les lumières de l'Évangile.

Quant à la fable imaginée par le premier *Inca*, et reçue par ces peuples ignorans, la voici :

« Le premier *Inca* était fils du soleil. Touché du triste état dans lequel vivaient tant de peuples infortunés, son père l'envoya avec la *Coya*, sa fille et sœur du même Inca, pour civiliser ces nations, leur donner des lois, leur apprendre à vivre selon la raison et l'équité, leur enseigner à cultiver la terre, à se nourrir de ses fruits, et les instruire dans la religion et le culte du soleil leur père, leur montrant la manière dont ils devaient lui offrir des sacrifices. En conséquence, l'*Inca* dit à ses peuples, que c'était dans cette vue que son père avait placé le frère et la sœur dans la lagune de *Titi-caca*, éloignée de Cuzco d'environ quatre-vingts lieues; qu'il leur avait remis un lingot d'or d'environ une demi-aune et de l'épaisseur de deux doigts, leur ordonnant de diriger leur route du côté qu'il leur plairait; de jeter, partout où ils s'arrêteraient, le lingot d'or à terre, et d'établir leur demeure là où il s'enfoncerait; enfin, qu'il leur avait donné en même temps les lois selon lesquelles ils devaient gouverner les peuples qu'ils attireraient à leur obéissance : que, sur cela, ils étaient partis, et s'étaient acheminés vers le septentrion, jusqu'à une montagne au

sud de *Cuzco*, nommée *Huanacauri*, où ayant jeté le lingot à terre, il s'était enfoncé et avait disparu à leurs yeux, ce qui leur avait fait comprendre que c'était là que le soleil, leur père, avait fixé leur demeure ; qu'ensuite, le mari et la femme s'étant séparés, pour aller inviter le monde à se rassembler, conformément aux ordres du soleil, afin de jouir d'une bienheureuse félicité qui leur était inconnue, l'un avait tiré vers le septentrion, et l'autre vers le midi.

Touchés de la douceur de leurs paroles et des offres avantageuses qui leur étaient faites, les premiers Indiens à qui l'*Inca* et la *Coya* s'adressèrent, accoururent en foule, et se rendirent à la montagne de *Huanacauri* où l'*Inca* commença à bâtir la ville de *Cuzco*, pourvoyant en même temps à la subsistance de ses habitans. Ses nouveaux sujets, enchantés d'une vie si pleine de douceurs et d'agrémens, se répandirent de tous côtés, publiant aux autres peuples plus éloignés les avantages dont ils jouissaient sous le gouvernement de l'*Inca*, de sorte qu'ils gagnèrent un grand nombre d'Indiens, et qu'il se forma plusieurs peuplades, dont néanmoins les plus considérables n'excédaient pas alors cent maisons. On commença pourtant à former une petite armée : les hommes furent instruits

dans l'agriculture, et les femmes à filer et à faire des tissus et autres ouvrages domestiques. Le domaine du nouveau monarque s'étendit vers l'orient, depuis *Cuzco* jusqu'au fleuve de *Paucartambo*, vers l'occident, environ huit lieues jusqu'à la rivière d'*Apourimac*, et vers le sud, neuf lieues, jusqu'à *Quequesama*.

On ne connaît pas au juste la durée du temps qui s'est écoulé depuis la formation de ce nouvel empire jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les Indiens n'ayant conservé qu'une mémoire confuse de cette première époque; et les nœuds qu'ils faisaient à certains fils, pour conserver le souvenir de leurs actions mémorables, n'ayant donné aucune lumière sur ce point important. Ganilano, auteur espagnol, qui a écrit une histoire des Incas, prétend qu'il s'est passé quatre cents ans entre ces deux événemens.

De l'Inca, de sa femme, et des princesses de son sang.

Le mot *Inca*, proprement dit, signifie *seigneur, roi* ou *empereur;* et, par extension, il signifie aussi *descendant du sang royal.* Le nombre des sujets du premier *Inca*, qui s'appelait *Manco-Inca*, et sa sœur et femme, *Manca-Ocello-Huaco*, s'étant singulièrement accru, et chacun goûtant les douceurs d'une

l'Inca Viracocha.

société policée, on ajouta au nom de l'*Inca* le surnom de *Capac*, qui signifie *riche en vertus, en talens, en pouvoir*. On lui donna encore d'autres titres, tels que *huac-chacuyac, ami et protecteur des pauvres; intip-charni, fils du soleil*. La femme légitime de l'*Inca* eut le titre de *Coya*, nom appellatif, signifiant proprement épouse légitime, et réservé primativement à celle du roi, et par participation aux princesses issues de son mariage. Quant aux concubines, celles qui n'étaient point parentes du monarque, avaient le titre de *mama cuna*, qui signifie *matrone*, ou *femme qui doit faire l'office de mère*. Les concubines parentes du roi avaient le titre de *palla*, qui était commun à toutes les femmes de la maison royale, et servait à désigner les princesses du sang des Incas.

Lois de Manco-Capac.

Après avoir formé les villes et les bourgs, Manco-Capac s'occupa des mœurs et de la civilisation de ses sujets : il leur recommanda surtout de se rendre service les uns aux autres, appuyant ses préceptes, et sur la raison, et sur la loi naturelle, les exhortant à vivre en paix, et à ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait. Il défendit expressément que l'on fît violence aux femmes et aux

filles, ne permettant pas qu'on en épousât plus d'une, et voulant encore qu'on la choisît dans sa parenté, afin qu'il y eût moins de confusion dans les races. Il ne leur permit de se marier que lorsqu'ils auraient passé l'âge de vingt ans, pour qu'ils fussent en état de conduire leurs affaires. Il fit rassembler tous les moutons de la campagne, et se servit de leur laine pour leur faire des habits : car la reine *Manca-Ocello-Huaco* leur apprit comment il fallait l'employer. Il donna à chaque nation un *curaca*, c'est-à-dire, un gouverneur qu'il choisit parmi les plus honnêtes gens qui l'avaient aidé à la réduction des Indiens, soit par leur vigilance ou leur bon exemple; mais, en leur donnant de l'autorité, il leur recommanda, sur toutes choses, de les instruire comme des pères, et voulut que les autres se regardassent comme leurs enfans. Il ordonna que l'on rassemblât toute la récolte, afin de la partager suivant les besoins des particuliers, en attendant qu'on leur distribuât les terres. Il établit aussi le culte divin, et choisit un lieu pour bâtir au soleil un temple dans lequel ils pussent lui sacrifier, voulant non-seulement qu'ils le regardassent comme dieu, mais qu'ils lui rendissent grâce de tous les biens qu'il leur faisait par sa lumière et par les dons de la nature qu'il faisait lui-même éclore. Il

leur fit sentir surtout combien ils avaient d'obligation au soleil, de leur avoir envoyé, conjointement avec la lune, deux de leurs enfans pour les tirer de la vie sauvage. Il fit bâtir aux femmes du sang royal une maison pour les renfermer, quand il y en aurait un nombre suffisant, pour le service du soleil : il voulut enfin qu'ils suivissent la religion qu'il leur enseignait, pour n'être point ingrats envers un dieu qui leur était si favorable. Pour les engager à observer encore plus exactement les lois qu'il leur donnait, il les flatta de l'espérance des plus grands biens de la part du soleil, et il leur fit croire qu'il lui inspirait tout ce qu'il leur disait, et leur persuada que ce grand dieu conduisait en bon père toutes ses démarches et toutes ses actions. Les Indiens étant fort simples et fort crédules, ajoutèrent aisément foi à tout ce qu'il leur dit, et ne doutèrent point qu'il ne fût fils du soleil, d'autant mieux qu'il y en avait parmi eux qui se donnaient des naissances et des origines extraordinaires. Pénétrés des grands biens qu'il leur avait faits, ils l'adorèrent, lui promirent de lui être fidèles, et convinrent unanimement qu'un mortel ne pouvait, sans être envoyé du ciel, leur avoir donné des lois aussi sages et aussi admirables.

Marques de distinction de Manco-Capac *et de ses successeurs.*

La première distinction que *Manco-Capac* imagina, fut de porter les cheveux du haut de la tête coupés à un doigt de longueur, tandis que tous les Indiens les portaient longs et plats; la seconde, d'avoir des pendans d'oreilles fort grands, qui passaient dans un trou fait pour cela à l'oreille, dont ils étendaient la partie inférieure, jusqu'à lui donner la forme d'un anneau de trois pouces de diamètre, dans lequel ils faisaient entrer les pendans d'oreilles : ces pendans étaient attachés à des lacets longs d'un quart d'aune, et gros environ comme la moitié du doigt. Quant à la troisième, elle consistait en une espèce de tresse ou cordon nommé l'*Autu*, de diverses couleurs, et de la grosseur du doigt : cette tresse faisait quatre ou cinq tours sur leur tête, ressemblait à une guirlande, et se terminait par une frange couleur de feu, qui descendait sur le front, et s'étendait d'une tempe à l'autre. Le fils aîné du roi, l'héritier présomptif du royaume portait une frange différente de celle du roi, en ce qu'elle était jaune. Manco-Capac concéda dans la suite ces marques d'honneur à toutes les personnes de son sang, et même aux grands vassaux qui gouvernèrent les

Marques de distinction données par l'Inca.

peuples soumis à son empire. Mais il faut remarquer que ce fut avec des différences qui non-seulement les distinguaient de tous les autres, mais qui donnaient à connaître le rang de chacun.

Les pendans d'oreilles étaient variés suivant la province de ceux qui les portaient. Chez les uns, c'était un morceau de bois de la longueur d'un doigt; et, chez les autres, un morceau de laine blanche qui sortait des deux côtés de l'oreille, de la grosseur d'un doigt, ou de jonc marin nommé *tutura*, ou enfin d'un bois fort tendre quand on l'a dépouillé de son écorce, qu'on appelle *magney* dans les îles de *Barlovento*. Mais il distingua les trois peuples d'*Urcos*, d'*Yucay* et de *Tampa*, en leur permettant de porter les oreilles plus courtes que les autres, avec des oreillères; et pour qu'on suivît exactement ses ordonnances, il donna la mesure du trou des oreilles de chaque nation.

Les Indiens tenaient à grand honneur les marques qui ressemblaient à celles que portait l'*Inca*; et lui, de son côté, ne les donnait qu'à ceux qui, plus dociles à ses ordres et plus capables d'enseigner les autres, avaient contribué à la soumission de leurs camarades. Mais comme il ajoutait qu'il ne faisait rien que par l'ordre de son père le soleil, ils en étaient encore plus touchés

et lui obéissaient avec autant d'aveuglement que de plaisir.

Mort de Manco-Capac.

Manco-Capac se voyant fort âgé, fit rassembler ses principaux sujets dans la ville de *Cuzco*, et leur déclara que l'heure approchait à laquelle il devait retourner au ciel pour s'y reposer avec le soleil son père (paroles dont tous les rois ses descendans ont fait usage en pareil cas); qu'avant de les quitter, il voulait mettre le comble à ses faveurs en leur permettant de porter, eux et leurs descendans, le nom d'*Inca*, sans mettre aucune différence à cette faveur; qu'il leur donnait ce beau nom pour les récompenser d'avoir été ses premiers vassaux, et de s'être soumis volontairement à lui; qu'il était charmé de leur prouver par cette faveur qu'il les aimait comme ses enfans; qu'il était persuadé qu'ils s'emploieraient avec ardeur à l'agrandissement de l'empire de ses successeurs. Il les pria de graver dans leurs cœurs tout ce qu'il leur avait dit, et de s'y conformer, et il finit par leur défendre de faire appeler leurs femmes et leurs filles *Palla*, comme celles du sang royal, parce que, n'allant point à la guerre comme les hommes, elles ne méritaient pas d'être honorées du nom royal.

On ignore le nombre des années du règne de Manco-Capac : les uns disent qu'il fut de trente

ans, les autres de plus de quarante. Quand il fut près de sa fin, il fit venir ses enfans (il en avait un grand nombre, tant de la reine sa femme que de ses maîtresses), et il leur déclara ses volontés en présence de ses principaux sujets. Il recommanda aux uns l'amour des peuples, et aux autres l'obéissance à leur roi, et la fidélité pour les lois qu'il avait établies. Il voulut alors que tout le monde sortît pour faire une remontrance particulière à ses enfans. Il leur donna sa vie et sa façon de gouverner pour modèle; il les exhorta à se montrer véritables fils du soleil, à prouver leurs discours par leurs actions, et à transmettre ses préceptes à leurs enfans, pour les perpétuer de race en race, et leur faire observer ce que son père le soleil désirait qu'ils fissent. Il finit par leur dire que le soleil l'appelait, et qu'il allait reposer avec lui; qu'ils vécussent en paix, et que du ciel il aurait toujours soin d'eux. Après ces tendres remontrances, il cessa de vivre, et laissa pour héritier le prince *Sinchi-Roca*, son fils aîné, qu'il avait eu de *Coya-Manca-Occllo-Huaco*, sa femme et sa sœur.

Les sujets de *Manco-Capac* furent très-sensibles à sa perte; ils en portèrent le deuil pendant plusieurs mois, lui firent des funérailles, et embaumèrent son corps pour ne le perdre ja-

nais de vue. Ils l'adorèrent comme un dieu fils u soleil, et lui firent des offrandes et des sacri-ces de tous les biens de la terre, le reconnais-ant comme le seigneur de tout ce qu'il leur vait laissé.

Religion ou culte des Incas.

Ce fut *Manca-Capac* qui établit la religion n même temps qu'il fonda la monarchie des ıcas. « Pacha-Cumac, leur dit-il, celui qui soutient le monde, n'a donné au soleil tous les avantages dont il brille au-dessus des étoiles destinées à le servir, que pour engager les hommes à reconnaître sa divinité, et leur faire abandonner la pluralité de leurs dieux. C'est à tort que vous espéreriez du secours des vils objets de votre culte. Il ne me paraît pas possible que votre esprit balance entre le soleil dont vous recevez tous les jours des bienfaits infinis, et les animaux que vous révérez. Les fruits, les arbres et les plantes, simples productions de ce grand astre, ne doivent pas être l'objet de vos hommages. Cessez donc d'adorer les crapauds, les lézards et les reptiles que la nature n'a produits que pour être des objets d'horreur. »

Convaincus par ces discours, les Indiens abandonnèrent tous les cultes chez eux en usage,

pour suivre celui du soleil auquel ils ne donnèrent ni père ni frère, mais à qui ils attribuèrent des enfans qu'ils adorèrent. Ce sentiment a été partagé par tous leurs descendans, et il subsiste même encore aujourd'hui, car ils donnent toutes les marques de l'adoration, quand ils nomment un de leurs rois; et si on leur demande pourquoi ils adorent des hommes comme eux, ils répondent qu'ils sont désabusés de l'idolâtrie, mais qu'ils reconnaissent les grands biens qu'ils en ont reçus; que leurs rois se sont conduits en véritables enfans du soleil, et qu'ils adoreront de la même façon tous les hommes qui se gouverneront comme ils l'ont fait.

Réduits par *Manco-Capac* au culte du soleil, les Indiens lui bâtirent des temples qu'ils remplirent de richesses incroyables; et quoiqu'ils fussent persuadés que la lune était sœur et femme du soleil, ils ne lui ont jamais bâti de temple, et n'ont jamais fait de sacrifices en son honneur; mais la vénération qu'ils avaient pour elle n'en était pas moins grande; car ils croyaient qu'elle était la mère de toutes choses. Ils regardaient le tonnerre, les éclairs et la foudre comme les exécuteurs de la justice du soleil; et cette idée les engagea à leur bâtir à Cuzco un appartement dans la maison du soleil, mais ils étaient bien éloignés de les adorer,

puisque, par suite d'une de leurs superstitions, ils muraient une maison quand elle avait été frappée de la foudre, et plaçaient des barrières pour empêcher qu'on marchât sur les endroits où elle était tombée dans la campagne, regardant cet endroit comme maudit et comme capable de porter malheur.

Les Indiens n'ont pas seulement adoré le soleil comme un dieu visible; mais par le secours de la seule lumière naturelle, les rois incas et leurs *Amautas* ou philosophes, ont encore figuré le vrai dieu, qui a créé le ciel et la terre. Ils ont même laissé des mots qui expriment leurs pensées sur la majesté divine, qu'ils ont appelée *Pacha-Camac*, qui veut dire *le monde*. Ils ne prononçaient ce mot qu'avec contrainte et avec les plus grandes marques de considération, car alors ils resserraient les épaules, ils baissaient la tête et tout le corps; ils élevaient leurs yeux au ciel, et les baissaient tout-à-coup; ils portaient les mains ouvertes du côté de l'épaule droite, et donnaient des baisers à l'air. Ces cérémonies étaient plus ou moins pratiquées suivant le rang de ceux qu'ils avaient à nommer. Le nom du soleil était celui qui sortait le plus souvent de leur bouche; mais il n'en était pas de même de *Pacha-Camac*, ce qui prouve qu'ils avaient plus de vénération pour

ce nom, et qu'ils y attachaient plus d'idées qu'à tous les autres. Quand on leur demandait une définition de *Pacha-Camac*, ils répondaient que lui seul donnait la vie à l'univers et le faisait subsister; qu'ils ne le connaissaient point, et que ne l'ayant jamais vu, ils ne lui faisaient aucuns sacrifices, et ne lui bâtissaient aucuns temples, mais qu'ils l'adoraient mentalement, et le regardaient comme le dieu inconnu.

Les Incas ne faisaient point de serment, ni les Indiens non plus. Quand ils entendaient la déposition d'un témoin, quelque importante que fût une affaire, le juge se bornait à lui dire : — Promets-tu d'avouer la vérité ?—Je le promets.— Prends bien garde de la déguiser, et ne cache aucune des particularités du fait.—Assurément je le ferai ainsi. Alors le juge lui laissait dire tout ce qu'il savait de l'affaire, et l'on était sûr d'être pleinement instruit, sans qu'il arrivât presque jamais qu'ils osassent déguiser la vérité.

Amour d'un Curaca, ou seigneur de la province de Guechuas pour la vérité.

Lorsque les Espagnols eurent fait la conquête du Pérou, plusieurs meurtres se commirent dans une province de Guechuas. Le gouverneur de Cuzco n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il envoya un juge pour s'informer de l'affaire; mais

avant que de recevoir la déposition d'un Curaca, on voulut, pour l'obliger à dire la vérité, le faire jurer sur une croix. « Je n'ai point été « baptisé comme les chrétiens, répondit l'In- « dien avec étonnement, et je ne jure point. » Alors le juge lui proposa de jurer par le soleil, la lune et les Incas. « Tu te trompes, reprit le « Curaca, si tu crois qu'il me soit permis de « profaner ces beaux noms que nous ne pro- « nonçons que pour les adorer. — Quelle as- « surance aurai-je donc, répliqua le juge, de « la vérité de tes paroles ? — Il te doit suffire, ré- « partit l'Indien, que je t'en donne l'assurance, « et de savoir que je parle à toi comme à ton « roi même, puisque tu viens ici rendre la jus- « tice en son nom. C'est ainsi que nous en agis- « sons pour nos Incas. Cependant, pour satisfaire « en quelque sorte à ce que tu désires de moi, « je jurerai par la terre, et je veux qu'elle s'ou- « vre sous mes pieds, si je ne te dis pas la vérité. » Ne pouvant obtenir d'autre serment du Curaca, le juge l'interrogea sur les meurtres, et lui demanda s'il n'en avait aucune connaissance. Le Curaca lui raconta tout ce qu'il savait : mais voyant qu'il ne lui faisait aucune question sur les agresseurs, il le pria de lui laisser dire tout ce qu'il en avait appris, parce qu'il ne croyait pas dire la vérité tout entière, comme il l'avait

promis, lorsqu'il répondait purement et simplement aux demandes qu'on lui faisait, et qu'il ne rapportait ainsi qu'une partie des faits. Alors le juge l'assura qu'il était content. Et moi, je ne le suis point, répondit le Curaca, et il se mit aussitôt à dire tout ce qui était à sa connaissance.

Les Incas croient à une autre vie.

Les Amautas ou les philosophes du Pérou, croyaient que l'homme était un composé d'âme et de corps; que l'âme ne pouvait pas mieux être appelée qu'un esprit immortel, et que le corps, formé de boue, retournait à la terre. Aussi le nommaient-ils *alpaca-masca*, c'est-à-dire *terre animée*, et *runa*, pour signifier que l'homme était doué d'entendement et de raison. Ils donnaient le nom de *hama* aux bêtes, et leur accordaient une âme végétative et sensitive. Ils croyaient qu'après cette vie il y en aurait une autre meilleure pour les bons, et plus mauvaise pour les méchans. Ils divisaient l'univers en trois mondes. Le ciel, *hunau pacha*, le bas monde et le troisième *veu pacha*, le centre de la terre, le monde inférieur destiné pour la demeure des méchans, *cupaypahua-cin*, *maison du diable*. Ils croyaient la vie de l'autre monde corporelle, et que le bonheur dont on jouissait dans le haut monde consis-

tait à mener une vie paisible et libre des inquiétudes de celui-ci : et qu'au contraire, celle du bas monde était un tissu de toutes les douleurs et de toutes les maladies auxquelles nous sommes sujets, sans éprouver aucun repos. Dans le bonheur de l'autre vie, ils ne comprenaient aucun plaisir de la chair, et ils en faisaient consister tous les charmes dans la tranquillité parfaite de l'âme et du corps.

Quant aux Incas, ils croyaient à la résurrection universelle, mais sans élever pour cela leurs idées. Ils étaient persuadés que cette résurrection ne les conduirait qu'à une vie pareille à celle qu'ils menaient. Ils mettaient en lieu de sûreté leurs ongles, les cheveux qu'ils se coupaient ou qu'ils s'arrachaient avec le peigne, et les cachaient avec le plus grand soin dans les trous des rochers ou des murailles ; et quand on leur demandait la raison de ce procédé, ils disaient que devant tous revivre, et leur âme sortir des tombeaux avec leur corps, ils voulaient pouvoir retrouver sans peine leurs ongles et leurs cheveux, au milieu du tumulte et la confusion qu'il y aurait infailliblement dans cette journée. Aussi, lorsque les Espagnols ouvraient les tombeaux des Indiens, et qu'ils en jetaient les ossemens, ceux-ci les priaient avec instance de n'en rien faire, afin qu'ils se trouvassent ensemble, quand

il faudrait ressusciter, ce qui prouve d'une manière irréfragable qu'ils croyaient à la résurrection du corps et à l'immortalité de l'âme.

Des sacrifices au soleil.

Manco-Capac, après avoir persuadé aux Indiens que le soleil était le dieu qu'ils devaient adorer, régla les rites et les sacrifices qu'il fallait lui offrir pour le remercier de ce qu'il les avait créés, de ce qu'il les sustentait, de ce qu'il réchauffait la terre pour la rendre fertile, et surtout de ce qu'il leur avait envoyé son fils et sa fille pour les tirer de la misère et de la barbarie où ils vivaient.

Fidèles à l'observation des lois religieuses que Manco-Capac avait données, les rois incas ne permirent jamais que l'on fît des sacrifices humains, pas même lorsqu'ils étaient malades; car ils ne regardaient pas leurs maladies comme un effet de la fragilité humaine, mais comme des messagers du soleil leur père, qui venaient les appeler; et en conséquence, ils ne voulaient pas que l'on contredît la volonté du soleil par aucun sacrifice de cette espèce.

Les offrandes que l'on faisait au soleil se composaient, soit des animaux domestiques, qui lui étaient consacrés, et parmi lesquels les agneaux, les moutons et les brebis stériles

étaient censés lui être les plus agréables en sacrifice, soit de lapins privés, d'oiseaux bons à manger, de suif, d'épices, de légumes, de l'herbe appelée *cuca*, et des habillemens les plus fins. Ils brûlaient toutes ces offrandes, afin de remercier le soleil d'avoir créé ces choses pour leur usage : ils lui présentaient aussi quelquefois un breuvage dont ils usaient, et qui était composé d'eau et de maïs : car à leurs repas, ils trempaient toujours le bout du doigt dans cette boisson, et regardant ensuite le ciel, ils secouaient le doigt en l'air, pour l'offrir au soleil. Après cette action de grâce, ils donnaient deux ou trois baisers en l'air, mais ils ne faisaient cette cérémonie que la première fois qu'ils buvaient.

Les prêtres de la maison du soleil de Cuzco, Incas nés du sang royal, faisaient seuls les sacrifices ; quant aux autres services du temple, il suffisait d'être Inca privilégié : mais le souverain prêtre était toujours oncle ou frère du roi, ou du moins prince légitime de son sang. Les prêtres n'avaient point d'habillemens particuliers. Dans toutes les provinces où le soleil avait des temples, il n'y avait que ceux qui étaient nés dans le pays et les parens du seigneur de chaque province, qui pussent exercer les charges de prêtres. Le principal était toujours un Inca. Ils donnaient généralement toutes les charges ci-

viles et militaires aux habitans du pays, car ils ne voulaient avoir aucune apparence de tyrannie.

Division de l'empire des Incas.

Les rois incas avaient divisé leur empire en quatre parties, qu'ils appelaient *Tavautinsuyu*, c'est-à-dire, les quatre parties du monde. Car ils les rapportaient aux points cardinaux, dont la ville de Cuzco était en quelque sorte le centre. Aussi son nom signifiait-il dans la langue particulière des Incas, *le nombril de la terre.* Cette application était d'autant plus juste, que le Pérou est comme le corps humain, long et étroit, et que la ville de Cuzco se trouve presque vers le milieu. La province des *Antis* donnait le nom d'*Autisuyu* à la partie de l'orient. Ils nommaient le couchant *Cuntisuyu,* de la province de *Cunti.* La partie du nord prend son nom de la province de *Chincha*, une des plus grandes du Pérou, et celle de *Collasuyu* tire le sien de la province de *Colla,* qui est très-étendue, et située au midi. Quoique leur domination s'étendît beaucoup au-delà, ils entendaient tout leur pays par ces quatre provinces; le royaume de Chili, par exemple, qui du côté du midi est à plus de six cents lieues de la province de *Colla*, était compris dans la partie de Collasuyu. Le royaume de Quito, qu'ils comprenaient dans Chinchasuyu, était à plus de quatre

cents lieues au nord de Chincha ; en nommant les provinces, on savait les points cardinaux ; et les quatre principaux chemins qui partaient de Cuzco pour y conduire, en portaient aussi le nom.

De quelques lois chez les Incas.

Au nombre des lois établies par les rois incas, on en remarque plusieurs qui ne cèdent point en sagesse à celles que Lycurgue et Solon ont données à la Grèce. Par exemple, on ne condamnait point à l'amende dans le Pérou, et l'on n'y confisquait le bien de personne. Les Incas disaient à ce sujet, que, loin de bannir le crime de l'état, en prenant le bien des coupables, et en leur laissant la vie, c'était donner aux criminels la liberté de commettre de plus grands attentats. Si un Curaca se révoltait, ou s'il se rendait coupable de quelque autre crime qui méritât la peine capitale, son fils ne perdait point son emploi, au contraire, on le lui transmettait, afin qu'il eût toujours devant les yeux la faute de son père, et qu'il fût par là dégoûté de l'imiter.

Il était expressément défendu aux juges d'interpréter les lois, et ils étaient obligés, sous peine de mort, de condamner à la punition qu'elles portaient. Des juges particuliers, disaient les Incas, n'ont pas autant d'expérience que le roi et son conseil qui en ont décidé, in-

dépendamment de l'insulte que l'on fait à la majesté du prince, en n'exécutant pas ses ordres. Cette rigueur était nécessaire pour prévenir les troubles qui auraient pu s'élever dans l'état ; car la certitude de perdre la vie, si l'on prévariquait, donnait un si grand éloignement pour le crime, qu'il s'écoulait quelquefois une année entière sans que la peine de mort fût prononcée dans ce grand empire. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que, malgré la diversité des langues et des nations, tous les habitans se gouvernaient par les mêmes lois avec autant de simplicité que si tout ce grand peuple n'eût été qu'une même famille. Ils croyaient que le soleil révélait ses lois à son fils, leur Inca ; et comme la désobéissance leur paraissait un sacrilége, il arrivait souvent que ceux qui se sentaient coupables allaient volontairement et publiquement déclarer devant le juge les fautes qu'ils avaient commises, et dont personne n'avait connaissance. C'est sans doute de là que les Espagnols ont tiré que les Indiens du Pérou se confessaient.

Le peu de procès qu'il y avait parmi eux était jugé, sans appel et sans délai, par le juge de chaque ville, qui faisait exécuter au bout de cinq jours la sentence qu'il avait rendue ; et, si l'affaire était trop grave, elle était renvoyée au

juge de la province, qui en ordonnait définitivement; mais, pour ménager la peine et le temps des Indiens, il y avait fort peu d'affaires qui fussent portées à ce tribunal. Toutes les lunes, les juges rendaient compte à des juges supérieurs des sentences qu'ils avaient rendues; et, comme il y avait plusieurs degrés pour arriver aux vice-rois, ou lieutenans des quatre parties de l'empire qui jugeaient souverainement, la conduite des juges était, en cas de prévarication, aussi sévèrement examinée que rigoureusement punie. Pour donner des avis à l'Inca ou à son conseil, on se servait de cordons de différentes couleurs noués en un grand nombre d'endroits, par lesquels ils comprenaient, comme on sait, par des chiffres, ce dont on voulait les instruire. La punition des coupables était, conformément à la loi, indiquée par de petits filets de différentes couleurs attachés au plus gros cordon, la nécessité les faisant ainsi suppléer aux lettres, dont ils n'avaient aucun usage Mais ce qu'il y avait de plus étonnant dans cette espèce d'écriture, c'est que, quelque difficiles que fussent leurs calculs, les Indiens ne se trompaient jamais.

Des sciences des Incas.

Les Incas n'ayant aucun usage des lettres, il leur avait [illegible] de bien connaître cer-

cle de leurs connaissances : aussi celles qu'ils avaient dans l'astrologie et dans la philosophie naturelle étaient-elles très-bornées. Ce n'est pas qu'il n'y eût parmi eux des espèces de philosophes qui s'appliquaient à les cultiver de même que les autres sciences ; mais comme ils n'avaient pas l'usage de l'écriture, il était difficile que les *Amautas* pussent transmettre à leurs successeurs les découvertes qu'ils avaient faites, ou perfectionner les connaissances de ceux qui les avaient précédés. Les *Quipos*, ces espèces de franges, composées de fils ou de cordelettes de différentes couleurs et chargées d'un certain nombre de nœuds, qui, par leur combinaison avec les couleurs, leur tenaient lieu d'écriture, de livres et des registres pour les impositions, étaient un moyen insuffisant pour communiquer aux autres hommes des idées abstraites.

Les *Amautas* avaient plusieurs recettes de médecine que l'expérience leur avait apprises; mais ils n'avaient pas plus approfondi cette science que celle de la philosophie ; de façon que leur esprit ne s'élevait guère au-dessus des notions sensibles et particulières. Mais il n'en était pas de même de l'astrologie, à laquelle ils s'étaient réellement appliqués : ils y avaient été portés, non-seulement par l'utilité dont elle est pour l'agriculture et pour plusieurs autres usages de

la vie civile, mais encore par une espèce de sentiment religieux. Le soleil étant le principal objet de leur culte, et leurs rois étant regardés comme leurs descendans, il était naturel qu'ils donnassent une attention toute particulière à l'observation des changemens qui arrivent, pendant le cours d'une même année, au mouvement de cet astre, qu'ils nommaient *Inti*. Ils appelaient la lune *Quitta*, et donnaient à la planète de Vénus le nom de *Tchasca*, c'est-à-dire *chevelue*. Ils n'avaient distingué ni les autres planètes, ni les étoiles par des noms particuliers; ils avaient aussi remarqué la constellation des Pléyades, mais ils l'appelaient *Coyllour*, du même nom que toutes les autres étoiles : ils donnaient à l'année le nom de *Houata*, mot qui signifie proprement nouer ou attacher.

Monumens astronomiques des Amautas.

Les Péruviens comptaient les années par les moissons, comme ils réglaient les mois par une lune nouvelle à une autre (1); mais les *Incas* et

(1) Chaque mois avait son nom particulier, aussi bien que les quinzaines et les semaines, qu'ils comptaient par mois, ans et quartiers. Mais les jours de la semaine n'avaient point de noms particuliers.

les *Amautas* avaient une méthode plus savante pour déterminer la durée précise des années. Ils avaient observé exactement le temps des solstices d'été et d'hiver, et avaient laissé à la postérité un monument très-remarquable de leurs observations. Ce monument consistait en seize tours qu'ils avaient fait construire, huit à l'orient de Cuzco, et huit autres à l'occident de cette même ville : les huit tours étaient placées de chaque côté en deux groupes, chacun de quatre tours. De ces quatre, il y en avait dans chaque groupe deux petites de trois toises environ de hauteur, séparées entre elles par un intervalle de dix-huit à vingt pieds. Ces petites tours étaient au milieu des deux grandes, et elles en étaient à peu près à la même distance de vingt pieds. Les deux grandes tours servaient à faire apercevoir les deux petites, entre lesquelles le soleil se montrait à son lever et à son coucher aux jours des deux solstices de l'été et de l'hiver.

Pour faire cette observation, un *Inca* se plaçait, au lever et au coucher du soleil, dans un lieu déterminé, d'où il examinait si cet astre se levait et se couchait précisément dans le lieu de l'horizon que l'on découvrait entre les deux petites tours placées à l'orient et à l'occident de la ville.

Une particularité qui rend ce monument en-

core plus remarquable, c'est que le célèbre Galilée propose, dans ses *Dialogues cosmiques*, la construction d'un semblable instrument horizontal. Il est vrai que sa construction est plus simple, et l'usage qu'il imagine plus savant : mais il n'en est pas moins singulier que des peuples traités de barbares aient exécuté d'avance ce que l'un des plus grands philosophes de notre continent a imaginé dans un siècle où l'astronomie était déjà parvenue à un assez haut degré de perfection.

Moyen employé par les Péruviens pour s'assurer du véritable jour des deux équinoxes.

Les Péruviens apportaient un soin particulier pour s'assurer du véritable jour des deux équinoxes. C'était le jour de l'équinoxe du printemps qu'ils commençaient leurs moissons, et particulièrement celle du champ, nommé *Cottcampara, jardin du soleil.*

Pour déterminer le temps de l'équinoxe, ils avaient élevé dans les places qui étaient au-devant des temples du soleil, des colonnes de pierre travaillées avec beaucoup d'art. Elles étaient au centre d'un grand cercle qui s'étendait jusqu'aux extrémités de ces places. Le cercle était coupé en deux par une ligne qui le traversait d'orient en occident en passant par le

centre : c'était par une longue expérience et par un grand nombre d'observations répétées avec soin qu'ils avaient déterminé cette ligne.

Lorsque le temps de l'équinoxe s'approchait, les prêtres avaient soin d'observer si l'ombre de la colonne était coupée au lever et au coucher du soleil en deux parties égales par la ligne dont nous avons parlé plus haut, et si la colonne était frappée à midi par les rayons du soleil dans toute sa circonférence, de manière qu'elle ne fît point d'ombre. Ils concluaient de là que ce jour était celui de l'équinoxe.

Ils ornaient ces colonnes avec les plus belles fleurs, et posaient dessus le trône du soleil, disant que cet astre se reposait ce jour-là avec toute la plénitude de sa lumière sur ces colonnes; et c'était par cette raison qu'ils choisissaient ce jour pour présenter à ce dieu les plus riches offrandes d'or, d'argent, de pierreries, et de tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Mais les rois *incas* et leurs *Amautas* ayant remarqué dans la suite qu'à mesure qu'ils poussaient leurs conquêtes vers le midi, et qu'ils s'approchaient de la ligne équinoxiale, moins les colonnes sacrées faisaient d'ombre au midi du jour de l'équinoxe, ils estimèrent davantage celles qui étaient proches de Quito, et surtout celles qu'ils placèrent dans cette ville, parce qu'étant directe-

ment sous la ligne, elles ne faisaient aucune ombre à midi des jours d'équinoxe. Ils les regardaient en conséquence comme des trônes extrêmement agréables au soleil, sur lesquels ce dieu s'asseyait dans une situation droite, tandis que sur les autres, il ne se mettait que de côté.

Des éclipses.

Les Péruviens marquaient avec soin les éclipses, mais sans en connaître la cause. Ils croyaient, en voyant celles du soleil, qu'il était fâché contre eux, et qu'ils avaient commis quelque faute, aussi se regardaient-ils comme menacés de quelque accident. Ils en disaient autant des éclipses de lune, assurant qu'elle était malade, et craignant qu'elle ne mourût en achevant de s'obscurcir, et ne les fît tous périr en tombant du ciel. Dès le commencement de l'éclipse, ils faisaient un bruit épouvantable avec des trompettes, des tambours et des cornets; ils battaient les chiens pour les faire crier, et leur faire invoquer la lune, qu'ils croyaient avoir de l'affection pour ces animaux, à cause d'un service important qu'elle en avait reçu autrefois. Ils croyaient donc que leurs cris l'engageraient à prendre pitié d'eux, et la tireraient de l'assoupissement que sa maladie lui causait.

Terreur des Péruviens pendant l'éclipse de lune.

Ils étaient persuadés que les taches noires qu'ils apercevaient sur la lune avaient été faites par un renard amoureux d'elle, et qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si fort, qu'à force de la presser et de l'embrasser, il y fit les taches qu'on y voit pendant l'éclipse. Ils le faisaient invoquer par les enfans et par les jeunes garçons, qui en pleurant à chaudes larmes et en poussant des cris lamentables, l'appelaient *Mama Quilla*, c'est-à-dire *la mère lune*, et la suppliaient de ne se point laisser mourir, parce que sa mort causerait infailliblement leur perte universelle. Les hommes et les femmes répondaient alors d'une manière si étrange aux prières des enfans, qu'il en résultait une confusion inexprimable.

Ils jugeaient de la maladie de la lune par la longueur de l'éclipse, et quand elle commençait à s'éclaircir, ils disaient que le grand *Pacha-Camac*, qui soutenait l'univers, l'avait guérie, pour empêcher le monde de périr; alors ils se réjouissaient de sa guérison, et la remerciaient de ce qu'elle n'était pas tombée.

De la musique chez les Incas.

Les connaissances des Incas dans l'art de la musique étaient très-bornées. Les *Collas*, nation indienne, jouaient de différens instrumens,

composés de quatre ou cinq tuyaux de roseau disposés comme les tuyaux d'orgues, et dont chacun d'eux avait un ton plus haut l'un que l'autre, de sorte que la réunion de leurs sons formait une harmonie de quatre tons différens, le dessus, la taille, la haute-contre et la basse. Quand un Indien jouait d'un instrument, un autre lui répondait à la quinte, ou bien en d'autres tons, qui haussaient et baissaient sans aucune dissonnance; ils ne connaissaient pas la division des tons; les leurs étaient en tiers et d'une seule mesure. On élevait les seigneurs pour être les musiciens du roi : leurs flûtes n'avaient que quatre à cinq tons, et chacune s'accordait à part. Ils jouaient des airs dont un autre chantait les paroles en vers mesurés sur leurs amours. Chaque chanson avait son ton particulier, de façon qu'on n'en pouvait pas dire deux sur le même ton ; parce qu'un amant qui voulait donner une sérénade à celle dont il désirait faire son épouse, suivait le mouvement de sa passion en jouant de son flageolet, et par la différence du ton triste ou joyeux, il exprimait sa peine ou son bonheur. On raconte à ce sujet qu'un Espagnol ayant rencontré le soir dans les rues de Cuzco une Indienne dont il était éperdument amoureux, voulut commencer avec elle un entretien dans lequel il espé-

rait lui peindre si fortement les tourmens qu'il endurait, qu'elle en serait touchée, et finirait par le payer de retour, mais qu'elle s'excusa en lui disant : N'entends-tu pas la flûte dont mon serviteur joue sur cette colline? Il m'appelle avec tant de passion et de tendresse, que je ne puis m'empêcher de l'aller trouver. La violence de mon amour m'emporte vers lui : laisse-moi, voici ma mère, elle m'a promis de m'accompagner.

Les Péruviens ne chantaient point au son des flûtes les vers qu'ils composaient sur leurs guerres, sur leurs belles actions et sur leurs victoires. Ces instrumens étaient exclusivement consacrés à l'amour.

De la poésie.

La poésie était cultivée chez les Péruviens. Les *Amautas* composaient même des comédies et des tragédies que les fils des grands seigneurs et les grands officiers de la couronne représentaient devant le roi pendant les fêtes. Les sujets des tragédies étaient tirés des hauts faits militaires, des triomphes, des victoires, et des belles actions de leurs rois et de leurs grands hommes. La représentation finie, les acteurs reprenaient leur place à la cour suivant leur rang. Les intermèdes ne représentaient que des choses où la décence

était scrupuleusement respectée, et ceux qui avaient le mieux joué leur rôle, recevaient de leur roi des présens d'un grand prix.

Les *Amautas* faisaient aussi des vers de différentes mesures : mais le plus ordinairement leurs chants célébraient l'amour. Cependant ils en composaient sur les belles actions de leurs rois et de leurs grands hommes; ils les apprenaient par tradition à leurs descendans pour leur représenter les vertus de ceux qui les avaient précédés, et les engager à les imiter. Les vers étaient courts, et ressemblaient à ceux qu'on appelle en espagnol, *redonditta*.

Ceux des Incas qui étaient poètes, et qui s'appelaient *haravec*, c'est-à-dire, inventeurs, faisaient également des vers. Pour donner à nos jeunes lecteurs une idée de la poésie de ces peuples célèbres, nous allons citer une fable qu'on a trouvée dans les nœuds des plus anciennes annales du Pérou.

Camac nusta, (1)	Belle fille,
Torallay quin,	Ton père pluvieux
Puynnuy,	Rompt maintenant
Paquir cayan,	Ta petite couche,
Hina mantara,	Et c'est pour cela

(1) *Nusta* est le nom que l'on donne à une princesse du sang.

Cunnu num,	Qu'il tonne, qu'il éclaire
Ylla pontac,	Et que la foudre tombe.
Canri nusta,	Toi, fille royale,
Ununy quita,	Nous donneras par la pluie
Para munqui,	Tes belles eaux;
May nimpiri,	Quelquefois aussi,
Chichi munqui,	Tu fais grêler sur nous,
Riti munqui,	Et neiger de même:
Pacha rurac	Celui qui a fait le monde,
Pacha camac;	Le dieu qui l'anime.
Viracocha	Le grand *Viracocha*,
Cayhunapa,	T'a donné l'âme,
Chura sunqui	Pour faire cette charge
Camac unqui.	Où il t'a établie.

Des arts mécaniques.

Aussi ignorans dans les arts mécaniques que dans les arts libéraux, les Péruviens étaient privés de plusieurs choses nécessaires à la vie. Leurs forgerons, leurs charpentiers, leurs maçons, etc., manquaient des outils qui pouvaient abréger leurs travaux. Par exemple, pour remplacer les ciseaux et les aiguilles qu'ils ne connaissaient point, ils se servaient de très-longues épines, qui croissaient dans leur pays. Elles leur servaient encore à faire des peignes. Quant aux miroirs, dont les hommes auraient eu honte de faire usage, ceux des princesses étaient d'ar-

gent poli, et les femmes du commun n'en avaient que de cuivre. En général les Péruviens étaient peu industrieux, mais excellens imitateurs : on les a vus souvent surpasser les Espagnols, leurs maîtres.

Du mariage.

Chaque année, ou tous les deux ans, l'*Inca* faisait assembler tous les garçons et toutes les filles de sa race qui n'étaient pas mariés, et qui se trouvaient alors à Cuzco. Les filles devaient être âgées d'environ dix-huit ans, et les garçons au moins de vingt. Alors il se mettait au milieu d'eux, et les appelant par leur nom, il les prenait par la main, et les faisait se donner réciproquement la foi ; après quoi il les remettait entre les mains de leurs parens, qui les conduisaient chez le père du marié, et la noce se faisait pendant deux ou trois jours avec leurs plus proches parens. Les femmes prenaient souvent dans la suite, comme une marque d'honneur, le titre de femmes livrées de la main de l'*Inca*. Le lendemain de cette cérémonie, consacrée aux princes du sang, les ministres qu'il députait mariaient, de la même manière, les jeunes gens de la ville, observant la distribution des quartiers, et surtout de la haute et basse ville. Les maisons des Incas nouvellement mariés

Il les prenait par la main, et les faisait se donner réciproquement la foi.

étaient bâties par les provinces chargées de ce soin. Quant aux meubles, les parens donnaient avec beaucoup d'exactitude chacun une pièce de ménage. Telles étaient, quoi qu'en aient pu dire quelques historiens espagnols, les seules cérémonies qui s'observaient dans leur mariage.

Chaque gouverneur et Curaca, était obligé d'en faire autant dans le pays de sa domination. Les Incas ne tyrannisaient jamais aucun Curaca sur les priviléges de sa juridiction ; et quand ils assistaient aux mariages que faisaient les Curacas, ce n'était pas pour y rien retrancher, mais pour les approuver, et par cette démarche leur accorder une faveur. Les communautés de chaque ville élevaient la maison d'un bourgeois qui se mariait, et ses plus proches parens lui fournissaient les meubles : car ils ne pouvaient se marier ni dans aucune autre province, ni dans aucune autre ville, afin que les nations et les races ne fussent pas confondues. Tous ceux de la même nation, et qui parlaient la même langue, se disaient parens. Et pour ne pas confondre les décuries, il leur était encore défendu d'aller vivre non seulement dans une autre ville, mais dans un autre quartier que le leur.

Les veuves ne sortaient point pendant la pre-

qu'elles passassent à de secondes noces, et quand leurs maris leur laissaient des enfans, elles finissaient leur vie dans une continence perpétuelle : elles étaient si considérées qu'elles avaient des lois qui ordonnaient que l'on travaillât leurs terres avant celles des Curacas et de l'*Inca* même : elles avaient encore plusieurs autres priviléges. Il est vrai que les hommes épousaient rarement des veuves, à moins qu'ils n'eussent eux-mêmes perdu leurs femmes ; car un garçon aurait cru se faire tort en épousant une femme qui aurait déjà été mariée.

Depuis Manco-Capac, tous les *Incas* regardèrent leur mariage avec leur sœur aînée de père et de mère comme une loi indispensable : mais au défaut de sœur légitime, ils faisaient épouser à l'héritier présomptif de la couronne la plus proche parente de tige royale. Quand le prince n'avait point d'enfans de l'aînée, il épousait la seconde, et toujours de suite : car ils voulaient perpétuer le sang du soleil dans toute sa pureté ; pour autoriser encore le mariage de l'*Inca* avec sa sœur, ils disaient : qu'il ne fallait pas qu'une femme fût honorée du titre de reine, à moins que sa naissance ne lui donnât un droit légitime, et qu'il n'eût pas été naturel que les princes du sang qui valaient mieux qu'elle la servissent et l'adorassent. Les Incas

avaient aussi pour maîtresses leurs parentes, depuis le quatrième dégré ; les enfans de ces dernières étaient regardés comme légitimes, tous les autres étaient bâtards ; on les traitait comme des hommes et on adorait les autres. Par conséquent les *Incas* avaient trois sortes d'enfans.

Il était ordonné par une loi, que l'orsqu'un *Inca* n'aurait point d'enfant de sa femme légitime, l'aîné de ceux qui venaient en droite ligne du sang des *Incas*, pouvait succéder à la couronne : ainsi, pour avoir toujours des princes légitimes, ils épousaient leurs parentes. Le roi seul avait le privilége d'épouser sa sœur; mais cette succession ne manqua jamais dans les règnes des douze princes que les Espagnols trouvèrent sur le trône. Quant aux Curacas, ils héritaient de plusieurs façons : il y avait des provinces où le fils aîné héritait toujours du père ; dans d'autres, les sujets choisissaient celui des enfans qui leur plaisait le plus : ce qui contenait les enfans du Curaca dans le devoir et dans l'envie de plaire. Dans certains cantons, le fils succédait au père, le second fils à son aîné, le troisième au second, et ainsi des autres ; et si tous les pères mouraient sans enfans, la succession retournait au fils de l'aîné du second, du troisième, etc.

Ces lois, que suivaient les Curacas, ne furent

point introduites par les *Incas :* ils les trouvèrent établies avant leur domination ; et, bien loin de changer les usages, qui dans le fond n'étaient point contraires à leur gouvernement, ils confirmèrent les lois qui leur parurent avantageuses : telle était celle qui appelait à la succession le plus vertueux des enfans, et défendirent que jamais on la pût abolir dans les pays où elle était établie.

Du partage et de la culture des terres.

Le premier soin d'un *Inca*, quand il avait fait une conquête, était de donner les ordres nécessaires pour le gouvernement et pour la nourriture des habitans; il réglait ensuite tout ce qu'il fallait faire pour rendre fertiles, et pour augmenter les terres dans lesquelles on semait du maïs. C'étaient les ingénieurs et les maîtres des fontaines à qui ce soin était confié. La situation de la zône torride rendant l'eau nécessaire, même pour ensemencer les terres, les ingénieurs conduisaient des canaux qui servaient aussi pour les pâturages. Ils aplanissaient les chemins en forme carrée, afin qu'ils reçussent plus facilement les eaux; et afin de ne rien perdre des veines de bonne terre qui se trouvaient sur les montagnes, ils les soutenaient avec de petites murailles, après en avoir ôté tous les rochers

qui s'y rencontraient; enfin, ils avaient la culture des terres en si grande recommandation, que souvent ils faisaient venir des canaux de quinze ou vingt lieues pour arroser des champs d'une très-petite étendue. Quand les terres étaient augmentées, ils en faisaient trois parts, dont la première était pour le soleil, la seconde pour le roi, et la troisième pour les habitans, ayant toutefois l'attention qu'ils en eussent plus que moins. Quand le nombre des habitans augmentait, ils retranchaient de la part du soleil ou de celle du prince pour leur donner : d'où il s'ensuivait que le roi ne prenait pour lui ou pour le soleil que les terres qui n'appartenaient à personne, et qu'il avait rendues fertiles.

Quant à la culture des terres, l'ordre avec lequel les Péruviens labouraient était merveilleux : ils commençaient toujours par celles des orphelins, des veuves, et de ceux que leur âge ou leur infirmité rendaient incapables de ce soin. Il y avait dans chaque ville et dans chaque quartier des hommes nommés *Láctacamayu*, ou commissaires chargés de veiller à la culture des terres. Quand la nuit était venue, ces commissaires montaient sur des tours faites exprès, et là ils sonnaient de la trompette, pour qu'on les écoutât, et criaient à haute voix : « C'est aujourd'hui qu'on laboure les terres des impotens;

que ceux qui veulent y prendre quelque part aient à s'y trouver. » Alors chacun s'y rendait, suivant le rôle qui en avait été fait, et portait sa provision. Les magasins publics fournissaient des grains à ceux qui n'en avaient pas pour semer. Les terres des soldats étaient cultivées pendant leur absence, et leurs femmes mises, jusqu'à leur retour, au rang des veuves : et, quand ils périssaient à la guerre, on prenait un grand soin de leurs enfans, et on les mariait aux dépens du public. Après avoir ainsi travaillé aux terres des pauvres, les Péruviens labouraient les leurs chacun à son tour, et finissaient par celles des Curacas.

Pour soc de charrue ils avaient un pieu de la longueur du bras, plat par-devant et rond par derrière, large de quatre doigts, et assez pointu pour entrer dans la terre. Ce pieu principal était arrêté par deux autres : l'Indien y mettait le pied, et le faisait entrer jusqu'à l'étançon : et, comme ils allaient par troupes de sept ou de huit, suivant le nombre des parens, ils enlevaient de si grandes mottes de terre, qu'on aurait peine à le croire en voyant la faiblesse de leurs outils. Les femmes aidaient ordinairement aux hommes à soulever les mottes et à ôter les mauvaises herbes. Elles chantaient avec eux, et

s'accordaient autant qu'elles le pouvaient, en répétant le mot *haylly*.

Lorsque la récolte était faite, on la resserrait dans des greniers faits avec des murailles de terre mêlée de chaume. Du temps de leurs rois, les Péruviens construisaient ces greniers avec le plus grand soin, et les faisaient d'une longueur proportionnée à la hauteur des murailles et à la quantité de grains qu'ils voulaient y renfermer. Il y avait dans le grenier que formaient les quatre murs, des séparations, ou plutôt des galeries, pour les remplir et les vider, selon le besoin ; ils ouvraient de grandes fenêtres à l'une des extrémités, par lesquelles ils les vidaient ; et, sans mesurer, ils ne se trompaient presque jamais sur les quantités qu'ils en faisaient sortir.

L'on séparait la récolte de l'*Inca* de celle du soleil ; et, quand il fallait semer, on fournissait aux Indiens, qu'on y faisait travailler, tout ce dont ils pouvaient avoir besoin ; en conséquence, ils ne donnaient rien sur leur récolte, et il ne leur en coûtait que leur peine.

Des habillemens et des armées des Incas.

Les habillemens des Péruviens étaient de laine, que fournissaient les nombreux troupeaux de l'*Inca* et du soleil. Mais comme l'exces-

sive chaleur du climat ne permettait pas qu'on en fît usage sur la côte, on en fabriquait de coton, que l'on tirait aussi du domaine de l'*Inca*. Il y avait trois espèces d'étoffes de laine : la première, nommée *avasca*, ne servait qu'aux petites gens ; la deuxième, qu'on appelait *campi*, était de laine fine que l'on réservait pour les officiers de l'*Inca* et les Curacas Cette laine était de différentes couleurs ; la troisième, que l'on nommait *campo*, était la plus fine de toutes, et servait aux princes du sang, tant soldats que capitaines et officiers du roi.

Les armes se fabriquaient dans les pays où l'on trouvait le plus de matière qui leur fût convenable. Ainsi les uns fournissaient des arcs, des flèches, des lames, des javelots, et les autres des haches d'armes, des frondes, des pavois et des rondaches ; en un mot, chaque province fournissait ce qu'elle avait, sans aller chercher dans les autres ce qu'elle n'avait pas ; et chacun, sans sortir de sa maison, payait son tribut.

De la pompe funèbre des Rois, et du deuil que portaient les Incas pour honorer leur mémoire.

Les funérailles des rois se faisaient avec la plus grande solennité, et pendant un long es-

pace de temps, ils embaumèrent si parfaitement leurs corps qu'ils paraissaient en vie. On portait toutes les parties intérieures dans le temple de *Tampu*, à cinq lieues de Cuzco, sur la rivière de *Yucay*. Lorsque l'*Inca* mourait ou quelqu'un des principaux seigneurs du pays, les femmes et les domestiques qu'ils avaient le plus aimés se laissaient enterrer vivans, ne désirant que d'aller le servir dans l'autre monde.

Après avoir embaumé les corps, ils les plaçaient devant la figure du soleil, et leur offraient des sacrifices comme à des hommes divins, fils du soleil. On passait le premier mois dans des pleurs continuels. Les habitans de la ville faisaient éclater les plus grandes démonstrations de douleur, et les étrangers sortaient ensuite dans la campagne avec les enseignes de l'*Inca*, ses bannières, ses armes, ses vêtemens, enfin avec tout ce qu'on devait enterrer avec lui. Leurs plaintes étaient mêlées du récit des victoires qu'il avait remportées, de celui de ses exploits mémorables, et du bien qu'il avait fait. Ce premier mois de deuil passé, ils le renouvelaient tous les quinze jours, pendant toute l'année, à chaque conjonction de la lune. Ils avaient des hommes et des femmes qui excellaient dans l'art de pleurer, et qui ne cessaient de mêler leur cri de douleur aux louanges du

défunt. Les mêmes sentimens se manifestaient dans toutes les provinces de l'empire, et chaque seigneur se faisait un devoir de témoigner publiquement la douleur que lui causait la mort de son souverain. Ils allaient parcourir les lieux où leur prince s'était arrêté quand il avait visité leur pays, et y publiaient le récit des faveurs qu'ils en avaient reçues.

Ils enterraient avec les entrailles du roi défunt toute sa vaisselle, sa batterie de cuisine, ses habits, ses plus riches joyaux, et les meubles de toutes ses maisons, comme s'il devait en faire usage dans l'autre monde. Quant aux autres richesses placées dans les maisons royales par grandeur et par magnificence, comme les cuves, les bûchers, les astres d'or et d'argent, etc., ils n'y touchaient pas, et les gardaient respectueusement et religieusement pour ceux qui succédaient à la couronne.

Les funérailles des *Curacas*, ou *Caciques*, étaient accompagnées de cérémonies à peu près semblables à celles des *Incas*.

De la chasse générale et solennelle des Rois incas.

Lorsque le roi avait fait publier une chasse générale dans une province, il commandait vingt ou trente mille Indiens, selon la grandeur

de l'enceinte qu'il avait projetée. Cette troupe se séparait à droite et à gauche, en occupant l'espace de vingt-cinq ou trente lieues, s'appuyant sur des rivières ou de hautes montagnes, sans qu'il fût permis d'aller sur les terres marquées pour l'année suivante. Alors on effarouchait, à force de cris, les animaux, et on les enfermait dans des lieux choisis pour le rendez-vous des chasseurs. L'enceinte était si bien fermée, qu'aucun animal ne pouvait s'échapper; et toutes les dispositions étaient si bien prises, que toute résistance de la part des animaux, même des plus féroces, devenait vaine. Par ce moyen, les campagnes étaient délivrées des lions, des ours, des renards et des loups-cerviers de toute espèce : car on ne trouvait de tigres que sur les hautes montagnes des *Antis*. Mais les chevreuils, les daims, les chamois et les autres animaux, appelés *huanacus*, qui ont le poil rude, et les *vicunnas* (espèce de chèvres sauvages), qui l'ont extrêmement fin et délié, étaient quelquefois en troupes de trente ou quarante mille, plus ou moins, suivant le pays. Comme les Péruviens prenaient ces derniers animaux à la main, ils laissaient aller les jeunes pour entretenir la race, et distribuaient la chair de celles qu'ils gardaient. Ils donnaient la liberté à presque tous les *huana-*

cus et *vicunnas* : mais ils ne les laissaient aller qu'après avoir coupé le poil, qu'ils préféraient avec raison à leur plus belle laine. Ils tenaient un registre de ce bétail sauvage, afin de savoir combien on avait tué d'animaux nuisibles ou profitables, et de juger de l'augmentation de gibier à la chasse suivante. Ils distribuaient au peuple la laine des *huanacus*, et réservaient pour l'*Inca* celle des chèvres sauvages, qui ne servait qu'aux rois et aux princes de son sang.

Cette chasse générale se faisait ordinairement dans chaque province, tous les quatre ans : on laissait cet intervalle pour laisser revenir le poil de ces animaux, et leur donner le temps de multiplier.

Les vice-rois et les gouverneurs incas observaient le même ordre de chasse chacun dans leur province ; ils s'y trouvaient en personne, non seulement pour leur plaisir, mais afin que le partage de la laine et de la chair fût égal pour le menu-peuple, et pour les infirmes et les estropiés.

Des diverses manières de correspondre dans le Pérou.

On correspondait, dans le Pérou, de plusieurs manières : la plus usitée était d'employer des courriers appelés *chasquis*, ce qui veut

dire *changer*. Les courriers placés, au nombre de cinq ou six, dans des cabanes situées à un quart de lieue les unes des autres, couraient, sans perdre haleine, avec une rapidité incroyable. Ils avaient constamment les yeux attachés sur le grand chemin, afin d'être prêts à recevoir les messages qui arrivaient, et qui se faisaient de vive voix, et, pour l'ordinaire, en peu de mots, afin qu'ils fussent plus faciles à retenir, et que le sens n'en fût pas corrompu. Celui qui arrivait criait d'aussi loin qu'il le pouvait, pour avertir celui qui devait partir, et répétait deux ou trois fois sa commission pour ne pas perdre de temps; et s'il s'apercevait qu'on ne l'avait pas entendu, il allait jusqu'à celui qui devait continuer la course. Quelquefois ils transmettaient une nouvelle, soit par le moyen de leurs nœuds, soit par des fumées qu'ils tenaient toujours prêtes. Mais on ne faisait usage de ce dernier moyen que lorsqu'il y avait quelque province révoltée, de façon que l'*Inca* en était instruit en trois ou quatre heures, quand même la nouvelle serait venue de six cents lieues de la cour.

De la principale fête du soleil.

La principale des quatre fêtes du soleil que les rois incas célébraient, se nommait *Raymi;*

elle arrivait au mois de juin, parce que, le solstice passé, les Péruviens regardaient le soleil comme le dieu qui, par sa lumière et sa chaleur, engendrait et nourrissait tout. Ils reconnaissaient publiquement qu'il était le père de leur premier Inca, *Manco-Capac*, et de *Coya-Mama*, *Ocello Huanco*, et par conséquent de tous leurs enfans, et qu'il les avait envoyés sur la terre pour le bien de tous les peuples.

Les généraux et les capitaines assistaient à cette fête, à moins qu'ils ne fussent à la guerre. Les Curacas et les grands seigneurs du pays accouraient à l'envi pour se trouver aux cérémonies d'un si grand jour, cérémonies que commençait l'*Inca*, comme souverain-prêtre, quoiqu'il y eût toujours un Inca du sang royal, oncle ou frère légitime de l'*Inca*, revêtu de cette charge. Les Curacas marchaient après lui magnifiquement parés; les uns avaient des robes semées de lames d'or et d'argent, et des guirlandes de ces métaux sur leur coiffure : les autres étaient vêtus de la peau d'un lion dont la tête leur servait de coiffure, afin de faire croire qu'ils avaient le courage de l'animal dont ils se croyaient descendus. On en voyait d'autres vêtus comme on dépeint les anges, parés des

ailes de vautour, et ceux qui les portaient croyaient en tirer leur origine.

Les Incas portaient des masques extraordinaires, représentant des figures horribles. Leurs actions, jointes à un train confus d'instrumens mal accordés, leur donnaient un air de démence. Chaque nation avait les armes dont elle se servait à la guerre. Plusieurs Curacas portaient des bannières où les belles actions qu'ils avaient faites pour le service du soleil et des Incas étaient représentées. D'autres enfin se faisaient suivre par un grand nombre de domestiques qui jouaient de toutes sortes d'instrumens. Enfin chaque nation et chaque seigneur cherchait à se distinguer et à l'emporter sur les autres.

Un jeûne général, et fort austère, précédait le raymi. Les prêtres incas qui devaient faire les sacrifices, préparaient la veille les moutons et les agneaux qu'ils étaient convenus d'immoler, ainsi que les vivres et le breuvage que l'on devait présenter au soleil; et comme il fallait que tout le monde, de quelque condition qu'il fût, eût part à ces offrandes, ils veillaient avec le plus grand soin à ce que cette loi ne fût pas violée. Les femmes attachées au culte du soleil pétrissaient seules la pâte nommée *cauca*, dont elles faisaient des petits pains de la grosseur

d'une pomme, et accommodaient toutes les viandes : car on supposait que ce jour-là le soleil traitait ses enfans.

Le jour de la fête, l'Inca sortait accompagné de tous ses parens, qui marchaient suivant leur rang et leur âge, et ils allaient à la grande place d'Haucaypata, où, les yeux tournés du côté de l'Orient, ils attendaient que le soleil se levât. Dès qu'ils le voyaient paraître, ils se mettaient à genoux pour l'adorer, puis les bras ouverts vis-à-vis leur visage, ils lui donnaient des baisers en l'air, en disant qu'ils le regardaient comme leur père et comme leur dieu. Les Curacas qui n'étaient pas du sang royal faisaient les mêmes adorations auprès du Curipata. Le roi se levait ensuite tout seul, prenait deux grands vases pleins de leur breuvage ordinaire, et comme le fils aîné du soleil, il l'invitait à boire avec le vase qu'il avait à la main droite. Ils croyaient que le soleil acceptait sa proposition, et qu'il invitait l'*Inca* et tous ses parens à lui faire raison, chose que les Indiens regardaient comme la plus grande preuve d'amitié et de bonté. Après que l'*Inca* avait convié le soleil, il répandait la liqueur qu'il tenait de la main droite dans une cuvette d'or, d'où par un tuyau elle se rendait à la maison du soleil; il buvait ensuite un peu de celui qu'il avait dans

l'autre main, et partageait le reste entre tous les princes du sang dans de petits vases d'or ou d'argent qu'ils apportaient à ce dessein. Ils disaient que ce breuvage était sanctifié par sa main et par celle du soleil, et qu'elles lui communiquaient sa vertu. On donnait aux Curacas une autre boisson que les femmes du soleil avaient préparée, car pour la première, elle n'était que pour les seuls Incas.

Après cette cérémonie, qui n'était qu'une préparation pour mieux boire, ils allaient par ordre à la maison du soleil, et se déchaussaient tous, à l'exception du roi, à deux cents pas de la porte du temple, où l'*Inca* et les princes de son sang entraient et se prosternaient devant l'image du soleil. Les Curacas n'étant pas dignes de cet honneur, demeuraient dans la grande place; et d'abord que l'*Inca* avait offert le vase d'or, avec lequel il avait fait la cérémonie, les autres remettaient les leurs aux prêtres incas. Les sacrificateurs, après avoir offert ces vases, venaient à la porte du temple recevoir ceux des Curacas qui marchaient suivant le rang auquel ils avaient été soumis à l'empire; en donnant leurs vases, ils faisaient présent au soleil de petits animaux d'or et d'argent de toutes les espèces, mais surtout de celles qui abondaient dans leurs provinces, et revenaient en ordre à

leur place. L'on voyait aussitôt paraître les prêtres avec une grande quantité d'agneaux et de brebis brêmes de différentes couleurs, car elles sont aussi variées que les chevaux en Espagne. Ils choisissaient dans tous les bestiaux qui appartenaient au soleil un agneau noir, les Indiens préféraient cette couleur pour leurs sacrifices : aussi leurs rois étaient-ils le plus souvent vêtus de noir, car leur deuil se portait avec du gris de souris. Ils sacrifiaient cet agneau pour tirer des présages sur la solennité de la fête, cérémonie qu'ils observaient dans toutes leurs actions importantes, pour juger par le cœur et par les poumons de la victime, des sentimens du soleil. Mais selon les présages dont ils avaient besoin, ils sacrifiaient des agneaux, des moutons et des brebis brêmes; car ils n'immolaient jamais les autres, et ils ne les mangeaient que lorsqu'elles ne pouvaient plus porter. Dans ces sacrifices, ils tournaient la tête de l'animal du côté du levant : trois ou quatre hommes le tenaient fortement ; ils lui ouvraient le côté gauche, et tiraient avec les mains le cœur, les poumons et toutes les entrailles qui devaient sortir entières, sans qu'il y eût rien de rompu. Ils étaient contens quand les poumons palpitaient encore, après quoi ils soufflaient dans le gosier qu'ils liaient ou serraient avec la

main, examinant si les conduits par où l'air entre dans les poumons étaient plus ou moins enflés : plus ils l'étaient, plus le présage était heureux.

Quand en ouvrant le côté de la victime, elle s'échappait des mains de ceux qui la tenaient; quand le gosier se rompait, que les poumons étaient déchirés, ou le cœur gâté, et qu'il arrivait plusieurs autres accidens, c'était un très-mauvais présage : quand le présage de l'agneau ne se trouvait pas favorable à la fête du raymi, ils immolaient un mouton : si le présage n'en était pas meilleur, ils sacrifiaient une brebis brême; et quoiqu'il fût aussi malheureux que les deux autres, ils ne laissaient pas de célébrer leur fête, mais c'était avec douleur : car ils croyaient que le soleil leur père était mécontent d'eux, et voulait les punir de quelque faute.

Ils immolaient ensuite une infinité d'autres agneaux, de moutons et de brebis pour le sacrifice ordinaire, sans ouvrir le côté de ces dernières victimes; mais après les avoir égorgées, ils les écorchaient, ne gardant que le sang et le cœur, qu'ils offraient au soleil avec celui du premier agneau, et qu'ils réduisaient en cendre avec un feu qui leur était donné par le soleil, et qu'ils faisaient avec un grand bracelet, sem-

blable à celui que les *Incas* portaient au poignet de la main gauche, et que le premier de leurs prêtres portait plus grand que les autres. Il portait sur la poitrine un vase concave, très-poli et très-luisant, gros comme la moitié d'une orange, qu'il présentait aux rayons du soleil, et dans l'endroit où ces rayons se rassemblaient, le feu s'allumait, par un effet naturel, à un peu de coton, et ce feu leur servait à brûler le sang des victimes, et à rôtir toute la viande que l'on mangeait ce jour-là. On gardait ce même feu pendant toute l'année dans le temple du soleil, et dans la maison des vierges élues, et c'était un très-mauvais présage quand il venait à s'éteindre. Lorsque le soleil était caché la veille de la fête, jour destiné pour préparer tout ce qui était nécessaire, ils prenaient deux bâtons gros comme le pouce, longs d'environ deux pieds, d'un bois nommé *vayca*, qui ressemble à la cannelle, et à force de les frotter l'un contre l'autre, ils en faisaient sortir des étincelles et mettaient le feu à des mèches : mais c'était avec douleur qu'ils étaient obligés d'avoir recours à ce moyen : ils croyaient que le soleil était irrité contre eux, puisqu'il refusait de leur donner du feu. Ils faisaient cuire la chair de leurs sacrifices dans les deux principales places de la ville, et les distribuaient à tous ceux qui se trouvaient à

cette solennité, selon leur rang et leur dignité. On commençait par leur servir le pain nommé *cancu*, avec plusieurs autres choses qu'ils mangeaient tout de suite : car les Indiens du Pérou ne buvaient jamais en mangeant. Après qu'ils en avaient pris leur suffisance, on leur apportait à boire, ce qu'ils faisaient avec excès : car, à dire la vérité, c'était le seul vice que les Indiens eussent alors. Mais aujourd'hui ils ont si bien profité de l'exemple des Espagnols, qu'ils ont ce défaut en horreur.

L'Inca était assis dans sa chaise d'or massif, posée sur une table du même métal. Il envoyait dire aux habitans de la haute et basse ville de Cuzco, ainsi qu'à ses parens, de boire de sa part aux principaux Indiens des nations étrangères qui se trouvaient à leur cérémonie. Pour exécuter ses ordres, ils s'adressaient d'abord aux capitaines qui s'étaient distingués à la guerre, et qu'ils préféraient à cause de leurs belles actions, aux Curacas, seigneurs de plusieurs vassaux : et quand par hasard un Curaca avait commandé des troupes, ils distinguaient en lui l'une et l'autre de ces qualités. Après cette première invitation, l'*Inca* envoyait inviter à boire les Curacas des environs de Cuzco, que le premier *Inca Manco-Capac* avait soumis. Ceux-ci, par le privilége que ce prince leur

avait accordé d'être appelés *Incas*, étaient réputés tels, et avaient le rang immédiatement après les princes du sang. Ainsi ils étaient préférés à ceux de toutes les autres nations : car les rois, bien éloignés de retrancher aucun des priviléges que leurs prédécesseurs avaient accordés, les conservaient et souvent même les augmentaient.

Quant à la façon de boire des Incas, il faut savoir que tous les Indiens avaient deux tasses de même grandeur absolument pareilles, d'or, d'argent ou de bois, afin qu'il ne pût y avoir aucune supercherie dans le défi qu'ils se faisaient. Celui qui proposait à un autre de boire, tenait un de ces vases dans chacune de ses mains. Quand celui à qui il avait affaire était son inférieur, il lui donnait celui de la main gauche ; quand il était au-dessus de lui, ou du moins son égal, il lui présentait l'autre, et sur cela ils se faisaient beaucoup de complimens. Après avoir bu, il retournait à sa place. Mais c'était toujours le supérieur, qui dans ces espèces de débauches publiques, défiait l'inférieur pour lui faire une sorte de faveur.

Par cette raison le roi envoyait inviter ses sujets par ordre, mais en préférant dans chaque nation ceux qui avaient commandé. L'Inca qui était chargé de cette commission, disait à celui

auprès duquel il était envoyé : le *Capac Inca* t'envoie inviter à boire, et je viens pour te faire raison de sa part. Le capitaine ou le Curaca prenait le vase avec beaucoup de respect et levait les yeux du côté du soleil pour lui rendre grâce de la faveur que son fils lui faisait, et dont il se confessait indigne : quand il avait bu, il rendait le vase à l'Inca sans aucun compliment, et donnait plusieurs baisers à l'air en signe d'adoration.

L'Inca n'envoyait jamais inviter à boire en général que les capitaines. Quant aux Curacas, ils choisissaient ceux que leurs vassaux aimaient le plus, et qu'ils avaient reconnus être le plus attachés au bien public, l'unique objet du gouvernement de ces peuples. Les Incas qui proposaient de boire aux autres Curacas, le faisaient en leur nom, ce que ceux-ci tenaient à grand honneur.

Après cette première santé, les capitaines et les Curacas attaquaient à boire, les uns l'Inca lui-même, les autres ses parens, avec le même ordre qu'on les avait attaqués eux-mêmes. Ils s'approchaient de l'Inca sans lui rien dire, et en donnant des baisers à l'air. L'Inca les recevait avec bonté, et prenait les vases qui lui étaient présentés ; mais comme il ne pouvait pas tout boire, et que même cela ne lui était

pas permis, il les portait à sa bouche, en prenant plus ou moins selon la faveur qu'il voulait faire à ceux qui lui étaient présentés : après cela il ordonnait aux Incas privilégiés, de boire pour lui avec les capitaines et les Curacas, ce qu'ils faisaient, et il leur rendait leurs vases après avoir bu : mais comme le *Capac Inca* les avait touchés de ses lèvres et de sa main, les Curacas les conservaient comme une chose sacrée qu'ils adoraient dans leurs maisons : car le respect et l'amour de ces Indiens pour leur roi ne sauraient s'exprimer. Après avoir bu, ils reprenaient leurs places. Alors des troupes de baladins suivis de gens masqués qui portaient des devises et des blasons venaient danser en chantant : mais cela n'empêchait pas de boire ceux qui regardaient ces sortes de spectacles.

La fête du raymi durait neuf jours, pendant lesquels les Indiens faisaient la meilleure chère du monde, et n'étaient occupés qu'à se divertir; car ce n'était que pendant les premiers jours qu'ils faisaient attention aux présages. Après cette neuvaine, les Curacas retournaient dans leur pays avec la permission du roi. La joie qu'ils ressentaient d'avoir assisté à la principale fête de leur dieu serait difficile à exprimer. Le roi la célébrait partout où il se trouvait, soit qu'il fût à la guerre, soit qu'il fût à la visite de

son royaume. Il est vrai que ce n'était pas avec autant de magnificence que dans la ville de Cuzco, où elle était célébrée par l'*Inca*, et où se trouvaient son lieutenant, le grand-prêtre, les Curacas et les ambassadeurs des provinces.

Des cérémonies avec lesquelles on faisait les Incas chevaliers.

Dans la langue du Pérou, *Huaraca* veut dire armer quelqu'un chevalier. Cette cérémonie était établie pour donner aux jeunes princes du sang des marques d'honneur, et les rendre capables de grandes actions politiques et militaires : car avant cette cérémonie, ils étaient regardés comme les demoiselles dans les anciens livres de chevalerie. Mais ceux à qui l'on voulait donner ces marques d'honneur, subissaient un rigoureux examen ; on les mettait à l'épreuve de tous les travaux et de toutes les austérités que la bonne ou mauvaise fortune peuvent présenter.

Le peuple était dans l'enchantement toutes les fois que l'on faisait des chevaliers, et ce jour-là n'était pas moins honorable pour tous les Incas que pour ceux qu'on admettait à faire leurs preuves. Car cette action tournait à la honte ou à la gloire de toute la parenté des jeunes seigneurs dont il était question, et la fa-

mille royale n'était pas exempte de ce risque; tous les ans, ou tous les deux ans ils admettaient à l'épreuve militaire les jeunes Incas, quand ils étaient parvenus à l'âge de seize ans, et même les enfans des grands seigneurs tels qu'ils pussent être. On mettait ceux qui se présentaient dans une maison destinée à cet usage. On trouvait dans cette maison de vieux Incas que leur expérience dans les affaires de guerre et de paix, rendait capables d'être les maîtres de ces novices, et qui les examinaient sur plusieurs points.

Ils commençaient par leur faire observer un jeûne très-austère pendant six jours; ils ne leur donnaient qu'une poignée de blé cru, qu'ils nommaient *Cara*, avec un verre d'eau, sans sel ni poivre-long qui a la propriété de donner du goût aux choses les plus mauvaises. Ce jeûne dans son institution, ne devait être que de trois jours; mais ils avaient coutume de le redoubler pour éprouver si les sujets étaient capables de souffrir la faim, la soif, la fatigue et les autres incommodités de la guerre. Les proches parens de ces novices jeûnaient aussi: mais ce n'était pas avec une aussi grande austérité, pour demander au soleil leur père commun, le courage et la force nécessaires à leurs enfans pour s'acquitter avec honneur de ces exer-

ces. Quand il s'en trouvait quelques-uns qui n'étaient pas d'une complexion assez forte, ou qui ne pouvant souffrir la faim, demandaient à manger, les vieillards les renvoyaient aussitôt, comme indignes du rang auquel ils aspiraient; on donnait à ceux qui avaient soutenu le jeûne plus à manger qu'ils n'en prenaient ordinairement pour les rétablir, et pour éprouver la force de leur corps, ils étaient obligés de courir l'espace d'environ une lieue et demie, depuis la colline de *Huanuncari*, qu'ils regardaient comme sacrée, jusqu'à la forteresse de la ville. Il y avait au bout de cette carrière une banderole que prenait celui qui arrivait le premier, et qui par ce moyen était choisi pour capitaine de tous les autres. On faisait beaucoup de cas du second, du troisième jusqu'au dixième, comme étant les plus dispos : mais ceux qui perdaient haleine, et qui ne pouvaient pas fournir leur course, étaient renvoyés et tenus pour infâmes. Les pères, les mères, et les parens, rangés le long de cette lice, les encourageaient, et leur représentaient le déshonneur ou la gloire qui leur en pouvait revenir, et les exhortaient à mourir plutôt que de demeurer en chemin. Le lendemain ils les divisaient en deux troupes égales, dont l'une devait défendre un fort, et l'autre l'attaquer. Quand ils avaient combattu de cette

façon, pendant toute une journée, les assaillans devenaient le lendemain les défenseurs; et quoiqu'on leur donnât des armes dont le tranchant était émoussé, le désir de vaincre était si fort en eux, qu'il y en avait souvent de blessés, et quelquefois même de tués dans ces combats.

Ils faisaient ensuite lutter ensemble ceux qui se trouvaient du même âge; il fallait qu'ils sautassent, jetassent des pierres de diverses grandeurs, lançassent des javelots et tirassent au blanc avec leurs arcs et leurs frondes. Souvent ils éloignaient les buts pour leur faire employer plus de force : en un mot, ils les exerçaient à toutes les armes offensives et défensives: ils les mettaient en sentinelles dix ou douze nuits de suite, et les appelaient à des heures incertaines, afin de connaître s'ils pouvaient résister au sommeil. Quand ils en trouvaient un qui s'était endormi, non seulement ils lui disaient qu'il n'était pas encore homme et qu'il ne méritait pas la charge et les dignités de la guerre; mais pour le corriger, ils y joignaient les coups, et pour éprouver leur constance ils leur en donnaient de très-forts avec des baguettes sur les cuisses et sur les bras, que les Indiens avaient ordinairement tout nus, et s'ils témoignaient trop de sensibilité pour la douleur, ils les renvoyaient en leur disant : que celui qui ne pou-

vait souffrir un aussi petit mal, pourrait encore moins supporter celui que lui causeraient les blessures. Ainsi on les regardait comme des efféminés. Quelquefois on les faisait escrimer dans une place publique, un maître en fait d'armes devant eux, qui leur présentant la pointe d'une épée ou d'une pique devant les yeux, faisait ensuite semblant de leur abattre un bras ou une cuisse; quand le novice fermait les yeux, ou se livrait au moindre mouvement, ils ne l'admettaient plus à cette épreuve, disant, qu'il n'était pas possible que celui qui redoutait les armes de ses amis, qu'il savait ne lui pas vouloir faire de mal, pût soutenir celles des ennemis, devant lesquels il fallait être ferme comme un rocher contre les vents et les flots.

Ils étaient obligés de savoir fabriquer toutes leurs armes offensives ou du moins les plus communes, comme un arc, des flèches, une massue, un javelot, une lance et une fronde qu'ils faisaient avec du jonc ou du chanvre; il en était de même des armes défensives, qui ne consistaient qu'en rondaches ou pavois. Pour leurs souliers, ils ne pouvaient se dispenser de les savoir faire; la semelle était de peau, de jonc ou de chanvre, et le dessus tressé avec de la laine et du chanvre; les cordons de ces souliers étaient faits avec de la laine torse qu'ils font adroitement

avec un petit bâton dans une main et la laine dans l'autre ; il ne leur faut qu'une demi-aune de cette tresse pour faire un soulier ; car elle est à peu près de la grosseur du pouce, et plus elle est grosse, moins elle blesse le pied.

Pendant le temps de ces épreuves, il n'y avait point de jour que les maîtres ne fissent une harangue aux jeunes gens. Ils leur rappelaient la dignité d'une race qu'ils tiraient du soleil, et les belles actions que les rois leurs prédécesseurs, ou les autres grands hommes avaient faites dans la paix ou dans la guerre. Ils leur représentaient les efforts de valeur qu'ils devaient faire pour étendre leur empire, la patience qu'il fallait témoigner dans les peines, la piété, la douceur et la clémence pour leurs sujets, l'intégrité pour empêcher l'innocence d'être opprimée, et la libéralité que tout le monde devait éprouver des fils du soleil : en un mot, ils leur enseignaient tous les points de leur philosophie morale, et tout ce que devaient faire des hommes qui se piquaient de divinité, et qui tiraient leur mission du ciel. Ils les faisaient dormir à l'air et sur terre, fumer, aller nu-pieds, et pratiquer tout ce qu'ils jugeaient nécessaire pour la guerre.

Après cet examen, on donnait les marques d'honneur, et le nom de vrais *Incas* fils du so-

leil, à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes. En même temps les mères et les sœurs de ces nouveaux chevaliers venaient leur chausser des souliers de tresse et de corde, comme un témoignage de l'examen rigoureux de toutes les fonctions militaires qu'ils avaient dignement soutenu.

Lorsque cette cérémonie était achevée, ils en donnaient avis au roi, qui venait aussitôt avec les princes les plus âgés de son sang. Les jeunes guerriers se prosternaient devant lui pour écouter un discours dans lequel il leur remontrait en peu de paroles qu'il ne suffisait pas d'avoir les marques d'honneur de chevalier du sang royal ; mais qu'il fallait pratiquer les vertus de ceux qui les avaient précédés, être justes pour les pauvres, soulager les malheureux, se montrer véritables fils du soleil par des actions aussi illustres que les rayons de leur père étaient brillans, et se souvenir toujours qu'il ne les avait envoyés du ciel que pour le bien de leurs sujets. Après ce discours, ils approchaient du roi les uns après les autres, et se mettant à genoux devant lui, ils recevaient de sa main la première et la principale marque d'honneur et de dignité royale, qui consistait à avoir les oreilles percées. Le nouveau chevalier, en reconnaissance de la faveur qu'il venait de recevoir, bai-

sait alors la main de l'*Inca*. Il allait ensuite se prosterner devant un frère ou un oncle du roi, qui tenait le premier rang après lui, et qui pour preuve qu'il avait subi tous les examens, lui ôtait ses souliers de corde et lui en mettait de laine, comme ceux du roi et des autres Incas. Cette cérémonie ressemblait assez à celle que l'on fait en Espagne, en donnant à quelqu'un l'ordre de chevalerie. Après que l'Inca l'avait chaussé, il le baisait sur l'épaule droite : et pour l'encourager à la vertu, il lui disait : *le fils du soleil qui vient de se distinguer mérite d'être adoré.*

Cette dernière cérémonie achevée, le nouveau chevalier entrait dans un lieu magnifique où les autres Incas lui donnaient une écharpe de drap de coton, qu'il ne pouvait porter que dans l'âge viril ; cette écharpe était faite en manière de capuchon à trois pointes, dont deux étaient attachées dans leur longueur à un cordon de la grosseur du doigt qui leur servait de ceinture. Cette marque d'honneur était la plus grande après les oreilles percées, car on ne leur donnait des souliers que pour leur commodité. Ils mettaient sur la tête des nouveaux chevaliers deux sortes de fleurs extrêmement belles, dont l'une s'appelait *cantut*, et l'autre *chyhuayhana*. La première était ou jaune, ou rouge, ou

noire. Quant à la dernière, elle était rouge, et semblable aux œillets. Les seuls Incas du sang royal pouvaient porter ces fleurs. Ils mettaient encore sur la tête de ces jeunes gens des feuilles d'une plante faite à peu près comme le lierre, qu'ils nommaient *vinay-huayna*, c'est-à-dire, toujours jeunes, parce qu'elle ne perd point sa couleur verte même en séchant. Après que les nouveaux chevaliers avaient reçu toutes ces marques d'honneur, on les menait solennellement dans la plus grande place de la ville où ils se divertissaient pendant plusieurs jours, et dansaient en chantant. Leurs plus proches parens en faisaient autant dans leur particulier et se réjouissaient du triomphe de ceux dont ils avaient été les premiers maîtres.

Le fils aîné des Incas était reçu légitime héritier de l'empire, lorsqu'il avait subi ces épreuves rigoureuses, sans que sa qualité pût l'exempter de la moindre fatigue. La seule prérogative dont il jouissait était de recevoir la banderole de la main de celui qui l'avait gagnée, comme un droit qui lui était dû aussi bien que l'héritage de l'empire. Ils le traitaient même plus durement que les autres, disant : que puisqu'il devait être roi, il fallait que sa vertu fût plus éminente : qu'il ne devait le céder à personne en constance dans les adversités, ni en modération

dans la prospérité, et qu'il devait surpasser tous ses sujets, surtout à la guerre. Pendant le temps de cette épreuve qui durait d'une lune à l'autre, le prince était couvert de haillons comme un pauvre, et se montrait publiquement toutes les fois qu'il le fallait. Ils l'habillaient ainsi pour lui apprendre à ne se point méconnaître, et à ne jamais mépriser les pauvres, quelque grand roi qu'il fût un jour, se souvenant qu'il avait été comme eux; qu'il devait les aimer et en avoir soin, pour mériter le nom de *Huachacuyac*, c'est-à-dire, *amateur des pauvres*, le plus grand éloge qu'ils pussent donner à leurs rois.

Le prince n'avait d'autres marques qui le distinguassent des autres chevaliers incas, que la bordure dont nous avons parlé, et que le seul héritier de la couronne avait droit de porter. Pour dernière marque d'honneur ils donnaient au prince un javelot long d'environ trois pieds, et une hache d'armes faite d'un côté comme un large couteau, et de l'autre en pointe de diamant, à peu près comme une pertuisane. On prononçait ordinairement le mot d'*aucacunapac* en lui donnant ces armes, c'est-à-dire, qu'il devait les employer à châtier les méchans et les vicieux : et par le bouquet de fleurs odoriférantes, ils lui témoignaient la clémence, la

douceur et la pitié qu'il devait avoir pour les gens de bien, lui disant que le soleil son père faisant croître les fleurs pour le plaisir des hommes, il devait nourrir les vertus dans son âme pour faire du bien à tout le monde, et se gouverner de façon que tout le monde le nommât *amateur des pauvres*, afin de rendre sa réputation immortelle.

Lorsque les vieillards, chargés de l'épreuve des jeunes chevaliers, avaient donné toutes les instructions au jeune prince en présence de son père, de ses oncles, de ses frères et de tous les Incas du sang royal, ils se mettaient à genoux devant lui, et l'adoraient, le déclarant par cette cérémonie le successeur de l'empire, après quoi ils lui donnaient la bordure rouge.

Indépendamment de la bordure que le roi portait, pareille à celle dont nous venons de parler, il avait encore une autre marque d'honneur qui lui était particulière, savoir, deux plumes, ou deux bouts de l'aile d'un oiseau, qu'ils appelaient *corequeuque*, et qui était de la grosseur d'un faucon. Il fallait que les plumes de cet oiseau, tachetées de noir et de blanc ne fussent pas de la même aile. On trouve ces oiseaux dans le désert de Villcanuta, à trente-deux lieues de Cuzco, au bas de la grande montagne neigeuse : ils se tiennent ordinairement

dans un petit marais. Ceux qui les ont examinés assurent que l'on n'en voit jamais que deux à la fois, le mâle et la femelle : que ce sont toujours les mêmes, sans que l'on sache ni d'où ils viennent, ni comment ils se nourrissent, que l'on n'en a jamais vu d'autres dans le Pérou, quoiqu'il y ait cependant beaucoup de marais.

Comme ils étaient persuadés qu'il n'y avait que ces deux oiseaux dans le monde, les *Incas* se paraient de leurs plumes. La singularité de ces oiseaux leur faisait trouver un rapport avec leurs premiers parens venus du ciel. Mais quoi qu'on en puisse dire, il est certain qu'il y a plusieurs autres oiseaux de la même espèce. Il y a même aujourd'hui un grand nombre d'Indiens qui se parent de ces sortes de plumes, afin de faire croire qu'ils sont sortis du sang royal ; et malgré que la race en soit presque perdue, le mélange qui s'est fait avec les étrangers leur a donné cet excès de témérité, et elle est devenue si commune, qu'ils se disent presque tous *Incas* ou *Pallas*.

Pour obtenir ces plumes que les rois incas portaient sur la bordure rouge, à quelque distance l'une de l'autre, ils allaient à la chasse de ces oiseaux, et les laissaient aller après les leur avoir arrachées ; ce qu'ils faisaient toutes les

fois qu'ils avaient un nouvel *Inca* : car son successeur ne portait pas les mêmes marques que son père avait portées, d'autant qu'on embaumait le roi défunt, et qu'on le parait de tous ses ornemens.

Des colonies et des langues qu'on y parlait.

Les rois incas envoyaient souvent des colonies dans les provinces, pour le bien de leurs sujets, pour leur intérêt particulier, et pour mettre leurs états à couvert des révoltes et des troubles. Ainsi lorsque dans leurs conquêtes ils trouvaient des provinces fertiles, mais mal cultivées, ils les peuplaient d'Indiens qu'ils prenaient, autant qu'il leur était possible, dans un climat semblable, afin qu'ils s'y accoutumassent plus aisément.

Avaient-ils conquis quelque province aguerrie éloignée de Cuzco, ils en faisaient sortir, pour éviter les révoltes, une partie des habitans, et souvent même le tout, et les envoyaient dans d'autres pays environnés de sujets paisibles et fidèles, afin de les contenir dans le devoir. Ils chargeaient toujours du soin et de la conduite de ces colonies, appelées *Mitmac*, des Incas privilégiés.

Les *Incas* avaient une langue qui leur était particulière, et qu'il n'était pas permis au peuple d'apprendre, car ils la regardaient comme

divine, mais ils voulurent que la langue qu'on parlait à Cuzco devînt générale, et ce fut un de leurs plus sages réglemens. Plusieurs raisons déterminèrent les rois incas à faire apprendre cette langue à leurs sujets : l'impossibilité d'avoir toujours une si prodigieuse quantité d'interprètes pour répondre à tant de différentes nations, la commodité des particuliers et la facilité du commerce. De plus une seule parole de leurs princes leur faisait plus de plaisir que toutes celles de ses interprètes ou de ses ministres. C'est en effet par ce moyen que les *Incas* adoucirent et unirent d'une étroite amitié un nombre prodigieux de peuples dont les mœurs et les coutumes étaient absolument différentes. Plusieurs provinces qui n'étaient pas sous la domination des *Incas*, apprirent dans la suite cette même langue, et d'ennemis qu'ils étaient auparavant, ils vécurent dans la meilleure intelligence.

Éducation qu'on donnait à la cour aux héritiers des seigneurs du pays.

Les *Incas* ordonnèrent que les héritiers des grands seigneurs fussent nourris dans leur cour, et qu'ils y demeurassent jusqu'à ce qu'ils héritassent de leurs terres, afin qu'ils pussent s'instruire des lois et des usages des *Incas*, qui les

traitaient avec une grande douceur pour se les attacher. La présence de tant de seigneurs contribuait aussi à rendre la cour plus brillante et plus belle. Ils apprenaient aisément la langue qu'on parlait à Cuzco, et comme ils tiraient vanité de la parler dans leur pays, et se répandait de plus en plus, car indépendamment qu'ils la croyaient d'essence divine, elle leur était utile et leur donnait les moyens de communiquer avec les gouverneurs, les officiers de la justice, et ceux qui se mêlaient des affaires du roi. Ainsi la langue de Cuzco était répandue dans tous les états que les rois incas avaient conquis.

La présence de tant de jeunes seigneurs avait encore l'avantage de prévenir toute espèce de révolte, et d'assurer la tranquillité du pays, que quelques provinces éloignées, fameuses et aguerries, auraient pu vouloir troubler. Ces jeunes gens élevés avec soin, même pendant l'absence de l'*Inca*, et selon leur qualité, rendaient compte à leurs pères de toutes les faveurs qu'ils recevaient, et leur envoyaient les habits de l'*Inca* qu'il leur donnait, et qu'ils regardaient comme la plus grande des faveurs; enfin, uniquement occupés à mériter par leurs bienfaits l'amour de leurs peuples, les rois incas surent avec de semblables précautions, et surtout par une exacte observation de la justice, maintenir leur em-

pire dans une tranquillité si parfaite, qu'il n'y eut aucune révolte, pendant tout le temps qu'ils furent sur le trône.

De la troisième et de la quatrième fête solennelle que les Incas célébraient en l'honneur du soleil.

La troisième fête consacrée au soleil se faisait après les semailles, quand le maïs commençait à sortir de terre. Les Incas offraient alors au soleil une grande quantité d'agneaux, de moutons et de brebis brêmes, le priant de commander à la gelée de ne point toucher à leur maïs : car dans la vallée de Cuzco, dans celle de Sactahuana, et dans les autres qui sont sur la même ligne, les gelées sont très-fortes, et le maïs est plus sensible au froid que tous les autres grains. Le maïs étant la principale nourriture des Indiens, il était tout naturel qu'ils craignissent de le perdre, et qu'ils fissent des vœux et des sacrifices au soleil, en célébrant cette fête par des danses et des festins dans lesquels ils se livraient à leur goût pour la boisson.

Quant à la quatrième et dernière fête solennelle que les Incas célébraient à la cour, et qu'on appelait *Cita*, c'était un sujet de joie générale, car ils ne la fêtaient que lorsqu'ils voulaient bannir de la ville et des environs toutes les ma-

ladies, les peines et la faiblesse qui tourmentent ordinairement les hommes. Cette fête avait beaucoup de rapport avec l'expiation des gentils. Ils l'accompagnaient de grandes cérémonies et s'y préparaient par toutes sortes d'abstinences. Ils observaient ce jeûne le premier jour de la lune du mois de septembre, après l'équinoxe.

Ils avaient deux sortes de jeûnes : le plus austère était celui pendant lequel ils ne buvaient que de l'eau, et ne mangeaient qu'un peu de maïs cru, mais il ne durait que trois jours. Le second n'était pas si rigoureux, car ils pouvaient non seulement manger le maïs rôti en plus grande quantité, mais aussi des herbes crues, et une sorte d'épicerie nommée *aci* ou *hucha*, qu'ils mêlaient avec du sel. Leur breuvage ordinaire ne leur était point interdit, mais ils ne pouvaient manger qu'une fois le jour.

Après s'être séparés, et que tous en général, jusqu'aux enfans, avaient jeûné un jour entier avec cette austérité, ils passaient la nuit à faire du pain qu'ils nommaient *cancu*. Ils le formaient en pelotons qu'ils mettaient dans de grandes marmites de terre, et ils les faisaient cuire à demi, de même qu'une autre sorte de pain, dans lequel ils mêlaient le sang des jeunes garçons et des enfans au-dessus de cinq ans, et au-dessous de dix ans. Ils les saignaient entre les

deux sourcils et les narines. Les parens s'assemblaient pour cette cérémonie. Tous les frères se rendaient à la maison de leur aîné, et ceux qui n'en avaient pas, à celle de leur parent le plus proche et le plus âgé. La nuit que l'on faisait ce pain, un peu avant la pointe du jour, tous ceux qui avaient jeûné se lavaient le corps et se frottaient avec de la pâte où il y avait du sang, la tête, le visage, l'estomac, les épaules, les bras et les cuisses, afin de se nettoyer et de chasser de leurs corps toutes les maladies et les faiblesses. Après cette cérémonie, le plus âgé ou le plus qualifié de la maison en prenait un morceau, dont il frottait les portes de la rue, et l'y laissait attaché, afin de marquer que l'on s'était purifié dans cette maison. Le grand prêtre faisait la même cérémonie dans le palais et dans le temple du soleil, tandis que d'autres prêtres en allaient faire autant dans la maison des femmes du soleil, et dans *Huanacauri*, temple situé à une lieue de la ville, qu'ils avaient en grande vénération, comme le premier endroit où Manco-Capac s'était arrêté en venant à Cuzco. Ils envoyaient aussi des prêtres dans les lieux qu'ils regardaient comme sacrés. Le plus âgé des oncles légitimes du roi faisait cette cérémonie dans son palais.

Aussitôt que le soleil commençait à paraître,

ils adoraient, et le priaient de chasser loin d'eux tous les maux intérieurs et extérieurs dont ils étaient menacés, et rompaient leur jeûne avec l'autre pain dans lequel il n'y avait point de sang. Après l'adoration qu'on faisait à une heure marquée, afin qu'elle fût générale, on voyait sortir de la forteresse un *Inca* du sang royal, représentant un courrier du soleil. Il était richement vêtu; sa mante était retournée autour de son corps; il avait à la main une lance, garnie de plumes de différentes couleurs depuis la pointe jusqu'à la poignée, enrichie d'une quantité d'anneaux d'or. Avec cette enseigne qui servait d'étendard en temps de guerre, le courrier sortait de la forteresse comme un courrier de guerre, et descendait de la côte de Sacsahuaman, en remuant toujours sa lance, jusqu'à ce qu'il fût au milieu de la principale place; là il allait joindre quatre autres *Incas* du sang royal, qui avaient des lances pareilles à la sienne, et leurs mantes retournées, comme l'ont tous les Indiens, lorsqu'ils veulent courir. Lorsque le courrier les avait joints, il touchait avec sa lance celle des quatre Incas, et leur disait que le soleil leur commandait, comme à ses gens et à ses messagers, de chasser de la ville et de ses environs tout ce qu'ils trouveraient d'incommodités et de maladies. Les Incas

partaient en même temps des quatre grands chemins qui aboutissent à la ville, et qu'ils croyaient conduire aux quatre coins du monde. Tous les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, sortaient lorsqu'ils le voyaient passer, et venaient aux portes de leurs maisons avec des acclamations et des applaudissemens extraordinaires, et secouant leurs robes comme pour en ôter la poussière : ils se frottaient la tête, le visage, les bras et les cuisses avec la main, pour chasser de leurs maisons les maux que ces courriers du soleil bannissaient de la ville ; cette cérémonie était générale. Les quatre coureurs trouvaient à un quart de lieue, un pareil nombre d'Incas privilégiés, qui prenaient leurs lances et couraient un autre quart de lieue, ce qui se répétait ainsi jusqu'à cinq ou six lieues de la ville où ils plantaient leurs lances, afin de montrer que les maux étaient bannis dans cet endroit, et qu'ils ne pouvaient passer ses limites.

La nuit suivante ils sortaient dans les rues avec de grandes torches de paille natée qui brûlait assez long-temps. Ils les attachaient avec une ficelle longue d'une aune, et les portaient par toutes les rues de la ville, dont ils sortaient ensuite, croyant mettre dehors les maux de la nuit, comme avec les lances ils avaient chassé les maux du jour : ils jetaient le

reste de ces torches dans la rivière, où ils s'étaient lavés le jour précédent, afin que son courant emportât jusque dans la mer les maux qu'ils avaient bannis. Si le lendemain un Indien rencontrait au bord de la rivière quelque reste de ces torches, il s'en éloignait promptement, craignant qu'il ne fût contagieux. Après s'être ainsi servi du fer et du feu, ils faisaient des réjouissances publiques pendant tout le quartier de la lune, et rendaient grâces au soleil de les avoir délivrés de leurs maux : ils lui sacrifiaient beaucoup d'agneaux et de moutons, dont ils jetaient dans le feu le sang et les entrailles, et faisaient cuire publiquement la chair qu'ils distribuaient à tous les assistans. Ils passaient le jour et la nuit à chanter, à danser et à boire, n'oubliant rien de ce qui pouvait les divertir dans les maisons particulières et dans les places publiques.

Il y avait encore une fête que les Indiens célébraient en particulier, dans leurs maisons, après que la récolte était faite et la moisson semée. Ils offraient au soleil un peu de suif qu'ils brûlaient; mais les seigneurs et les plus riches lui sacrifiaient des lapins domestiques qu'ils jetaient dans le feu, afin de rendre au soleil des biens qu'il leur avait accordés cette année : ils le priaient de recommander à leurs greniers de

bien garder les biens qu'il leur avait donnés. Leurs prêtres faisaient aussi pendant le cours de l'année beaucoup d'autres sacrifices dans l'enceinte de la maison du soleil, dont ils ne sortaient point.

Lima. Ses habitans, leur race, leur humeur, leurs usages, leurs richesses, leur manière de s'habiller.

La ville de *Lima*, autrement *la ville des rois* fut fondée en 1535, le jour des rois, par don Francisco Pizarre. Elle est bâtie dans la grande et agréable vallée de *Rimac*, mot indien qui signifie *celui qui parle*, et qui est le véritable nom de la ville, les Espagnols l'ayant nommée *Lima* par corruption de *Rimac*, qui est encore le nom de la vallée et du fleuve. On prétend que ce nom vient d'une idole à qui les Indiens sacrifiaient les naturels du pays, depuis que les *Inoas* ont étendu jusque-là les bornes de leur empire. On assure que cette idole ayant répondu aux prières qu'on lui adressait, fut appelée *Rimac*, c'est-à-dire *celui qui parle;* ce qui doit s'entendre relativement à leurs autres faux dieux. Quoi qu'il en soit de cette tradition, la situation de Lima est une des plus avantageuses qu'on puisse imaginer, car se trouvant au milieu d'une vallée spacieuse, elle la do-

mine entièrement, sans que rien en empêche la vue. C'est du côté du nord et tout près de la ville que coule la rivière qui porte le même nom que la vallée. Quoiqu'on puisse facilement la guéer lorsqu'il ne tombe pas d'eau sur les montagnes, il est des temps où elle croît si fort qu'il serait dangereux de l'entreprendre, tant à cause de sa profondeur que de sa rapidité. On la passe sur un beau et large pont de pierre au bout duquel est une arcade d'une architecture qui assortit au reste de l'ouvrage. Cette arcade sert d'entrée ou de porte à la ville et à la grande place ou place royale, qui en est tout proche. Cette place dont la forme est carrée est vaste et chargée d'ornemens. Il y a au centre une magnifique fontaine, non moins remarquable par sa grandeur et sa beauté, que par une statue de la Renommée qui la surmonte. Cette figure est toute de bronze, ainsi que quatre petites conques qu'elle a autour d'elle. L'eau jaillit en abondance de la trompe de cette renommée, ainsi que de la gueule de huit lions aussi de bronze, qui relèvent beaucoup la beauté de cet ouvrage.

Le côté de cette place qui fait face à l'orient est occupé par l'église cathédrale, et par le palais archiépiscopal, qui s'élève au-dessus de tous les édifices de la ville; sa façade, ses co-

lonnes, ses pilastres, et ses fondemens sont de pierre de taille. L'église est bâtie sur le modèle de la cathédrale de Séville, mais elle est moins grande. Elle est ornée en dehors d'un magnifique frontispice, au milieu duquel est le portail, accompagné de deux tours qui en relèvent la beauté. Tout autour de cet ouvrage règne un large escalier garni de balustrades d'un bois qui imite le bronze pour la couleur, et à quelque distance les unes des autres s'élèvent sur le sol des pyramides qui font un fort bel effet. Le côté de la place qui fait face au nord est occupé par le palais du vice-roi, dans lequel tous les tribunaux civils, criminels et de police, ainsi que le bureau des finances, tiennent leurs séances. C'est aussi là que sont les prisons royales. Cet édifice était anciennement d'une grande magnificence. Mais un épouvantable tremblement de terre, arrivé le 20 octobre 1687, en ayant ruiné la plus grande partie, ainsi que presque toute la ville, il fut rebâti, ou plutôt on y substitua des appartemens bas, qui sont ceux qui servent de demeure au vice-roi et à sa famille.

Au côté occidental, qui fait front à la cathédrale, sont l'hôtel-de-ville et les prisons de la ville. Le côté méridional est occupé par des maisons de particuliers, qui n'ont qu'un seul étage, mais dont les deux côtés sont ornés de fa-

çades de pierres, qui par leur uniformité, leurs arcades, et leur dégagement rehaussent la beauté des édifices et de la place, dont chaque côté a quatre-vingts toises de long.

La ville forme un triangle, dont la base ou le grand côté se prolonge le long du fleuve. Elle a 1920 toises de longueur, et sa plus grande largeur, du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le pont jusqu'à l'angle opposé à la base, est de 1080. Toute la ville est environnée de murailles de briques suffisamment larges pour le but dans lequel elles ont été bâties, mais fort irrégulières dans leurs proportions. Cet ouvrage fut entrepris et fini en 1685, par le duc de la Palata; il est flanqué de trente-quatre bastions sans terre-plein, ni embrasures, parce qu'on n'a eu en vue que de fermer la ville et de la mettre à couvert d'une surprise de la part des Indiens. Dans toute cette enceinte, il y a sept grandes portes, et trois poternes ou fausses portes, par où l'on sort dans la campagne.

En-de-là de la rivière, et à l'opposite de la ville, est un faubourg assez étendu, nommé *San-Lazaro*, qui s'est fort accru depuis quelques années. Les rues, ainsi que celles de la ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans leur longueur, et parallèles les unes aux autres, de manière que les unes vont du nord au

sud, et les autres de l'orient à l'occident, formant des carrés de maisons d'environ soixante-quinze toises chacun, qui est la grandeur ordinaire de ces sortes de carrés dans toutes ces contrées, quoique à Quito elles ne soient que de cinquante environ. Les rues y sont pavées et traversées par les canaux tirés du fleuve, dont les eaux passent par des voûtes souterraines et servent à leur propreté sans causer la plus légère incommodité.

Quoique la plupart des maisons soient basses, elles n'en sont pas moins très-agréables à voir à l'extérieur. Elles sont toutes bâties de bajareque ou de quinchas, et on les croirait bâties de matériaux beaucoup plus solides : car par l'épaisseur dont les parois semblent être, et par les feintes corniches dont ils les ornent, on dirait qu'elles sont massives. Voici comment ils s'y prennent pour tromper les yeux, et pour prévenir en même temps les terribles effets des tremblemens de terre dont cette ville est menacée. D'abord ils construisent le corps de la maison de pièces de bois immortisées avec les solives du toit; ils couvrent ensuite ces pièces de bois de cannes sauvages en dedans et en dehors, ou d'osier, pour mieux cacher la boiserie, ou la charpente : ils remplissent bien le tout, et y mettent une couche de chaux pour le bien blanchir, après

quoi ils peignent tout l'extérieur, imitant de leur mieux les pierres de taille. Ils en usent de même avec les corniches, et avec les portes de charpente auxquelles ils donnent la couleur de pierre. De cette manière ceux qui n'ont aucune connaissance de cette façon de construire, croient que ces maisons sont bâties avec les matériaux qu'elles représentent. Les toits sont plats et unis, et n'ont que l'épaisseur nécessaire pour empêcher les rayons du soleil et le vent de pénétrer dans la maison. Sur les planches qui forment ces toits, et qui présentent en dedans un travail, et des moulures assez curieuses, ils mettent en dehors une couche de terre grasse, qui est suffisante pour émousser les rayons du soleil : et comme dans ce pays les pluies ne sont ni fortes ni abondantes, ils n'ont pas besoin de prendre plus de précautions, ni d'avoir des couverts plus solides. De cette manière les maisons ne sont pas à beaucoup près si dangereuses, que lorsque leurs parties liées ensemble cèdent aux secousses des tremblemens, et en suivent tous les mouvemens, et que faisant moins de résistance, elles ne sont qu'un peu endommagées, mais ne tombent et ne croulent pas facilement.

Les cannes sauvages dont ils forment la superficie des parois, sont de la grosseur et de la longueur de celles d'Europe, avec cette différence

qu'elles sont massives, et sans aucune concavité : c'est un bois fort et extrêmement souple, peu sujet d'ailleurs à la corruption. L'osier est un arbrisseau sauvage qui croît sur les montagnes et sur les bords des rivières : il n'est ni moins fort ni moins pliant que les cannes. On le nomme dans le pays *chaytlaś*. C'est de ces deux sortes de matériaux que sont bâties les maisons de toutes les bourgades de la vallée de Rimac.

Vers l'orient, le midi et l'occident de Lima, dans les quartiers reculés, mais pourtant dans l'enceinte de ses murailles, il y a des vergers remplis de toutes sortes d'arbres fruitiers et d'herbages : et dans l'enclos des principales maisons, il y a des jardins qu'on peut toujours arroser par la facilité de puiser de l'eau dans les canaux qui les avoisinent.

La ville est partagée en cinq paroisses, et on y compte un grand nombre de couvens d'hommes et de femmes. Toutes les églises tant paroissiales que les couvens et les chapelles, sont grandes, bâties en partie de pierres, et enrichies de peintures et d'ornemens du plus grand prix. On y distingue particulièrement la cathédrale, et les églises de Saint-Dominique, de Saint-François, de Saint-Augustin, de la Merci, et des Jésuites, dont les richesses sont incompréhensibles pour quiconque ne les a pas vues. C'est surtout aux

fêtes solennelles que l'opulence et la magnificence de cette ville sont étalées. On y voit les autels, depuis leur base jusqu'aux escabelons des retables, couverts d'argent massif, travaillé avec un art admirable. Les murailles des églises sont cachées sous des tentures de velours, ou autres tapisseries également précieuses, garnies de franges et de housses d'or et d'argent, et ornées de distance en distance de meubles émaillés de ce dernier métal, et arrangés avec une symétrie qui flatte agréablement la vue. Mais on cesse bientôt de regarder les voûtes, les cintres, et les colonnes, pour jeter les yeux plus bas et pour considérer les chandeliers d'argent massif, de six à sept pieds de haut, rangés sur deux files, le long du principal vaisseau de l'église, dont ils occupent toute la longueur, avec des tables garnies du même métal dans les intervalles, servant à porter des piédestaux d'argent, chargés de figures d'anges de ce métal. Enfin tout ce qu'on voit dans ces églises est de l'argent le plus pur, ou de quelque matière aussi précieuse. C'est ce qui fait que le culte divin se célèbre à Lima avec une pompe difficile à se figurer; et l'on peut dire que les ornemens dont on se sert même les jours ouvriers sont en si grand nombre et si riches, qu'ils surpassent ceux que dans plusieurs

villes d'Europe on emploie pour les fêtes les plus solennelles.

On peut juger par là de la richesse des meubles qui servent plus immédiatement au service divin, tels que les vases sacrés, les ciboires et les châsses où l'on met le Saint-Sacrement. Tout cela est d'or couvert de perles, de diamans, et en si grande quantité, que les yeux en sont éblouis. Les vêtemens sacerdotaux sont toujours d'étoffes d'or et d'argent des plus nouvelles et des plus précieuses qu'apportent les flottes. En un mot, tout ce qui sert à ces églises est du plus grand prix et de la dernière magnificence.

Les habitans de Lima sont composés de blancs ou Espagnols, de nègres et de races de nègres, d'Indiens, de Métis, et d'autres races ou espèces qui proviennent du mélange de ces trois.

Les familles espagnoles sont en grand nombre. On les fait monter à seize ou dix-huit mille personnes, selon les calculs les plus exacts. Dans ce nombre on compte un tiers ou une quatrième partie de la noblesse la plus distinguée et la plus avérée du Pérou. Il y en a une entre autres qui tire son origine des rois du Pérou : c'est celle d'Ampuero, ainsi nommée du nom d'un des capitaines espagnols qui se trouvèrent à la conquête, et qui se maria avec une *Coya*. Les familles forment dans chaque maison une peu-

plade, et elles tiennent toutes un état convenable à leur rang et à leur opulence. Elles ont un grand nombre de domestiques et d'esclaves.

Les majorats établis dans les familles empêchent qu'elles ne tombent dans la décadence, qui sans cela serait inévitable, vu la dépense qu'elles font pour vivre avec une magnificence et une splendeur qu'il ne serait pas possible de soutenir dans tout autre pays. Elles ont des terres considérables, des emplois politiques et militaires : et ceux des nobles qui n'ont ni revenus, ni majorats, ni terres libres, se soutiennent par des avantages non moins réels que leur procure le négoce, auquel ils s'adonnent sans déroger ; car à Lima le commerce en gros n'est point incompatible avec la noblesse. De cette manière les familles se soutiennent sans éprouver ces ruines si fréquentes en Espagne dans les familles qui ne jouissent pas de majorats considérables.

Les vêtemens que les hommes portent à Lima ont beaucoup de ressemblance avec ceux qui sont en usage en Espagne, et la différence entre les diverses conditions n'est pas grande. Toutes les étoffes leur sont communes. Qui peut les acheter peut les porter, de sorte qu'il n'est pas étonnant de voir un mulâtre qui exerce un métier, vêtu d'une étoffe riche, tandis qu'une personne de la première distinction n'en trouve

pas pour se distinguer; tous donnent dans le plus grand luxe, et l'on peut dire, sans exagération, que les étoffes qui se fabriquent dans les pays où l'industrie invente tous les jours quelque chose de nouveau, ne brillent nulle part autant qu'à Lima, l'usage en étant tout-à-fait ordinaire et général. C'est ce qui fait que celles que les vaisseaux apportent, sont bientôt débitées; et quoique ce qu'elles coûtent là soit incomparablement au-dessus du prix qu'elles ont en Europe, on ne les achète ni plus ni moins, on se pique même d'avoir la plus belle, et on la porte avec plaisir et ostentation, sans même en avoir le soin que semble exiger leur cherté. Mais à cet égard les femmes l'emportent de beaucoup sur les hommes, et leur luxe est porté à un point que rien en Europe ne pourrait lui être comparé.

Outre la vivacité et la pénétration naturelle des habitans de Lima, tant hommes que femmes, ils ont beaucoup d'acquis. Quoique un peu fier, leur caractère est néanmoins docile, ils n'aiment pas à être commandés avec hauteur, mais pour peu qu'on prenne le soin de ménager leur amour-propre, on les trouve toujours disposés à l'obéissance, car ils aiment fort les manières douces, et les bons exemples font la plus grande impression sur leurs esprits. Du reste ils sont courageux et ont un certain point d'honneur qui ne leur

permet ni de dissimuler un affront, ni d'être querelleurs ; de sorte qu'ils vivent tranquillement entre eux, et sont fort sociables. Les mulâtres étant moins bien élevés et moins éclairés, sont plus sujets aux défauts contraires : ils sont rudes, altiers, inquiets, et ont souvent des démêlés les uns avec les autres. Cependant il n'en résulte pas de désastres, et les malheurs que ces vices causent d'ordinaire n'y sont pas fréquens à proportion de la grandeur de la ville et du grand nombre de peuple qu'elle contient.

Les mœurs de la noblesse sont parfaitement convenables au rang qu'elle tient : la politesse brille dans toutes ses actions, et sa prévenance envers les étrangers est sans bornes. Elle leur fait accueil sans fierté et sans bassesse, et tous les Européens qui négocient avec elle ne peuvent que se louer de ses manières.

Ânes sauvages dans le territoire de Mira.

Dans les terres de la dépendance du village de Mira, on voit des ânes sauvages qui se multiplient à l'infini, et dont la chasse est toute particulière. La manière de les prendre consiste à assembler un grand nombre d'Indiens, tant à cheval qu'à pied, et à faire une battue pour les environner dans quelque vallon : là on leur jette le lac, à pleine course de cheval, afin qu'ils

ne puissent s'échapper, car dès qu'ils se voient renfermés, ils tâchent de se sauver, et dès que l'un d'eux est parvenu à faire une ouverture, tous les autres le suivent à la file, et se sauvent par le même endroit. On ne les a pas plus tôt enlacés qu'on les renverse par terre et qu'on leur met des entraves pour les empêcher de courir. Quand on s'en est ainsi assuré, on les laisse jusqu'à ce que le temps que doit durer la chasse soix expiré, et alors on les accouple avec des ânes domestiques pour les emmener avec moins de peine. Mais on a beau faire, la chose n'en est pas moins difficile : car ces animaux sont si braves que personne n'ose tenir devant eux. Quand ils sont en liberté, ils courent comme le meilleur cheval, tant en descendant qu'en montant; s'ils se sentent poursuivis et pressés, ils se défendent en ruant et en mordant avec tant d'adresse que sans cesser de courir, ils estropient souvent ceux qui sont à leur poursuite. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dès la première chose qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté, deviennent doux et paisibles, et quittent cet air farouche qu'ils avaient dans les champs, pour prendre cet air de lenteur et de stupidité qui semble être l'apanage de tous les animaux de leur espèce.

Les ânes sauvages ne souffrent pas qu'aucun

cheval mette les pieds dans l'endroit où ils sont, et si par hasard il en vient un, le sentir et courir dessus n'est qu'une même chose. Ils ne lui donnent pas même le temps de fuir, et ne cessent de le mordre qu'après qu'ils lui ont ôté la vie. Quand on passe près des champs où il y a des ânes sauvages, on est étourdi des concerts continuels de leur voix que, pour charmer les oreilles, les échos des collines et des coulées répètent, et pour que rien ne manque à la jouissance qu'on éprouve, à peine les concertans ont-ils fini d'un côté, que d'autres s'empressent de continuer la symphonie.

Le fleuve des Amazones.

Ce fleuve, le plus fameux et le plus grand de tous ceux dont il soit fait mention dans l'histoire tant sacrée que profane, porte trois noms différens, et sa renommée est si étendue que sous chacun des trois, il n'y a personne qui ne le connaisse.

Ces trois noms sont ceux de *Marannon, des Amazones*, et *d'Orenella*. On ignore lequel des trois il portait avant que les Espagnols le découvrissent, ni celui que les Indiens lui donnaient; cependant il est probable que c'est le premier.

Quant à celui de *rivière des Amazones*, qui

lui fut imposé par Francisco de Orellana, voici ce que l'on rapporte à ce sujet :

Parmi les nations qui prirent les armes pour disputer le passage à ce général et l'empêcher de débarquer à terre, il y en eut une de femmes guerrières, qui l'attaquèrent, maniant l'arc et décochant les flèches avec autant d'adresse que les Indiens les plus expérimentés, et qui se comportèrent si vaillamment dans la chaleur du combat, qu'elles l'obligèrent à s'éloigner du rivage, et sans pouvoir aborder où elles étaient, il fut contraint de naviguer par le milieu du fleuve pour se mettre hors de la portée de leurs coups. De retour en Espagne, il y raconta cet événement, et le roi dans les lettres-patentes, par lesquelles il lui conféra le gouvernement d'une province du Pérou, lui insinua que c'était pour le récompenser de la conquête des Amazones, dont depuis ce temps-là le fleuve a conservé ce nom.

Le troisième nom de ce fleuve est celui d'Orellana, qui lui fut donné à cause d'Orellana, qui y navigua le premier, et combattit les Indiens, qui habitaient ses bords. Plusieurs auteurs ont voulu distinguer diverses distances dans son cours, et ont donné un nom à un certain espace. Ainsi il s'appelle *Orellana* à l'endroit où ce capitaine descendit avec son brigantin,

jusqu'à l'endroit où il combattit les Amazones avec un si mauvais succès. C'est là qu'ils lui donnent le nom d'*Amazones*, qu'ils lui conservent jusqu'à la mer. A l'égard du troisième nom qui est celui de *Marannon*, ils le lui donnent depuis ses sources du Pérou, jusque fort au-delà du Pongo en descendant, alléguant pour raison que ce fut par là que *Pedro Orsua* entra dans le fleuve, et lui laissa le nom de *Marannas* dont on a fait par corruption Marannon, faisant ainsi allusion aux démêlés qui s'élevèrent entre les gens égarés dans la multitude de petites îles qui forment comme un labyrinthe de canaux dont on a peine à sortir. Ce qu'il y a de certain, c'est que la rivière des *Amazones*, celle du *Marannon*, et celle d'*Orellana*, ne sont qu'un seul et même fleuve : ce qu'on entend par ces trois noms n'est autre chose que ce grand et vaste canal où se rendent toutes les grandes rivières qui contribuent à la grandeur de ce fleuve, et qu'au premier nom de *Marannon*, on a ajouté les autres par les raisons que nous avons apportées. Cette opinion a été surtout accréditée par les Portugais qui n'ont donné à ce fleuve que le seul nom de rivière des *Amazones*, et ont transporté celui de *Marannon* à une des capitaineries du Brésil, qui est entre celle du *Grand-Para* et celle de la *Siara*, dont

la ville de Saint-Louis du Marannon est la capitale.

Le Callo.

Dans la plaine qui s'étend depuis Latacunga vers le nord, on voit les murailles d'un des palais des empereurs *incas* ou rois de *Quito*. Ce palais, qui se nommait, et qui se nomme encore *Callo*, sert aujourd'hui de maison de campagne aux révérends pères Augustins de Quito. On n'y remarque ni la beauté ni la grandeur des édifices des Égyptiens, des Romains ou autres peuples célèbres : mais eu égard aux connaissances bornées des Indiens, et en comparaison de leurs autres habitations, on ne laisse pas d'y apercevoir de la grandeur, de la somptuosité, et quelque chose enfin qui annonce la majesté des monarques qui y faisaient leur demeure. On y entre par une espèce d'avenue de cinq à six toises de long, qui conduit dans une cour, autour de laquelle sont trois grands salons qui en forment le carré, occupant les trois côtés. Dans chacun de ces salons il y a des séparations, et derrière celui qui fait face à l'entrée, on trouve divers petits réduits qui paraissent avoir été des fourrières, à l'exception d'un qui servait de ménagerie : car on voit encore les séparations où se tenait chaque animal. L'ouvrage ancien est un peu défiguré,

quoique les principales parties subsistent encore comme elles étaient. Mais dans ces derniers temps on y a bâti des habitations et on a changé les dispositions des appartemens.

Ce bâtiment est tout d'une pierre qui ressemble, pour sa dureté, à la pierre à fusil, et d'une couleur presque noire, si bien jointe qu'on ne saurait faire entrer entre deux la pointe d'un couteau, les jointures étant plus minces qu'une feuille de papier, et ne paraissant qu'autant qu'il le faut pour faire juger que la muraille n'est pas d'une seule pièce. On n'y remarque ni mastic ni ciment qui les joigne, et au-dessous elles sont toutes convexes, mais à l'entrée des portes elles sont plates. On voit de l'inégalité, non-seulement dans le rang des pierres, mais dans les pierres mêmes : et c'est ce qui rend l'ouvrage d'autant plus extraordinaire, parce qu'une petite pierre est immédiatement suivie d'une grande qui n'est pas carrée, et celle de dessus est néanmoins accommodée aux inégalités de ces deux-là, de même qu'aux saillies et irrégularités de leurs faces, le tout si parfaitement exécuté, que, de quelque côté qu'on les regarde, on les voit jointes avec la même exactitude et la même longueur. Ces murailles sont hautes de deux toises et demie sur trois ou quatre pieds d'épaisseur, et les portes de deux toises de haut sur trois à

quatre pieds de large par en bas, vont en se rétrécissant par le haut jusqu'à deux pieds et demi. Ils leur donnaient cette hauteur excessive, afin que le monarque pût y passer dans sa chaise, dont les brancards étaient portés sur les épaules des Indiens, et qu'il pût entrer de cette manière dans son appartement, qui était le seul lieu où il marchât sur ses pieds. On ignore si ce palais et les autres de la même espèce avaient un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et de quelle manière ils étaient couverts. Quoiqu'on ait remarqué, ou qu'ils n'avaient point de toit, ou qu'ils avaient été couverts par les Espagnols, il paraît néanmoins certain que leurs toits étaient en terrasse, faits de bois, et soutenus par des poutres qui traversaient d'une muraille à l'autre; car il n'y a aucune marque aux principales murailles qui puisse faire croire qu'elles ont soutenu des combles. Il est à présumer qu'ils pratiquaient sur ces toits, faits en terrasse, quelque pente pour faire écouler l'eau. Quant à la raison qui les engageait à rétrécir leurs portes par en haut, elle dérive de ce que n'ayant aucune connaissance ni de l'usage des cintres, ni de celui des voûtes et de la coupe des pierres qui servent de clef aux voûtes, et leurs ouvrages, n'offrant d'ailleurs rien qui soit cintré ou fait en arc, ils

étaient obligés de faire les linteaux de leurs portes d'une seule pièce.

Des minières d'or et d'argent.

Tout le monde sait qu'une des plus grandes richesses du Pérou, et même de toutes les Indes orientales, consiste dans les précieux métaux qui, en une infinité de ramifications, pénètrent toute l'étendue de ces contrées. Ce n'est ni la fertilité du terroir, ni l'abondance des moissons et des récoltes, ni la quantité des pâturages, qui font qu'on estime quelqu'un de ces pays, c'est le nombre des mines qu'il renferme dans ses entrailles : et c'est uniquement sur cette base que se fonde le plus ou le moins d'attention qu'on y donne. Les autres bienfaits de la nature, qui sont réellement préférables, n'entrent point en considération, si les veines de la terre ne produisent d'abondantes portions d'or et d'argent. Telle est la bizarrerie de l'esprit humain. Une province est appelée riche quand on en tire beaucoup d'or et d'argent, quoique naturellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés aux travaux des mines, et qu'il faut faire venir d'ailleurs les vivres dont elle a besoin : et on appelle pauvres celles qui ne le sont qu'en apparence, et qui produisent beaucoup de bétail, des fruits en

abondance, dont le climat est doux et où l'on trouve toutes les commodités de la vie, mais où il n'y a point de mines, et où, s'il y en a, elles sont négligées et abandonnées. Ces pays sont comme des lieux d'entrepôt; l'or et l'argent qui sortent de leur sein n'en sortent que pour être envoyés ailleurs. A peine ont-ils resté là quelque temps qu'on se hâte de les emporter dans des pays lointains. Le pays qui les produit est celui où ils font le moins de séjour. C'est une presse générale dans toutes les Indes : il n'y a ni province, ni ville, ni village, qui ne paie le tribut de ses richesses à l'Europe, parce que ne pouvant se passer des marchandises que l'on fabrique dans cette partie du monde, il faut y envoyer l'or et l'argent que l'Amérique produit pour avoir ces mêmes marchandises.

Dans une province où l'on n'exploite aucune mine, on ne remarque point la fertilité du terroir, quelque grande qu'elle soit, parce que la rareté de l'argent est cause que les denrées y sont à si bas prix, que le laboureur n'étant point animé par l'espoir d'un honnête salaire, cesse d'ensemencer même autant de terre qu'il le pourrait, et se contente de ce qui est nécessaire pour sa consommation ordinaire et pour son entretien. Tout ce qu'on donne en échange de ces denrées, quand le bonheur veut qu'on en livre hors du

pays, consiste en marchandises d'Europe : la rareté de l'argent subsiste toujours, et le laboureur est toujours pauvre, n'ayant souvent pas de quoi se procurer le nécessaire. Il n'en est pas ainsi dans les autres provinces qui abondent en mines. A mesure qu'on emporte les richesses il en sort de nouvelles du sein de la terre, et comme on en retite successivement, on ne manque ni de marchandises d'Europe, ni de denrées, quoique l'aridité du terroir et la rigueur du climat ne permettent pas qu'on y en recueille. On y accourt de toutes parts pour partager les richesses des mines et pour troquer contre de l'or ou de l'argent tout ce qu'on peut désirer, ou au moins tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Il n'est pas douteux qu'une province qui réunirait l'avantage des mines avec la fertilité du terroir, ne fût plus florissante que celles où un de ces avantages manque. La province de Quito peut être mise dans la première classe, comme étant la plus fertile, la plus peuplée d'Indiens et d'Espagnols, la plus abondante en troupeaux, la mieux pourvue de fabriques, et sinon la plus riche du Pérou en mines, du moins aussi avantagée à cet égard qu'aucune de celles où la nature a prodigué cette sorte de bienfaits; mais il semble qu'une fatalité ait voulu empêcher qu'aucune ne fût parfaitement

heureuse, en refusant à celle-là le concours de nations qui auraient pu profiter de tous les biens dont la nature l'a dotée : car il n'est pas aisé de trouver une autre raison qui puisse justifier les habitans de cette province de leur négligence à fouiller dans les mines. Quoiqu'on en ait découvert un grand nombre, et qu'on ait tout lieu de croire que les *Cordillères* en contiennent une infinité d'autres, il y en a très-peu qui soient exploitées. Ainsi, les richesses du pays restant comme enterrées, la fertilité du terroir ne suffit pas pour rendre la province aussi brillante que les autres du Pérou, où l'argent circule, et au moyen de quoi chacun vit à l'aise et dans le luxe.

Anciennement on exploitait dans la province de *Quito* des mines qui sont aujourd'hui abandonnées. Alors les habitans connaissaient mieux leurs intérêts ; mais il ne leur reste plus aujourd'hui que le souvenir de leur opulence passée. A cette époque, la capitale et les autres villes étaient plus peuplées, et les richesses de quelques-uns de leurs habitans étaient renommées dans tout le Pérou. Les riches minières de la juridiction de *Macas* furent perdues par le soulèvement des Indiens, et on n'a fait aucun effort pour le recouvrer ; de sorte que par le laps de temps on a perdu jusqu'aux souvenirs des lieux

précis où elles étaient situées; les mines de *Zarama*, parce qu'on y a oublié l'art de bénéficier le minerai, et qu'on n'a pas l'application nécessaire pour y réussir. La même décadence s'est fait sentir dans toutes les autres mines de la province, qui, sans rien perdre de la fertilité naturelle à son terroir, et qui est un effet du climat dont elle jouit, est si déchue à l'égard de son ancienne magnificence, qu'elle n'est pas même l'ombre de ce qu'elle a été autrefois. A mesure qu'on y envoie de Lima et des vallées de l'argent pour ses étoffes et pour ses denrées, elle est obligée de s'en priver pour avoir des marchandises d'Europe; et c'est par cette raison qu'on n'y voit point l'or et l'argent que l'on rencontre ordinairement dans les autres provinces méridionales.

Le gouvernement de Popayan jouit encore aujourd'hui de toutes les richesses qui étaient auparavant générales dans la province de Quito. Ce gouvernement est rempli de minières d'or, et le nombre de celles qu'on y exploite est très-considérable. Il n'y a point de bailliage où l'on ne tire plus ou moins de ce précieux métal, et chaque jour on y découvre et on y exploite quelque nouvelle mine, ce qui rend le pays peuplé, nonobstant l'incommodité du climat en plusieurs endroits. Les *pastidos*, ou bailliages

de *Cali*, *Buga*, *Almaguer* et *Barbacoas*, sont de tous ceux de la province de Quito les plus abondans en or, et on ne cesse d'y exploiter des mines; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que l'or n'y est mêlé avec aucun corps étranger, ce qui en rend l'exploitation plus simple et plus facile, puisqu'on n'a pas besoin d'y employer le mercure; aussi est-il appelé *or* en sortant réduit en poudre du lavoir.

On appelle mines de *Caxa*, celles où le minerai est renfermé entre des pierres, comme entre des murailles naturelles. Les mines du pays de Popayan, ne sont pas de cette espèce. Le minerai y est mêlé et répandu dans la terre et le gravier, de la même manière que le sable se trouve mêlé avec diverses sortes de terre. Toute la difficulté consiste donc à séparer les grains d'or de la terre parmi laquelle ils sont: ce qui se fait facilement par le moyen des rigoles, sans lesquelles il ne serait pas possible d'en venir à bout. Cette précaution est aussi nécessaire dans les mines de *Caxa*, que dans celles dont il est ici question; la raison en est que lorsqu'on a tiré le minerai, soit or ou argent, avec les corps étrangers auxquels il est uni, et qu'on y a appliqué le mercure, il faut le mettre au lavoir, afin de séparer encore l'écume et les autres ordures, après quoi le minerai reste pur et com-

posé de mercure d'or ou d'argent, selon l'espèce du métal que l'on a tiré.

La manière d'extraire l'or dans toute la juridiction de Popayan consiste à creuser la terre de la minière et à la charrier dans un grand réservoir qu'ils appellent *cocha*, destiné à cet effet, jusqu'à ce qu'il y en ait une quantité proportionnée à sa capacité, et on y fait ensuite entrer l'eau par un conduit jusqu'à ce que le réservoir soit plein. Alors ils remuent la terre qui est déjà changée en boue, et par ce moyen les parties les plus légères sortent par un autre conduit par lequel on fait écouler l'eau. Ils continuent cet exercice jusqu'à ce qu'il ne reste plus au fond que les parties les plus pesantes, le sable, le gravier et l'or. Cette opération terminée, ils entrent dans la *cocha*, avec des baquets de bois faits exprès, dans lesquels ils mettent ces matières ensemble, et les remuent circulairement avec un mouvement vif mais uniforme : et changeant l'eau ils séparent le plus léger du plus pesant, et enfin il ne reste plus que l'or au fond des baquets, et un or purgé de tous les corps étrangers, avec lesquels il était mêlé. Ordinairement il se trouve en poudre, mêlé quelquefois de pepites ou grains plus ou moins gros. L'eau de la *cocha* s'arrête dans un autre réservoir pratiqué un peu au-dessous du premier, et où l'on fait les mêmes choses qu'au

précédent, afin de séparer le plus subtil de l'or qui peut avoir été emporté par le mouvement de l'eau dans ce second bassin. Enfin il y a une troisième *cocha*, où l'on fait encore la même lessive, et dont on ramasse encore quelque peu de poudre d'or.

Ce travail se fait dans toutes les minières de la juridiction de Popayan, par des esclaves nègres, que chaque propriétaire des mines tient à cet effet. Une partie de ces esclaves est employée aux lavoirs, pendant que l'autre remue la terre des minières : de cette manière les lavoirs vont continuellement. L'aloi de cet or est pour l'ordinaire de 20 carats : quelquefois il va au-delà, et jusqu'à 23 carats, comme au contraire il est souvent au-dessous de 22, mais rarement moins de 21. Dans le bailliage de Choco, indépendamment d'un grand nombre de mines de lavoir qui s'y trouvent, il y en a aussi quelques-unes où le minerai est enveloppé dans d'autres matières métalliques, des pierres et des sucs bitumineux, de sorte qu'on est obligé d'y employer le mercure. Quelquefois il s'y trouve des minières où la platine est cause qu'on est forcé de l'abandonner. On appelle platine, une pierre si dure qu'on ne peut la briser sur une enclume d'acier ni la réduire par la calcination, ni par conséquent en extraire le minerai qu'elle en-

serre, qu'avec un travail infini et beaucoup de frais. Parmi ces mines il y en a quelques-unes où l'or est mêlé avec un tombac aussi fin que celui de l'Orient, et avec la précieuse propriété de ne jamais engendrer le verdet, comme cela arrive au cuivre ordinaire, et de résister aux acides.

La plus grande partie de l'or que l'on tire des lavoirs dans la province de Quito, circule dans le pays, mais pendant peu de temps, parce qu'il prend bientôt la route de Lima. C'est néanmoins par cette circulation momentanée que cette province se soutient, et c'est même ce qui l'empêche de tomber entièrement. L'autre partie de cet or passe à Santa-Fé, à Carthagène, et rarement à Quito.

Dans le bailliage de *Zaruma*, il y a plusieurs mines d'or exploitées, et quoique l'or en soit de bas aloi, puisqu'il n'est qu'à 18, et quelquefois à 16 carats, il est néanmoins si abondant, qu'épuré à 20 carats, il apporte plus de profit aux propriétaires que les autres mines où l'or est naturellement de cet aloi, mais moins abondant. Autrefois on trouvait un grand nombre de veines d'or dans le bailliage, mais les habitans sont tombés dans une si grande négligence à cet égard, qu'ils n'en exploitent plus guère, que lorsque la nécessité de payer les tributs les

oblige d'avoir recours à ce moyen. Alors ils s'acheminent vers quelque rivière ou quelque ruisseau; ils attendent que l'eau se déborde, et dès qu'elle s'est retirée, ils ramassent le sable, le lavent, et en séparent l'or, observant toutefois de n'en tirer précisément que ce qu'il leur en faut; là finit leur corvée.

Dans la juridiction du bourg de *Lataounga*, près du village d'*Angomarca*, il y avait autrefois une mine dont le propriétaire était un habitant de ce village. Il tirait une si grande quantité d'or, que pour ne pas perdre de temps, il y faisait travailler la nuit par des nègres et le jour par des Indiens. Malheureusement cette mine s'abîma par l'effet d'un orage terrible, et il ne fut pas possible de découvrir depuis la veine, jusqu'à ce qu'enfin un homme plus heureux que ceux qui avaient fait jusque-là des efforts inutiles, la retrouva en partie, en 1543 par un accident semblable à celui qui l'avait fait perdre.

Il paraît à diverses marques qu'il y a encore beaucoup d'autres mines dans la vaste province de Quito, qui ont été exploitées à diverses époques, et dont on a tiré une assez grande quantité de métal. Quoique la nature et la disposition du pays semblent plus propres aux mines d'or, il y en a néanmoins beaucoup qui renferment de l'argent et qui ont toutes les apparences

de la richesse. De ce nombre on peut compter la mine appelée *Guayaca*, dans la juridiction de Zicchos, frontière de *Latacunga*, et une autre mine d'argent qui n'est qu'à environ deux lieues de celle-là. On a travaillé à l'une et à l'autre, mais jamais au-delà de leur superficie, parce que les entrepreneurs ont manqué de fonds.

Dans la juridiction du corrégiment de *Quito*, la montagne de Pichincha a encore la réputation de renfermer de grandes richesses, et quelques grains que l'on trouve dans les sables des ruisseaux qui y ont leur source, autorisent assez cette opinion, quoiqu'on n'y rencontre aucun vestige qui dénote qu'il y a eu des mines formelles, ni qu'on en ait découvert ni exploité aucune. A la vérité, cela ne prouve rien, puisque les orages et les laps de temps suffisent pour tout détruire au point de ne laisser aucune espèce d'indice. Quoi qu'il en soit, ce n'est que par le travail et lassiduité qu'on peut parvenir à découvrir ces richesses. Au surplus on trouve les mêmes indices de riches mines dans toute la Cordillère dont le *Pichincha* fait partie, ainsi que dans la Cordillère orientale de *Guamani*, et autres endroits et coulées de cette juridiction.

Inca-Pirca ou murailles d'Inca.

C'est le nom que les Indiens donnent aux

restes des édifices antiques que la tradition désigne comme ayant servi de forteresses et de palais aux rois incas. Celle qu'on voit au nord-est du village d'*Atun-Cannar*, ou grand *Cannar*, est la plus entière, la plus grande et la mieux bâtie de tout le royaume du Pérou. Du côté qui lui sert d'entrée passe une petite rivière qui forme son fossé, et à l'opposite elle s'élève sur une colline par le prolongement d'une haute muraille, qui, aussi bien que la pente de la colline, en rend l'approche difficile. Au milieu est un tourillon de figure ovale, qui s'élève du terrain intérieur de l'édifice à la hauteur d'environ deux toises, et de six à huit du côté extérieur. Du milieu du même tourillon s'élève un carré en manière de donjon formé par quatre murailles, dont les angles touchent à la circonférence de l'ovale, et forment le passage entre eux, ne laissant qu'un passage étroit du côté opposé, qui répond à l'intérieur du tourillon. Au milieu du donjon il y a deux petits réduits séparés, dans lesquels on entre par une porte à l'opposite de l'espace qui les sépare. Ces deux réduits sont deux espèces de guérites, ayant de petites fenêtres par où les sentinelles avaient la vue sur la campagne. Le tourillon servait de corps-de-garde.

Du côté de la superficie extérieure du touril-

lon, la muraille de la forteresse s'étend à environ quarante toises à gauche, et à vingt-cinq à droite. Cette muraille se replie ensuite, et formant divers angles irréguliers, elle embrasse un terrain spacieux. On n'y entre que par une porte vis-à-vis du tourillon, et fort près de la petite coulée qui sert de lit à la rivière. De cette porte on entre dans une ruelle étroite où deux personnes peuvent à peine passer de front, et qui mène droit à la muraille opposée, d'où elle se replie vers le tourillon, restant toujours dans la même largeur; et continuant de là à s'incliner vers la coulée, et s'élargissant, elle forme une petite place devant le tourillon. On a pratiqué de trois en trois pas dans l'épaisseur de la muraille, de la forteresse, tout le long de cette ruelle, des niches en forme de guérites: et dans la muraille intérieure qui forme la ruelle, deux portes, qui servaient d'entrée à deux corps de logis, qui paraissent avoir servi de casernes aux soldats de la garnison. Dans l'enceinte intérieure, à la gauche du tourillon, étaient divers appartemens, dont la hauteur, la distribution, et les portes font assez voir que c'était le palais du prince. Dans tous ces appartemens il y a des enfoncemens en manière d'armoires; de même que les deux réduits du tourillon, les niches de la ruelle et le donjon ont des pierres en saillie

de six à huit pouces de long, sur trois ou quatre de diamètre. Ces pierres servaient vraisemblablement à pendre les armes usitées chez ces peuples.

Toute la muraille principale qui est sur le penchant de la colline, et qui descend latéralement depuis le tourillon, est fort épaisse et escarpée par dehors, avec un terre-plein en dedans, et un parapet d'une hauteur extraordinaire. Pour monter au terre-plein du rempart qui règne tout autour, il n'y a qu'un escalier près du tourillon. Toutes les murailles tant en dehors qu'en dedans, sont d'une pierre dure, polie, et les points en sont faits d'une manière admirable.

On prétend qu'il y avait à *Pomallacta*, dans la juridiction de *Guasuntos*, une forteresse pareille à celle que nous venons de décrire. L'opinion vulgaire veut que ces deux forteresses communiquassent de l'une à l'autre par un chemin creusé sous terre; ce qui n'est pas vraisemblable, vu que l'une étant au nord et l'autre au midi, il y a une distance de près de six lieues d'un terrain coupé de montagnes des *Cordillères* et de coulées où passent divers torrens.

On trouve beaucoup d'autres murailles et d'autres ruines dans le Pérou, tant dans les plaines que sur les hauteurs, sans aucun vestige de village ni d'aucun autre lieu habité. Elles sont

toutes, à l'exception du *Callo* et deux autres forteresses que nous venons de décrire, de briques crues ou de pierres ordinaires de maçonnerie; ce qui fait croire que c'est l'ouvrage des *Indiens* avant qu'ils fussent soumis à l'obéissance des empereurs *incas*.

Les Péruviens avaient encore une autre manière de se fortifier, dont il reste quelques vestiges; c'était de creuser tout autour d'une montagne escarpée, et élevée, non pas jusqu'au degré de congélation, et d'y pratiquer trois ou quatre réduits, à quelque distance les uns des autres, et au dedans desquels ils élevaient une petite muraille à hauteur d'appui pour se couvrir contre l'ennemi et le repousser avec moins de danger. Ils donnaient à ces forteresses le nom de *pucaras*. Au fond de ces fossés ils bâtissaient des cases de briques crues ou de pierres qui, selon toute apparence, servaient à loger les soldats destinés à garder ces portes. Ces sortes de fortifications étaient si communes, qu'il y a peu de montagnes où l'on n'en trouve : sur les pointes de la montagne de Pembamarca il y en a trois ou quatre, dont l'une était sur la hauteur où l'on a depuis placé le signal qui sert pour la mesure de la méridienne. On en voit aussi sur presque toutes les montagnes. On a quelquefois remarqué que le premier fossé était

si spacieux dans sa circonférence, qu'il formait une circonvallation de plus d'une lieue. Chaque fossé avait partout la même profondeur et la même largeur. Néanmoins ils différaient les uns à l'égard des autres. Quelques-uns avaient deux toises de large, tandis que d'autres n'en avaient pas une. Au reste, ils faisaient toujours en sorte que le bord intérieur fût plus élevé que l'extérieur au moins de trois à quatre pieds, afin d'avoir plus d'avantage sur les attaquans.

Tout ce qu'on trouve de ruines de murailles bâties par les Indiens, et où l'on admire les jointures et les polissures, font suffisamment connaître que ces peuples se servaient de pierres pour polir d'autres pierres en les frottant les unes contre les autres; car il n'est pas probable qu'ils aient pu en venir à bout avec le peu d'outils qu'ils avaient. Il est hors de doute qu'ils n'ont point connu l'art de travailler le fer : cela est même démontré, parce qu'ayant chez eux des mines de ce métal, il n'y a aucun vestige qui puisse faire soupçonner qu'ils les aient exploitées, ni qu'ils en aient jamais rien tiré en aucun temps. On ne lit nulle part qu'il se soit trouvé un morceau de fer chez eux lors de l'entrée des Espagnols. On voit au contraire qu'à cette époque ils faisaient le plus grand cas de quelques bagatelles fabriquées avec ce métal.

Guaques, ou tombeaux des anciens Indiens.

Les Péruviens, ainsi que les autres peuples consacraient des ouvrages à la postérité. Les campagnes en sont pleines, soit près des villes et des bourgades, soit dans les plaines, sur les montagnes et les collines. Comme les anciens Égyptiens, ils aimaient à être inhumés dans des lieux remarquables. On sait que ceux-ci se bâtissaient des pyramides au milieu desquelles étaient leurs sépulcres, où l'on déposait leurs corps embaumés. De même les Indiens, après avoir porté le corps dans le lieu où il devait reposer sans l'enterrer, l'entouraient de beaucoup de pierres et de briques dont ils lui bâtissaient une espèce de mausolée, sur lequel ceux qui étaient de la dépendance du défunt jetaient une si grande quantité de terre, que le mausolée était changé en une sorte de colline artificielle qu'ils appelaient *guaque*. La figure de ces guaques n'est pas exactement pyramidale, d'où il paraît que ces peuples avaient en vue d'imiter la nature dans la figure des montagnes et des collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, et leur longueur de vingt à vingt-six, sur un peu moins de largeur. Il y en avait cependant de plus grandes. Quoique l'on trouve de ces sortes de monumens dans tous les pays,

il y en a néanmoins une plus grande quantité dans le village de *Cayambe* dont les plaines en sont toutes semées, parce que c'était là que ces peuples avaient un de leurs plus grands *adoratoires* ou temples, et qu'ils regardaient comme sanctifiées toutes les campagnes qui en étaient voisines. C'est par cette raison que les rois et caciques de Quito voulaient y être inhumés, et à leur imitation les caciques des villages voisins.

La différence qu'on remarque dans la grandeur de ces monumens donne lieu de croire qu'ils étaient proportionnés à la dignité, au rang et aux richesses des personnes. Il est hors de doute que les *guaques* des caciques du premier ordre, formées par leurs nombreux vassaux qui assistaient à leurs funérailles, devaient être plus considérables que celles d'un particulier qui n'avait que sa famille et ses amis pour lui jeter de la terre. Tous étaient enterrés avec leurs meubles et effets à leur usage, tant d'or que de cuivre, de pierre et d'argile. C'est ce qui a excité et excite encore aujourd'hui la curiosité, ou pour mieux dire la cupidité des Européens, dont plusieurs passent leur temps à fouiller dans ces monumens, pour y chercher les richesses qu'ils s'imaginent devoir y trouver. Trompés par l'appât de quelques effets d'or qu'ils

ont découvert dans quelques-unes, ils s'attachent, d'une manière surprenante, à cette recherche. Cependant on ne trouve guère dans la plupart des *guaques*, que le squelette de celui qui avait été enseveli, les vases de terre dans lesquels il buvait la *chicha*, quelques haches de cuivre, des miroirs de pierre d'Inca, et autres choses de peu de valeur, quoique curieuses d'ailleurs, et dignes d'attention à cause de leur antiquité et de leur fabrication par une nation si peu cultivée.

Pour ouvrir les *guaques*, on les perce par en bas en long et en travers, de sorte que les deux croisées se joignent au centre de la *guaque*, où se trouvent le corps entier et les meubles.

On trouve dans les *guaques* deux sortes de miroirs de pierre, les uns de pierre d'*Inca*, et les autres de pierre de *Gallinace*. Celle-là est molle et n'est par transparente. Elle a la couleur du plomb. Ordinairement ces miroirs sont ronds. L'une des surfaces est plate et aussi lisse que celle d'un miroir de cristal. L'autre est ovale, ou un peu sphérique, moins lisse et moins polie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs, ils ont communément quatre pouces de diamètre. Cette pierre a le défaut d'avoir des veines et des pailles qui gâtent sa superficie, et rendent la

pierre si cassante, qu'elle se fend au moindre coup.

La pierre de *Gallinace* est extrêmement dure et cassante comme la pierre à feu. Son nom vient de sa couleur noire. Les Indiens la travaillaient également des deux côtés, et l'arrondissaient ainsi. Ils la perçaient en haut, et passaient ensuite une ficelle dans ce trou, afin de la pendre à quelque crochet. Ils savaient lui donner un poli semblable à celui de la pierre d'*Inca*, et dans cet état elle réfléchissait suffisamment les objets. Il y en a de plusieurs sortes et d'aussi bien travaillées que si cette nation avait eu les instrumens les plus propres à ces ouvrages, et une grande connaissance de l'optique.

La hache de cuivre trouvée dans les guaques ne différait guère des nôtres pour la façon. Il paraît que c'était avec ces haches qu'ils travaillaient la plupart de leurs ouvrages, puisque, si ce n'est pas le seul instrument qu'ils eussent, c'est au moins celui que l'on rencontre le plus communément chez eux, n'y ayant d'autre différence sinon que les unes sont plus grandes que les autres. Il y en a qui ont le tranchant rond, plus ou moins long. Quelques-unes sont échancrées, d'autres ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche par où ils les maniaient. Le cuivre est la matière la plus

ordinaire de ces instrumens. Cependant on en trouve de pierre de *Gallinace*, ou d'une autre pierre assez semblable à la pierre à feu, quoique moins dure et moins nette. De cette pierre et de celle de *Gallinace*, on rencontre aussi des pierres taillées à dessein dont ils se servaient en guise de lancettes. C'étaient là les deux instrumens, et peut-être les seuls qui fussent usités parmi eux. S'ils en ont eu d'autres, il est assez surprenant qu'on n'en trouve point dans ce grand nombre de guaques où l'on a tant fouillé.

Les guachères, c'est-à-dire les vases dans lesquels les Péruviens buvaient la *chicha*, sont d'une argile fort lisse et de couleur noire. On ignore absolument d'où ils la tiraient. Ces vases ont la figure d'une crèche sans pied, et ronde avec une anse au milieu ; d'un côté est l'ouverture pour boire, et de l'autre la tête d'un Indien dont les traits sont d'une imitation parfaite. Sans différer de celles-là, quant à la forme, quelques-unes de ces crèches sont d'une argile rouge.

Le coya ou coyba.

Dans les vallées de Neyba et autres du département de Popayan, on trouve un insecte très-extraordinaire et bien dangereux par la violence du venin qu'il contient dans son petit volume. C'est une espèce d'araignée ou de vermisseau, si

petit, qu'il a à peine la grosseur d'une punaise. On l'appelle *coya* ou *coyba* : sa couleur est écarlate, et il se tient comme les araignées dans les coins de murailles et parmi les herbes. Le venin qu'il renferme dans la petite circonférence de son corps est si malin, que si on l'écrase, et qu'il rejaillisse sur la peau de quelque personne ou de quelque bête, il pénètre dans les pores, et s'insinuant dans la masse du sang, il lui enfle le corps d'une manière extraordinaire, accident qui est bientôt suivi de la mort. L'unique remède à opposer, c'est de flamber le malade aussitôt qu'il commence à enfler, et de se servir pour cet effet d'une certaine paille que l'on trouve dans ces plaines. Aussitôt que cette paille est allumée, quelques Indiens prennent le malade, les uns par les pieds, les autres par les mains, et lui font, avec beaucoup d'adresse, cette opération, après laquelle on peut compter que sa vie est à l'abri de tout danger. Ce qu'il y a de singulier, c'est que si l'insecte crève dans la paume de la main de quelqu'un, il n'en recevra aucun dommage ; d'où l'on peut conclure que la callosité ordinaire du dedans des mains empêche le venin de pénétrer, au lieu que sur le revers la peau est plus tendre et plus déliée.

Aussi admirable dans ses ouvrages que dans les précautions qu'elle prend pour les conserver,

la nature a donné la raison aux hommes pour fuir ce qui leur est nuisible, et un instinct aux brutes pour prévenir les ennemis qui peuvent les détruire. Les personnes qui passent par ces vallées où les *coyas* pullulent, se trouvant d'avance averties du danger qui les menace par les Indiens qui les accompagnent, ont grand soin, dès qu'elles sentent que quelque chose les pique ou les démange au col et au visage, de ne pas se gratter, ni même de porter la main à cette partie, parce que la *coya* est si délicate que dans le moment elle creverait : et comme elle ne fait point de mal tant que son sang ou sa liqueur est renfermée dans sa peau, la personne qui la sent remuer avertit quelqu'un de la compagnie, qui, examinant l'endroit où est la *coya*, ne fait autre chose que de souffler dessus et l'enlève par ce moyen. A l'égard des animaux, leur instinct leur faisant craindre qu'il n'y ait des *coyas* dans l'herbe qu'ils broutent, ils l'ébrouent fortement avant d'y mordre, afin d'écarter ce dangereux insecte. Quand par leur odorat ils sentent qu'il y a un nid de ces animaux dans un endroit, ils s'en éloignent et passent à un autre. C'est de cette manière qu'ils évitent un si cruel poison. Il arrive néanmoins quelquefois que l'insecte est si bien caché dans l'herbe, que la mule ne peut l'en écarter par

ses ébrouemens, et qu'elle broute cette herbe. Dans ce cas il n'y a point de remède, il faut que la mule crève.

Adoratoire ou temple de briques crues.

Cet adoratoire, situé sur un terrain élevé de la ville de Cayambe, est d'une forme ronde et d'une grandeur suffisante, puisqu'il a environ huit toises de diamètre, sur environ vingt-quatre de circonférence. Il ne reste de cet édifice que les simples murailles, hautes d'environ deux toises et demie, sur quatre à cinq pieds d'épaisseur. Les briques sont jointes avec la terre même dont elles ont été faites, et l'ensemble forme un mur aussi solide que s'il était de pierre, puisqu'il a résisté aux injures du temps, auxquelles il est exposé, faute d'être couvert.

Indépendamment de la tradition par laquelle on sait que cet édifice a été un temple, la manière dont il est construit ne permet pas d'en douter. En effet sa forme ronde, et sans aucune séparation dans l'intérieur, fait assez voir que c'était un lieu d'assemblée publique, et non une demeure particulière. La porte, qui est fort petite, donne lieu de penser que les rois incas entraient par là par respect pour le lieu, quoique dans leurs palais et partout ailleurs, ils allassent toujours en chaise.

La cuca.

Parmi les herbes que produit le pays de Popayan dans le Pérou, on distingue la *cuca* ou *coca*, si estimée des Indiens, qu'il n'y a point de mets, point de métal, point de pierres précieuses qu'ils ne cèdent volontiers pour en avoir. C'est une plante faible, et qui s'entrelace aux autres plantes, à peu près comme le sarment. Les Indiens la mâchent après l'avoir mêlée avec de la craie, ou terre blanche qu'ils nomment *mambi*. Ils mettent dans la bouche partie de feuille de *cuca* et partie de *mambi*, et mâchant le tout ensemble : ils crachent d'abord, mais ils avalent ensuite leur salive mêlée de ce jus, et tournent ce morceau, tantôt d'un côté de la bouche, tantôt de l'autre, jusqu'à ce que la feuille ne rende plus de jus : alors ils la rejettent. Cette feuille leur tient lieu de toute autre nourriture, et tant qu'ils en ont, ils ne mangent rien, quelque travail qu'ils fassent. Ils prétendent que le jus de la *cuca* les rend vigoureux. En effet, l'expérience fait voir qu'ils ont moins de force quand cette herbe leur manque. Ils ajoutent qu'elle fortifie les gencives et affermit l'estomac. Cette herbe croît en abondance dans les provinces méridionales du Pérou, où les Indiens la cultivent avec soin. La meilleure est celle qui croît aux envi-

rons de Cuzco. Il s'en fait un grand commerce, particulièrement aux lieux où l'on exploite des mines : car les Indiens ne sauraient travailler si les alimens leur manquaient : c'est pourquoi les propriétaires des mines ont soin de leur en fournir tant qu'ils en veulent, en rabattant sur leur salaire journalier.

La *cuca* est absolument la même plante que celle qui est connue dans les Indes orientales sous le nom de *bettel*. Il n'y a aucune différence ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'usage qu'on en fait. Elle a les mêmes propriétés, et les Indiens orientaux n'en sont pas moins friands que ceux du Pérou et du Popayan ; mais dans le reste de la province de Quito, non-seulement cette plante ne croît point, mais les Indiens n'en font même aucun cas.

De la ville de Cuzco.

Fondée par le premier Inca Manco-Capac, la ville de Cuzco a depuis été honorée de plusieurs beaux titres par les Espagnols : car ils l'appellent la grande ville capitale des royaumes et des provinces du Pérou. Il est vrai qu'ils l'avaient appelée Tolède-la-Neuve, mais ils ont supprimé ce nom, parce que leur situation ne se ressemblait point, Cuzco n'ayant point de rivière qui l'environne. D'un côté elle a une montagne très-

haute, et de l'autre, une plaine d'une grande étendue. Ses rues sont larges et ses places vastes. Cette ville a plusieurs rapports avec la fameuse Rome. Toutes deux fondées par leurs premiers rois, elles ont conquis et soumis à leurs empires un nombre infini de nations, fait beaucoup de lois pour le gouvernement de leurs états, et produit de grands hommes. Si Rome l'a emporté en ce point, ce n'est pas qu'elle ait produit un plus grand nombre de gens de bien, mais c'est par le bonheur qu'elle a eu d'avoir les sciences qui ont immortalisé sa nation. Privés de cette ressource, et plongés dans l'ignorance, les habitans de Cuzco se sont trouvés dans l'impossibilité de transmettre leurs belles actions et leurs dits mémorables, et il n'est demeuré de tout leur empire que les malheureux fragmens d'une tradition de père en fils, que la révolution du temps et une domination étrangère ont encore détruits.

Frappé de la beauté et des commodités de la vallée de Cuzco, dont l'agréable situation se trouve dans une plaine très-étendue, environnée de hautes montagnes, d'où sortent quatre ruisseaux dont elle est arrosée, et une belle fontaine qui produit du sel, Manco-Capac résolut d'y fonder la capitale de son empire. Les Indiens

prétendent qu'il suivit en cela l'intention du Soleil.

Les Incas divisèrent les quartiers de leur ville par les quatre parties de leur empire, qu'ils appellent *Tahuantin-Suyu*. Cette division fut faite par le premier Inca Manco-Capac, qui voulut que les sauvages qui se soumirent à lui, peuplassent les quartiers suivant la position de leur pays. Leurs maisons étaient uniformes, bâties en décrivant un cercle, et les peuples dont on faisait la conquête se logeaient dans le même ordre, suivant la position de leur pays. Les Curacas y faisaient aussi bâtir pour le temps qu'ils venaient à la cour, et toujours dans le même ordre, mais suivant l'usage de leur pays : de façon qu'en examinant les quartiers, les positions, et les maisons de tant de nations différentes, on voyait tout l'empire comme dans un miroir, ou dans une espèce de carte. Car quoique cette ville fût peuplée d'étrangers et de nations diverses, tels qu'étaient les Indiens du Chili et de Parto, les Caniares, les Chachapoias, les Guaucas, les Collas, et ainsi des autres provinces, l'ordre qu'ils apportaient était si grand, qu'ils étaient aisés à reconnaître, chaque peuple établissant sa demeure au lieu que lui marquaient les gouverneurs de la ville. Ils observaient la façon de vivre de leurs pères, et pa-

raissaient vêtus à la mode de leur pays. Ainsi, lors même que leur nombre aurait été plus grand, on les aurait aisément reconnus aux différences de leurs coiffures : car toutes ces nations avaient des toques qui les distinguaient. Elles n'étaient pas de l'invention des Incas, mais ils les approuvèrent, afin de ne pas confondre les nations qui habitaient un espace de plus de treize cents lieues. Tout ce grand circuit de quartiers et de maisons n'était occupé que par les sujets de l'empire, et n'étaient pour ainsi dire, que les faubourgs où ni les Incas ni aucuns princes du sang ne demeuraient. Il y avait dans la ville un quartier auquel on pouvait donner par analogie le nom d'*université*, car c'était là qu'étaient bâties des écoles que fonda le roi inca *Roca*, et dans lesquelles des professeurs donnaient publiquement des leçons de poésie et de philosophie, que les princes du sang royal se faisaient gloire de suivre.

De plusieurs endroits de la ville on découvre sur la grande montagne neigeuse, une pointe de rocher qui s'élève en forme de pyramide; elle est si élevée que, malgré qu'elle soit éloignée de vingt-cinq lieues, on la distingue par-dessus tous les autres rochers. On l'appelle *Villcanuta*, chose sacrée, ou qui est au-delà de toute mer-

veille, et cette pyramide mérite assurément le nom qu'on lui a donné.

La cordillère des Andes.

Parmi les curiosités naturelles du Pérou, la *Cordillère des Andes* tient un rang distingué. C'est une longue chaîne de montagnes qui, commençant à s'élever dans la terre Magellanique, courent par le royaume du Chili et la province de Buénos-Ayre, jusqu'à celle du Pérou et de Quito, d'où elles continuent en se rétrécissant, et en se resserrant, pour traverser l'isthme du Panama, après quoi elles recommencent à s'élargir et à s'étendre par les provinces et royaumes de *Nicaragua*, de *Guatimala*, de *San-Miguel*, du *Mexique*, de *Gayaca* et de *Puébla*, poussant une infinité de rameaux comme pour unir les parties méridionales du continent d'Amérique avec les septentrionales. L'étendue de ces montagnes est de 4,300 milles.

Nulle part la nature n'a mieux étalé sa magnificence, et aucune contrée de l'univers n'offre un travail plus vaste et plus hardi. Ayant, en quelque sorte, pour base la plaine de Quito, qui est elle-même plus élevée au-dessus du niveau de la mer, que les sommets de plusieurs montagnes de l'ancien monde, la Cordillère des

Andes, environnée de nuages et couverte d'une neige éternelle, que les rayons ardens du soleil de la zone torride ne sauraient fondre, domine, commande et distribue autour d'elle les éclairs, la foudre et les tempêtes : et comme si ce n'était pas assez pour elle d'avoir reçu de l'Eternel des sommets inaccessibles, elle semble être encore jalouse de conserver sa solitude et le mystère qui l'accompagne, en les défendant de toute atteinte. Tant d'obstacles, faits pour détourner les voyageurs les plus intrépides de pénétrer dans ces montagnes, n'ont pas empêché quelques savans d'y porter un pied téméraire ; et si un plein succès n'a pas couronné leurs généreux efforts, il leur reste du moins la gloire d'avoir cherché à agrandir le domaine de la science, en visitant les contrées situées sur la zone torride, et en s'élevant dans des régions inconnues jusqu'à 14,600 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le *Chimborazo*, le *Cotopacsi* et le *Pichincha*, sont les montagnes les plus remarquables de la Cordillère des Andes. La première est la plus élevée ; son sommet est circulaire ; sa hauteur de 22,000 pieds, et sa circonférence prise à l'endroit où finissent les neiges est de 22,968 pieds. Située sur les côtes de l'Amérique méridionale, cette montagne paraît d'abord, lorsque l'air

commence à se purifier, comme un nuage dans l'horizon : puis, à mesure que le temps devient plus serein et plus pur, elle se détache visiblement des autres montagnes qui l'avoisinent, et élève majestueusement sa tête au-dessus d'elles. L'œil qui n'est pas encore fait à de pareils phénomènes ne peut pas en sentir toute la beauté, mais ce spectacle est si imposant, qu'il imprime à l'âme des voyageurs ce sentiment de respect et d'effroi dont l'homme ne peut se défendre, lorsqu'il aperçoit, pour la première fois, un de ces tableaux dont la nature ne semble s'être rendue avare que pour mieux exciter son étonnement et son admiration.

Les savans qui ont montré le plus de courage et de persévérance pour connaître le Chimborazo, sont Humboldt, Bonpland et Montafar. Ils ont gravi jusqu'à une distance de 16,000 pieds de la montagne; et s'ils n'eussent pas été arrêtés par une large crevasse, tout porte à croire qu'ils seraient infailliblement parvenus jusqu'à la partie la plus élevée.

Lorsque les Espagnols voulurent pénétrer dans le royaume de Quito, ils traversèrent les longs déserts des côtes du Chimborazo. Plusieurs y périrent et restèrent *empacumades embrugere*. Mais les précautions qu'ils prennent aujourd'hui de ne se mettre en route que lorsque le ciel est sans

nuages et le vent apaisé, les met à l'abri du triste sort qu'ont éprouvé leurs prédécesseurs.

Le *Cotopacsi*, situé au bord de la rivière de *Latagunga*, est un des plus dangereux volcans de la Cordillère des Andes. Ses éruptions sont aussi fréquentes que désastreuses. Sa hauteur est de 18,876 pieds. Sa situation, près de l'équateur, n'empêche pas que son sommet ne soit en tout temps couvert de neige. Sa forme, qui est celle d'un cône parfait, est aussi élégante que régulière. Les couches de neige dont il est couvert augmentent encore son éclat et sa beauté : car, indépendamment de ce qu'elles cachent l'inégalité du sol, et ne laissent apercevoir aucune pointe de rocher, aucune masse de pierres, elles offrent à la vue, lorsque le soleil les éclaire de ses premiers rayons, le tableau aussi ravissant que pittoresque, d'une montagne de diamans qui s'élève audacieusement et fièrement au milieu de la voûte d'azur qui la couvre et l'environne de toutes parts.

Quant au *Pichincha*, c'est un volcan éteint. Sa hauteur est de 15,023 pieds. Sa bouche est dans une roche, et le caillou, ou roc de sa crête, est tout calciné et ressemble au tuf. Il ne vomit point de feu et n'exhale aucune fumée : mais il est encore des temps où il effraie par les ronflemens affreux que le vent fait dans ses

concavités intérieures et qui ressemblent au bruit du tonnerre. Les habitans qui n'ont point oublié les ravages que ce volcan a causés, sont alors saisis de terreur. Près de la plaine d'*Inna Quito*, est un endroit nommé *Rumi Pamba*, c'est-à-dire, *la plaine des cailloux*, et ce nom lui a été donné, parce qu'il est semé de gros cailloux ou morceaux de roc que le volcan y a poussés en avant.

L'accès de la plaine de Quito, qui, comme nous l'avons dit, sert de base à ces montagnes, est lui-même très-difficile. La route de Taragagua qui y conduit est d'une rudesse extrême. En effet, qu'on se figure une montée presque à plomb, et une descente si rude que les mules ont toutes les peines du monde de s'y tenir debout; aussi, lorsqu'elles descendent de ces hauteurs, s'y prennent-elles de la manière suivante : dès qu'elles sont parvenues au lieu où commence la descente, elles s'arrêtent et joignent leurs pieds de devant l'un contre l'autre, en les avançant sur une ligne égale, comme pour se cramponner; elles joignent de même leurs pieds de derrière, les avançant aussi un peu en avant comme si elles voulaient s'accroupir. S'étant ainsi arrangées, elles commencent à aller quelques pas, comme pour éprouver le chemin : après quoi, sans changer de posture,

elles se laissent couler en bas avec tant de vitesse, qu'on dirait que le vent les emporte ; pendant ce temps-là, le cavalier n'a rien autre chose à faire qu'à se tenir ferme, sans remuer, parce qu'un mouvement fait mal à propos suffirait pour faire perdre l'équilibre à la mule, et les précipiter tous les deux. D'ailleurs, si elle s'écartait tant soit peu de ce sentier étroit, elle se perdrait dans quelque abîme. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'adresse de ces animaux qui, dans un mouvement si rapide, où il semble qu'ils ne peuvent se gouverner, suivent les différens tours de chemin, comme s'ils l'avaient reconnu auparavant, et qu'ils l'eussent exactement mesuré, afin de se précautionner contre les inégalités qui pourraient les en écarter; mais quoique les mules, à force de faire ce voyage, soient accoutumées à ce dangereux manége, ni leur état de brutes, ni l'habitude, n'empêchent pas qu'elles ne sentent renaître, avant d'entrer dans cette route, une espèce de crainte ou de saisissement; car, dès qu'elles arrivent au lieu où commence une pareille glissoire, elles s'arrêtent sans qu'on ait besoin de tirer la bride pour les en avertir; et si par mégarde, on leur donne de l'éperon, elles ne se hâtent pas davantage, et ne bougent pas de la place qu'elles n'aient pris leurs précautions. De même, en s'arrêtant à

l'entrée de ces glissoires, elles font paraître l'altération qu'elles éprouvent : elles commencent d'abord à trembler, et l'on remarque en elles une espèce de frissonnement ; car en examinant le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, elles semblent vouloir éviter le danger qu'elles annoncent, en s'ébranlant fortement et en épouvantant le cavalier, qui, quand il n'est pas accoutumé à ces sortes de mouvemens, n'est pas peu étonné et alarmé de ces pressentimens. Alors les Indiens prennent le devant, se portent tout le long du passage, grimpant sur quelque roc qui avance en saillie, s'accrochant et se cramponnant à quelques racines d'arbres qui paraissent à découvert dans ces lieux-là. Ils animent les mules par leurs cris, et ces animaux encouragés par ce bruit, se déterminent à courir le risque de la descente, et se laissent aller tout le long de la glissoire. Quand une mule a passé plusieurs fois par ces sortes d'épreuves, et qu'elle y est bien exercée, elle acquiert une certaine réputation dans le pays, et mérite bien qu'on fasse cas de son expérience.

Don Ulloa, dans la relation qu'il a faite de son voyage à Quito, rapporte qu'après avoir cotoyé pendant neuf jours la montagne de la manière dont nous venons de le décrire, il était arrivé à un endroit où la terre était entièrement cou-

verte d'une neige blanche et transparente. La cabane ou hutte dans laquelle il passa les nuits, ne le garantit pas de la rigueur du froid : mais il ne perdit pas courage, et s'étant remis le lendemain en route, il la continua pendant sept autres jours, après lesquels il rencontra une plaine charmante où règne un éternel printemps, et où la nature étale toutes ses richesses. Un air pur, un ciel tranquille, des arbres toujours verts, des prairies émaillées de fleurs, des fontaines, des ruisseaux, des rivières, rien ne manque à ce séjour enchanteur, à l'extrémité duquel on aperçoit la belle ville de Quito. Qui croirait qu'après un pénible voyage, à travers une montagne aride et couverte en plusieurs endroits de glace, on puisse rencontrer un pays plus élevé qu'aucun autre qui soit au monde, placé dans le centre de la zone torride, et où cependant la chaleur est tolérable, et le froid même assez sensible ? Qui pourrait s'imaginer encore que ce pays délicieux est en quelque sorte la base de montagnes inaccessibles dont les côtés sont couverts de neige et les sommets enflammés par des volcans ? Tout cela cependant est une vérité attestée par tous les savans qui ont entrepris et fait ce merveilleux voyage

Pont de joncs et de TOTORAS *ou glayeul sur la rivière de Desaguero dans la province de Chicuito.*

Ce pont que l'on voit encore aujourd'hui, a été inventé par l'Inca Capac-Hyupanqui, pour passer avec son armée de l'autre côté de la rivière, et pouvoir faire la conquête des provinces de Collasuyu. Le Desaguero a environ quatre-vingts ou cent aunes de large, et quoique ses eaux paraissent dormantes à leur superficie, elles coulent au-dessous avec une grande rapidité. L'Inca ne fut pas plus tôt arrivé sur le bord de cette rivière qu'il envoya couper de cette paille que l'on trouve en abondance sur toutes les collines et monticules des bruyères du Pérou, et que les Indiens nomment *ichu*. Il en fit faire quatre gros palans, qui sont le fondement de tout ce pont. Deux de ces palans ayant été tendus au-dessus de l'eau, il fit mettre en travers une grande quantité de bottes ou de fagots de jonc et totora sèche, bien liés les uns aux autres, et bien amarrés aux palans, et l'on mit sur le tout les deux autres palans bien tendus, que l'on couvrit encore des mêmes matériaux, mais plus petits, et non moins bien amarrés et arrangés; ce fut par là que défila toute l'armée. Ce pont singulier a environ cinq aunes de large et n'est

élevé que d'une aune et demie au-dessus de l'eau. On le conserve toujours en y faisant les réparations nécessaires, ou en le renouvelant tous les six mois, ce à quoi les provinces voisines sont obligées de pourvoir et de contribuer également, par une loi que le même Inca publia dès lors et que les rois d'Espagne ont depuis confirmée. C'est par le moyen de ce pont que les provinces que le Desaguadiro sépare peuvent commercer.

Successeurs de Manco-Capac.

Treize Incas succédèrent à Manco-Capac. Leur conduite se ressentit toujours des lois que le fondateur de l'empire avait imposées, et jamais aucun d'eux ne fit la guerre que pour des raisons qui lui paraissaient d'une haute importance, telles que des motifs de religion, les instructions pour les barbares qui vivaient dans la plus profonde ignorance, ou l'envie d'empêcher les peuples d'être tyrannisés, et de vivre dans l'oppression. Enfin quel que fût leur dessein, ils n'entreprenaient jamais une guerre sans en donner plusieurs fois avis à leurs ennemis. La première chose que faisait l'Inca, après avoir assujetti une province, était de faire porter à Cuzco la principale idole du pays pour la placer dans un temple, jusqu'à ce que le cacique et les ha-

bitans du pays eussent abandonné leur culte, et suivi celui du soleil ; car ils ne détruisaient pas les idoles, et ne témoignaient aucun mépris pour elles, qu'après avoir instruit et bien établi leur religion, dans la crainte de révolter leurs nouveaux sujets. Ils menaient le premier cacique et ses enfans à Cuzco. Ils le traitaient avec magnificence dans leur cour, afin que leur commerce avec les honnêtes gens le initiât dans les lois, les mœurs, la langue, les cérémonies, les coutumes et la religion. Quelque temps après l'Inca rétablissait le cacique dans sa première autorité : et pour ôter toute l'inimitié qui peut se trouver entre les soldats vaincus et les vainqueurs, il ordonnait des fêtes publiques dans lesquelles les pauvres et les impotens étaient admis, afin de leur faire oublier dans cette réjouissance une partie de leur malheur. Cette charité se pratiquait aussi dans toutes les autres fêtes. Les jeunes gens dansaient avec les filles, et ceux d'un âge plus avancé s'occupaient à des exercices militaires. On leur donnait des parures d'or, d'argent, des plumes, des habits, enfin tout ce qui pouvait exciter leurs désirs. Voilà quels étaient les moyens dont les Incas se servaient pour captiver les Indiens qu'ils avaient nouvellement soumis. Ainsi, quelque barbares qu'ils fussent, ces moyens réussissaient, en

inspirant une si grande soumission, que jamais aucune province ne se révoltait. Pour prévenir les plaintes et les mécontentemens il confirmait les anciennes ordonnances et les faisait publier, à la réserve de celles qui se trouvaient contraires à la religion et à la constitution de leur empire. Aussi les Incas étaient-ils regardés plutôt comme de bons pères de familles que comme des rois. Lorsqu'un pays se soumettait volontairement, on élevait bientôt après les plus capables aux charges de paix et de guerre, comme les plus anciens et les plus fidèles sujets.

Sinchi-Roca, second roi inca.

Le premier qui monta sur le trône après la mort de Manco-Capac fut son fils Sinchi-Roca. *Sinchi* est un surnom qui signifie vaillant, et qui convenait fort à ce prince qui, quoique doux et humain, n'en était pas moins rempli de courage.

Sinchi-Roca suivit en tout les sages maximes de son père, pour faire fleurir ses états. Ce fut sous l'empire des mêmes lois et de la même religion qu'il procura à ses peuples l'abondance et la paix. La durée de son règne et de sa vie n'est pas plus connue que celle de Manco-Capac. On croit qu'il ne vécut que trente ans.

Lloque-Yupanqui, troisième roi inca.

Lloque-Yupanqui, fils aîné de Sinchi-Roca, occupa après lui le trône. *Lloque* signifie *gaucher*, ce prince l'était en effet. *Yupanqui* est un mot indien très-expressif qui signifie *tu compteras;* ce surnom fut donné à ce prince pour exprimer qu'il se montra pendant tout le cours de son règne, capable des plus grandes choses et digne qu'on comptât ses vertus et ses belles qualités.

Jaloux de connaître son royaume et d'en étendre les bornes, Lloque Yupanqui leva d'abord une armée de six à sept mille hommes, à la tête desquels il marcha et soumit à son obéissance les habitans de la province de Cana, ainsi que ceux des pays des Ayaviri. Il bâtit à Paeara une forteresse imposante, et tint ainsi en respect les barbares dont il venait d'éprouver le courage.

Ces succès ayant redoublé l'ardeur de Lloque-Yupanqui, il entreprit de nouvelles conquêtes et triompha bientôt des *Collas*, nation formée de plusieurs peuples réunis qui n'avaient pas la même origine; il abolit leur culte qui consistait dans la pluralité des dieux, et leur fit embrasser celui du Soleil. Quelque temps après il se rendit maître de la province de *Chucuytu*, et

poussant ensuite jusqu'au canal du grand lac ou marais de *Titicaca*, il entra en vainqueur dans les villes d'*Hillari*, de *Challu*, de *Pamata* et de *Cipita*.

La soumission de la province de *Hurin-Pacaca* lui tenant au cœur, il en chargea quatre de ses généraux, sous les ordres de l'un de ses frères à qui il recommanda expressément de suivre les avis de ceux qu'il envoyait avec lui, défendant sur toute chose le combat, et voulant que les Indiens les regardassent plutôt comme des frères que comme des soldats. Les généraux s'acquittèrent si bien de leur commission, qu'ils soumirent vingt lieues de pays jusqu'à la montagne qu'on appelle aujourd'hui *Siena-Nevada*, parce qu'elle est toujours couverte de neige. Ces Indiens furent d'autant plus aisés à conquérir, qu'ils vivaient comme des bêtes, se laissant gouverner par ceux qui voulaient les tyranniser. Aussi, bien loin d'opposer la moindre résistance, ils furent si frappés de tout ce qu'on leur dit des *Incas*, fils du Soleil, qu'ils firent tout ce qu'on exigea d'eux. Vu le temps qu'il fallait pour instruire cette nation barbare, les généraux de Lloque-Yupanqui furent trois ans à faire cette conquête, et laissèrent en partant des hommes en état d'achever ce qu'ils avaient

commencé, et des garnisons pour assurer la frontière; ils vinrent ensuite rendre compte de leur conduite à l'*Inca* qui, constamment occupé du bonheur de ses sujets, avait continué la visite de son royaume et ordonné le défrichement de plusieurs terres, ainsi que l'établissement des canaux, des ponts et des chemins nécessaires à la communication des provinces de son empire. Il reçut avec de grandes marques d'amitié son frère et ses généraux; il les récompensa généreusement, et revint à Cuzco, résolu de s'en tenir aux conquêtes qu'il avait faites, et satisfait d'avoir gagné quarante lieues du nord au sud et plus de vingt de l'est à l'ouest.

Près de rendre le dernier soupir, Lloque-Yupanqui fit venir ses fils, les princes de son sang et les Curacas, pour leur recommander l'observation des lois et des ordonnances que le Soleil leur père leur avait laissées. Il les exhorta à avoir soin des pauvres et à vivre en paix. Cette recommandation faite, il mourut en disant que le Soleil son père l'appelait pour le récompenser des fatigues et des peines qu'il avait eues. Sa douceur et son humanité le firent regretter de ses sujets qui le placèrent au rang des dieux, comme ils avaient coutume de faire depuis Manco-Capac.

Mayta-Capac, quatrième roi inca.

Fils et successeur de Lloque-Yupanqui, Mayta-Capac commença son règne par une visite de ses états. Ce voyage, pendant lequel il s'occupa particulièrement de l'administration de la justice, ne fut pas plus tôt terminé, qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il ne s'occupa plus que des moyens d'attirer les peuples barbares à la religion du Soleil. Il leva douze mille hommes, et se rendit à leur tête au grand marais de Titicaca. Séduits par les merveilles que l'on racontait des *Incas*, les Indiens ne balancèrent point à se soumettre, la ville de Tiahuanacu fut de ce nombre. Mais les nations de Cacyaviri ayant d'abord refusé de le reconnaître pour souverain, il sut les réduire à implorer sa miséricorde. La manière noble et généreuse avec laquelle il se conduisit envers cette nation lui gagna tous les cœurs et détermina celles qui habitaient les pays de Cauquicura, de Mallanca et de Huarina à se ranger sous ses lois.

Continuant ses conquêtes, Mayta-Capac envoya son armée vers l'occident, où elle soumit, sans aucune effusion de sang, tous les peuples jusqu'aux côtes de la mer du sud. Il n'y eut que le pays de Cuchuna, situé à l'occident de la cordillière des Andes, qui fit quelque résistance. Sur

le bruit de l'arrivée des troupes de Mayta-Capac, les habitans de cette province se retranchèrent dans un fort avec leurs femmes et leurs enfans, les troupes de l'*Inca* en firent aussitôt le siége, ou plutôt le blocus, car, conformément aux ordres qu'elles avaient reçus, elles n'attaquèrent pas le fort, quoiqu'il fût assez faible, et se contentèrent d'offrir aux Curacas la paix et l'amitié, à des conditions très-avantageuses. Mais ces derniers ne voulurent rien entendre, et demeurèrent plus de cinquante jours dans cette situation, sans que les troupes de l'*Inca* profitassent d'aucune des occasions qui se présentèrent de les forcer. Mais malgré qu'ils ne fussent pas aussi resserrés qu'ils auraient pu l'être, les assiégés, à qui l'arrivée imprévue de l'*Inca* n'avait pas permis de s'approvisionner pour long-temps, ne tardèrent pas à éprouver la disette des vivres. Obligés de faire des sorties, ils furent si touchés de la douceur et de l'humanité avec lesquelles les assiégeans les traitèrent, qu'ils résolurent, d'une commune voix, de se rendre à discrétion, convaincus que ceux qui étaient si bons pour leurs ennemis, le seraient encore plus pour ceux qui se soumettraient. En conséquence ils se rendirent aux troupes de l'*Inca*, qui, sans leur témoigner aucun ressentiment de leur obstination, leur firent toutes les amitiés possibles, en leur

apprenant quelle était la manière dont l'*Inca* se conduisait dans ses conquêtes. Et afin de ne leur laisser aucun doute à cet égard, ils les renvoyèrent dans leurs maisons, après leur avoir donné des vivres; et avoir distribué aux principaux d'entre eux des habits de la part de l'*Inca*.

Sur la demande des chefs de l'armée, l'*Inca* leur envoya plusieurs familles afin de peupler deux endroits de la province, qui leur avaient paru fertiles et propres à nourrir un grand nombre d'habitans. Ce fut alors qu'on éleva dans cette contrée deux villes dont l'une fut appelée *Chucuna*, et l'autre *Moquehua*.

Pendant que les généraux de Mayta-Capac jetaient ainsi les fondemens de ces deux villes, et qu'ils étaient occupés de ce qui pouvait instruire et civiliser ces peuples, ils apprirent que, pour se défaire de leurs ennemis, ils faisaient usage d'un poison qui faisait mourir presque aussitôt ceux dont le tempérament était faible, ce qui réduisait les plus robustes à un état plus cruel que la mort, car ils tombaient dans une perpétuelle langueur; leur esprit s'affaiblissait; ils perdaient l'usage de leurs membres, et leur visage se défigurait par des pustulles noires et blanches qui les rendaient si difformes qu'on ne pouvait les regarder sans horreur. Les généraux en donnèrent aussitôt avis à l'*Inca*, qui

leur ordonna de faire brûler à petit feu tous ceux qui seraient convaincus de ce crime, afin d'en éteindre jusqu'à la mémoire. Cet ordre parut si juste à tout ce que le pays renfermait d'honnêtes gens, qu'ils firent eux-mêmes la recherche des coupables, et mirent la sentence à exécution. Ils firent plus, car ils renversèrent leurs maisons, brûlèrent leurs troupeaux, et ruinèrent leurs terres, voulurent qu'elles fussent toujours incultes, dans la crainte que ceux qui les cultiveraient n'héritassent de ces crimes. Cette sévérité eut les plus heureux résultats. On n'entendit plus parler de poison sous le règne des *Incas*.

Après avoir successivement vaincu les provinces de *Llariccassa*, de *Sancavan*, de *Sotta* et toutes les nations depuis *Huaycha* jusqu'à *Callamarca*, ce qui comprend un espace d'environ trente lieues, Mayta-Capac marcha encore vingt-quatre lieues jusqu'à *Caracotto*, et la lagune de *Paria* par le chemin de *Chaocas*, et tournant de là à l'Orient, il se rendit au pays des *Antis*, peuples remarquables par l'excès de leur cruauté, et qui, non contens de sacrifier leurs prisonniers, immolaient souvent leurs propres enfans. Ces horribles sacrifices d'hommes, de femmes et d'enfans, se faisaient soit en éventrant les victimes, soit en les mettant par quartiers, soit en les attachant tout nus à des pieux;

soit en les découpant partout le corps à coups de rasoirs et de couteaux, faits d'une sorte de cailloux qu'ils savaient rendre tranchans et affilés. Dans ce dernier cas, leur rage inhumaine ne se bornait pas à démembrer le patient; mais se faisant une joie de la grandeur et de la durée de ses souffrances, ils lui ôtaient la chair des parties qui en avaient le plus, s'abreuvaient du sang qui en sortait, et mangeaient, ou, pour mieux dire, avalaient cette chair toute crue, de façon que le plus souvent, le malheureux patient se voyait manger tout vif, et comme enseveli avant d'expirer, dans le corps de ses ennemis. Cependant malgré l'extrême barbarie qui caractérisait ces peuples, ils se soumirent ainsi que toutes les autres nations qui se trouvèrent jusqu'à la vallée, qu'on appelle aujourd'hui *Chuquiapa*, c'est-à-dire lance principale, ou lance de capitaine. Ce fut dans cet agréable séjour que Mayta-Capac s'arrêta, et qu'il donna des ordres pour que toutes les nations qui portaient le nom de *Collas*, y fussent rassemblées et y formassent des peuplades.

Cette expédition ne fut pas plus tôt finie, que Mayta-Capac reprit la route de Cuzco, où il ne resta pas long-temps sans former le dessein d'étendre les bornes de son empire à l'occident : et comme pour y parvenir, il fallait passer le fleuve

Apurimac, il y fit jeter un pont qui est le plus long de tout le Pérou, et dont l'invention frappa d'un si grand étonnement plusieurs nations indiennes, que, persuadés qu'il n'y avait que le fils du Soleil qui pût imaginer un semblable prodige, elles se rendirent à lui avant qu'il leur en fût fait la demande.

Après avoir traversé le désert de Contisuyu, Mayta-Capac parvint à traverser des défilés dangereux dans le pays des Allia, et poursuivant sa route, il subjugua ceux de *Taunima-Gotahuaci*, *Puma-Tampa*, *Parihuana-Cocha*, *Arumi-Cottahua*, jusqu'à la vallée d'*Arcyepa* ou d'*Arequipa*; il y établit des colonies, y donna les réglemens que lui dicta sa prudence, et revint couvert de gloire à Cuzoo, où il fut reçu avec les plus grands témoignages de joie. Il assigna des récompenses à ceux qui l'avaient fidèlement servi dans ses expéditions, et, uniquement occupé du soin de faire fleurir ses états, il se distingua de ses prédécesseurs par la protection particulière qu'il accorda aux veuves et aux orphelins, et mourut après un règne de trente ans, généralement regretté de ses sujets. Son fils Capac-Yupanqui lui succéda.

Capac-Yupanqui, cinquième roi inca.

Imitant l'exemple de son père, Capac-Yupan-

qui commença son règne par visiter ses états : mais également jaloux de faire des conquêtes, il leva une armée de vingt mille hommes, à la tête de laquelle il soumit la belle province d'*Yunahuara*, dans laquelle on compte aujourd'hui plus de trente villes. Ces pays d'*Aymara* et d'*Umasuya*, éprouvèrent le même sort, et grâce à la diligence avec laquelle le vainqueur sut combiner ses opérations, tout se passa sans effusion de sang, et les Curacas de toutes ses provinces, plus empressés de l'apaiser que de se défendre, le reconnurent pour leur maître.

Satisfait de ces conquêtes, Capac-Yupanqui, suivi de son armée, et porté dans un magnifique palanquin sur les épaules des Curacas et des caciques qu'il venait de subjuguer, fit son entrée triomphale à Cuzco. Son séjour dans cette ville ne suspendit pas pour long-temps ses opérations militaires ; mais cette fois il en confia le soin à son père Angui-Titu, et lui donna pour adjoints quatre princes de son sang, expérimentés dans le métier des armes. Ses troupes continuèrent de marcher du côté de *Cuntisugu* et les provinces de *Colatampa* et de *Colanna*, habitées par la nation Quechua, furent subjugées sans coup férir. L'armée entra ensuite dans le pays de *Huamampalpa*, et dans ceux qui sont le long des deux rives du fleuve *Amancay*, aussi

comprises sous le nom de Quechua. Les vallées de *Hacari*, *Uvinna*, *Camana*, *Caravilli*, *Pieta quellca*, ainsi que toutes celles qui s'étendent le long de la mer du sud, se soumirent aussi sans difficulté.

Quelques années après que ces expéditions furent terminées, Capac-Yupanqui assembla une nouvelle armée, à la tête de laquelle il marcha contre les peuples voisins de la lagune de *Paria*, qui ne reconnaissaient pas encore sa domination, et les força d'adopter ses lois. Résolu de pénétrer dans le pays de *Collasuya*, il traversa les provinces de *Tapac-Ric*, de *Cochampampa*, et entra dans la province de *Chayanta*, où tous les Curacas s'empressèrent de lui rendre hommage.

Couvert de gloire, ce monarque reprit le chemin de Cuzco, tandis que le prince héréditaire Inca-Roca conquit du côté de *Chinchasuya* les provinces de *Curahuari*, *d'Amaucay*, de *Sura*, *d'Apucara*, de *Rucana* et de *Hatumrucasca*, d'où il descendit vers la côte, et subjugua la vallée de *Manasca* ainsi que tout le pays qui est entre cette vallée et *Arequipa*. Ces provinces conquises, Inca-Roca retourna auprès de Capac-Yupanqui, son père, qui mourut et lui laissa l'empire.

Inca-Roca, sixième roi inca.

Roca, qui signifie *prince prudent*, suivit exactement les maximes de ses prédécesseurs. Il parcourut toutes les terres de son obéissance, et se prépara ensuite à de nouvelles conquêtes. Sa première expédition fut contre le *Chincha-suya*, où, sans verser une goutte de sang, il subjugua les nations de *Tacmara*, de *Quinultai*, de *Cochacaca* et de *Curumpa*. Il passa de là dans le pays d'*Antahuaylla*, habité par plusieurs nations comprises sous le nom de *Chaucas*, quoique distinguées par des noms particuliers. Il y reçut les soumissions des districts de *Hamohuallo*, de *Tun sulla*, de *Ramarca*, de *Villca* et de plusieurs autres, qui, n'étant pas en état de lui opposer de la résistance, cédèrent à la nécessité, dans l'espoir qu'un jour viendrait où ils pourraient secouer le joug.

Dans sa seconde expédition, Inca-Roca marcha vers le Levant de Cuzco, réduisit la nation peu nombreuse qui habitait le pays de *Challa-Pampa*, et s'empara des terres de *Havisca* et de *Tunu*; le pays au-delà étant inhabitable, et entièrement couvert de marais ou de cailloux, ce fut là que se terminèrent ses conquêtes du côté de l'Orient.

La troisième expédition de Inca-Roca eut

pour but d'achever la conquête des provinces comprises sous le nom de *Charcas*. En effet il réduisit celles de *Chuncuri*, de *Picuena*, de *Muyumaya*, de même que les pays de *Misqui*, de *Sacaca*, de *Machaca*, de *Caracara*, jusqu'à *Chaquisaca*. Il étendit, dans cette seule expédition, son empire de plus de cinquante lieues du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest.

Après avoir terminé ses conquêtes, il fit plusieurs lois pour la sûreté publique, défendit plusieurs excès sous les peines les plus rigoureuses, et fonda à Cuzco une espèce d'académie, pour l'instruction des princes de son sang. On ignore la durée de son règne.

Yahuar-Huacac, septième roi inca.

Yahuar-Huacac, dont le nom signifie *pleure-sang*, succéda à son père Inca-Roca. Affligé des prédictions funestes que lui firent les magiciens de son empire, au sujet des larmes de sang qu'on prétend qu'il versa en venant au monde, il s'attacha entièrement aux soins du gouvernement, et s'efforça de se concilier, à force de bienfaits, l'amour de ses peuples. Mais considérant qu'il serait honteux pour lui de ne point prendre les armes, afin d'étendre, à l'exemple de ses prédécesseurs, les limites de ses états, il leva une ar-

mée, et en donna le commandement à son frère Inca Mayta, à qui il enjoignit de continuer ses conquêtes du côté d'*Arequipa*. Les ordres d'Yahuar-Huacac furent ponctuellement exécutés. Inca-Mayta soumit tout le pays appelé *Colla Suya* entre *Arequipa* et *Tacama*.

Mais des chagrins domestiques ne tardèrent pas à troubler la joie que causaient à Yahuar-Huacac de si brillans succès. Viracocha, son fils aîné, se livra à tant de désordres qu'il se vit dans la nécessité de l'exiler dans le grand parc de *Chita*, qui renfermait les plus beaux pâturages, et de lui donner le soin de garder, avec les autres bergers, les troupeaux consacrés au Soleil.

Il ne se passa rien de remarquable pendant les trois années que le jeune prince mena cette vie champêtre. L'*Inca* chargea quatre de ses parens de visiter son royaume. Quant à lui, il ne sortit point de Cuzco. Il se fit un devoir de tenir la main à ce que les fêtes de l'année, et surtout celle du Soleil, fussent célébrées avec la plus grande solennité, et s'occupa de rendre la justice à ses sujets.

Un jour que, sur l'heure de midi, l'*Inca* était seul dans son palais, son fils s'y introduisit, et lui fit dire qu'il avait quelque chose de la plus haute importance à lui communiquer. Aussi

indigné que surpris, l'*Inca* ordonna qu'on répondît à son fils, que la peine de mort serait le juste prix de sa désobéissance, s'il ne retournait, à l'instant même, dans le lieu de son exil. Le jeune prince, peu effrayé de cette menace, envoya un second message à son père pour lui déclarer qu'il n'était point venu dans l'intention d'enfreindre ses ordres, mais pour obéir à un *Inca* dont la puissance égalait la sienne et qui lui avait annoncé des événemens dont il fallait absolument qu'il eût au plus tôt connaissance. Soit faiblesse, soit curiosité, l'*Inca* consentit à recevoir son fils qui lui parla en ces termes:

« Seigneur, me reposant aujourd'hui vers « le midi, sur un des rochers qui sont dans les « pâturages de *Chita*, et ne sachant si je veillais « ou si j'étais endormi, un homme m'est ap- « paru. Il était vêtu d'une manière extraordi- « naire; sa figure était fort différente de la nôtre, « car il avait une barbe longue et une robe qui « le couvrait jusqu'aux pieds. Il conduisait en « lesse un animal qui m'est inconnu. Mon ne- « veu, m'a-t-il dit, je suis fils du Soleil, et frère « de l'*Inca Manco-Capac*, et de *Coya-Mama* « *Ocllo Huaco*, sa femme et sa sœur: mon nom « est *Vira-Cocha Inca*. Je viens ici de la part « du Soleil, notre père, pour te donner un avis « très-important que tu transmettras à l'*Inca*

« mon frère. Presque toutes les provinces de « Chinchasuya, qui sont sujettes à son empire, « et même celles qui ne le sont pas se sont révol- « tées. Elles ont pris les armes dans le dessein « de le détrôner et de ruiner la ville de Cuzco. Va « donc dire à l'*Inca* qu'il prévienne un si grand « désastre ; mais, a-t-il ajouté, je ne t'aban- « donnerai jamais, et je t'assisterai dans tes « malheurs. Entreprends donc avec courage tout « ce que tu jugeras nécessaire pour le salut de « ta patrie, et ne doute point de mon secours, « pourvu que tes desseins soient dignes de la « majesté de ta race et de la grandeur de ton « empire. A ces mots, l'Inca Vira Cocha a dis- « paru, et je me suis mis en chemin pour t'a- « vertir de ce qu'il m'a dit. ».

Bien loin de persuader Yahuac-Huacac, ce discours ne fit que l'irriter : il traita son fils d'ennemi, et lui reprocha vivement l'insolence avec laquelle il avait l'audace de faire passer des fables qu'il avait imaginées pour des révélations du Soleil. Il lui ordonna de retourner à Chita, et lui défendit d'en sortir, à moins qu'il ne voulût éprouver les effets de sa colère. Le prince obéit.

Cependant les plus proches parens de l'Inca, frappés de l'avis que le jeune prince avait donné à son père, lui représentèrent qu'il ne devait pas

le mépriser, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il eût voulu commettre un sacrilége, en inventant des choses qui pussent tourner au mépris du Soleil; qu'il serait plus sage de les examiner sérieusement, de consulter les devins et les augures, de faire des sacrifices au Soleil, en un mot, qu'il ne fallait rien négliger dans cette affaire, ni s'attirer par le peu d'attention le courroux du Soleil. L'*Inca* ne tint aucun compte de ces conseils, et pria ses parens de ne plus lui parler d'un fils qui le réduisait au désespoir. Les *Incas* lui obéirent, mais ils n'en demeurèrent pas moins dans l'attente de quelque événement sinistre.

Trois mois étaient à peine écoulés que le bruit se répandit que les provinces de Chincuasya s'étaient soulevées au-delà d'Alahualla, à quarante lieues au nord de Cuzco, et enfin on ne tarda pas à acquérir la certitude que les nations appelées *Chauca*, *Uramarca*, *Villea*, *Ultasulta*, *Hamo* et *Huallu* avaient levé l'étendard de la révolte, après avoir mis à mort les gouverneurs et les ministres que l'*Inca* y avait laissés, et qu'ils venaient pour assiéger la ville avec une armée de quarante mille hommes.

Il serait difficile de donner une juste idée de l'étonnement et de l'embarras de l'*Inca* Yahuar-Huacac, quand il apprit la marche des ennemis.

La ville se trouvant sans garnison, et une levée de troupes étant impossible, il prit le parti de céder à la fureur des révoltés, en attendant qu'il eût assemblé des secours, et de se retirer à *Collasuya*, pays dont la fidélité lui était connue.

Les habitans de Cuzco, se voyant ainsi abandonnés par l'*Inca*, sortirent de la ville et se répandirent dans la campagne, afin de prévenir les malheurs dont ils étaient menacés. Quelques-uns de ces fuyards ayant rencontré le fils de l'*Inca*, ils l'avertirent de la révolte de *Chinchasuya* et de la retraite du roi à *Collasuya*. Loin de se laisser abattre par ces tristes nouvelles, le jeune prince rallia les fugitifs et fit dire aux habitans de la ville de tenir bon, et de s'armer pour suivre l'*Inca*, leur seigneur. Ces dispositions prises, il vola sur les traces de son père, et l'ayant enfin rejoint, il lui dit avec fermeté :

« Comment se peut-il, *Inca*, souverain de cet « empire, que, sur un simple bruit dont tu ne « sais pas même la vérité, et qui n'a pour objet « que la révolte de quelques vassaux, tu sois « assez mal conseillé pour abandonner ta ville « et ton palais, et pour fuir des ennemis que tu « n'as pas encore vus ? Comment souffres-tu que « la maison du Soleil ton père, soit dépourvue de « secours ? Comment la laisses-tu détruire « Comment permets-tu que des sujets rebelles

« y mettent le pied, et que, renouvelant les abo-
« minations que tes glorieux ancêtres ont abo-
« lies, ils y sacrifient les hommes, les femmes
« et les enfans, et qu'ils commettent des sacri-
« léges et des barbaries dans ce lieu saint? Quel
« compte pourrons-nous rendre des vierges qui
« sont consacrées au Soleil, si nous les abandon-
« nons à la fureur de l'ennemi? Quoi? c'est pour
« prolonger notre vie que nous souffrons autant
« d'indignités? Quant à moi, je ne saurais y con-
« sentir, et je vais de ce pas périr au milieu des
« révoltés avant qu'ils entrent dans Cuzco. Me
« suive qui voudra; mais j'apprendrai du moins
« à ceux qui viendront après moi, qu'il faut pré-
« férer une mort honorable à une vie hon-
« teuse. » Ce discours terminé, il prit le chemin de Cuzco, suivi de tous les *Incas* du sang royal qui, au nombre de quatre mille, s'empressèrent de le seconder dans son généreux dessein. Quant à l'*Inca*, il demeura seul avec les vieillards incapables de porter les armes.

Son séjour dans Cuzco ne fut pas de longue durée : il en sortit pour marcher à la rencontre de l'ennemi, et, s'étant arrêté dans une plaine que l'on trouve à une demi-lieue au nord de Cuzco, pour y attendre les gens de guerre qui se rassemblaient de toutes parts, il en composa un corps de dix mille hommes, déterminés

comme lui à mourir pour la défense de leur souverain et de leur patrie.

Cependant quoiqu'un secours de plus de vingt mille hommes, composé des *Quchua*, *Catacampa*, *Cotaneca*, *Aymara* et des autres voisins des provinces révoltées, fût accouru pour renforcer l'armée du jeune prince, il n'en envoya pas moins offrir aux ennemis le pardon de leur révolte, s'ils voulaient rentrer dans le devoir; mais les *Chaucas*, instruits de la retraite d'Yahuac-Huacac et de la situation fâcheuse de son fils, refusèrent d'entendre ses députés; et, comme la victoire leur paraissait certaine, ils marchèrent en avant, pendant toute la journée du lendemain, et se trouvèrent, à l'entrée de la nuit, en présence de l'armée du prince. Au point du jour, les deux armées s'étant ébranlées au son des hautbois, des cornets, des altabales et des trompettes, Vira Cocha commença l'attaque. On combattit de part et d'autre avec le plus grand acharnement, et à midi, la victoire était encore indécise. Mais cinq mille Indiens embusqués ayant fondu à l'improviste sur l'aile droite des *Chaucas*, ils furent mis en pleine déroute et forcés de chercher leur salut dans une prompte fuite. Le carnage fut si grand que la plaine où se donna la bataille fut depuis ap-

pelée *Yahuac-Pompa*, c'est-à-dire *campagne de sang*.

Vira Cocha dépêcha aussitôt trois courriers pour porter la nouvelle de sa victoire; il ordonna au premier d'aller à la maison du Soleil pour lui annoncer le succès de ses armes, et le remercier d'avoir vaincu ses ennemis. Il envoya le second aux prêtres qui avaient pris la fuite, et leur fit dire de revenir à l'instant même pour rendre grâces au Soleil de ses bienfaits, et lui offrir de nouveaux sacrifices. Quant aux vierges élues, le même courrier fut chargé de leur faire part de l'heureux changement qui venait de s'opérer, et de les remercier, comme si c'était à leurs prières que le Soleil eût accordé la victoire. Enfin il dépêcha le troisième courrier à son père, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé, et le prier de demeurer où il était, jusqu'à son retour.

La générosité qui accompagne la victoire en réclame toujours le prix. Celle dont Vira Cocha usa envers les rebelles, lui gagna tous les cœurs. Il leur fit distribuer les secours dont ils pouvaient avoir besoin, et ordonna qu'on les traitât avec douceur, recommandant surtout qu'on prît le plus grand soin des veuves et des enfans de ceux qui avaient péri à la bataille d'*Yahuac-Pompa*; il parcourut ensuite les provinces qui

s'étaient révoltées, en confia le gouvernement à des personnes sur la sagesse, la prudence et la fidélité desquelles il pouvait compter, et mit de fortes garnisons dans les villes.

A son retour à Cuzco, il voulut y faire son entrée à pied, afin de montrer aux habitans qu'il préférait le titre de soldat à celui de souverain. Les vieux *Incas* vinrent solennellement à sa rencontre, et lui témoignèrent, en l'adorant comme fils du Soleil, la douleur qu'ils ressentaient de n'être point assez jeunes pour combattre sous un si brave capitaine.

Conduit au milieu des acclamations et des chants d'allégresse du peuple, à la maison du Soleil, il y entra, selon les coutumes, nu-pieds. Ses actions de grâces achevées, il alla visiter les vierges destinées à être femmes du Soleil, et sortit ensuite de la ville pour se rendre à *Muyta* où Yahuar-Huacac son père était encore. Après une conférence particulière entre les deux princes, conférence dont on ne peut juger que par conjectures, Vira Cocha prit ouvertement les rênes du gouvernement, et Yahuar-Huacac ne reparut plus à Cuzco.

Vira Cocha, huitième roi inca.

Vira Cocha ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il fit bâtir une maison aussi magni-

fique que délicieuse dans l'agréable vallée de *Muyna* et de *Quiespicaucha*. On y joignit tous les agrémens que la chasse et la pêche peuvent procurer, et la rivière d'*Ymay*, grossie par plusieurs petits ruisseaux, compléta l'ornement et l'agrément de ce lieu de délices. Les fondemens de cet édifice posés, Vira Cocha revint à Cuzco, où il quitta la bordure jaune pour en prendre une rouge, sans exiger toutefois que son père déposât la sienne.

Se voyant aimé et respecté de ses sujets, Vira Cocha ne fut occupé que du soin de les faire jouir d'une tranquillité parfaite. Il s'empressa de reconnaître les services de ceux qui l'avaient secouru, et leur accorda de grandes grâces, surtout aux *Quechuas* et aux habitans de Cota-Pampa et de Cosanera qu'ils l'avaient si bien aidé à triompher des rebelles. Il leur permit de porter leurs cheveux coupés par échelons, avec la bande appelée lantu, et les oreilles percées comme les *Incas*, mais conformément au réglement que Manco-Capac avait fait pour ses vassaux, il accorda d'autres priviléges aux autres nations qui furent également satisfaites, et employa ensuite quelques années à faire la visite générale de ses états.

De retour à Cuzco, il assembla son conseil, et résolut de conquérir les provinces de *Cu-*

rama, *Ullaca*, *Lilpi* et *Chica*. Il ordonna en conséquence qu'on levât trente mille hommes dans les provinces de *Collasuya* et de *Cantasuya*, et qu'ils se tinssent prêts à marcher le printemps suivant. Il donna le commandement de ses troupes à un de ses frères, nommé *Pahuac Mayta*, c'est-à-dire *celui qui vole*, parce que ce prince était un des hommes les plus adroits et les plus dispos de son temps. L'époque fixée pour le départ de l'armée étant venue, Pahuac Mayta marcha droit aux provinces qui lui étaient désignées, et après quelques combats, dans lesquels les peuples que l'on voulait soumettre firent preuve de valeur, elles reconnurent les lois de Vira Cocha. C'est par là que se terminèrent toutes les conquêtes vers l'orient, bornées par la grande Cordillère des Antis, qui est toujours couverte de neige, et que les nations qui l'avoisinent adorent, tant à cause de sa beauté que des belles sources qu'elle leur fournit, et des rivières dont leurs campagnes sont arrosées, tandis qu'au midi, ces mêmes provinces ont pour limites les vastes déserts qui séparent le Pérou du Chili, et à l'occident les côtes de la mer du sud.

Mais comme du côté de *Chinchasuya*, situé au nord de Cuzco, le pays est plus ouvert, Vira Cocha résolut d'étendre ainsi par là ses con-

quêtes, et y mena en personne une armée dont la force égalait celle de la précédente. Il laissa le gouvernement à son frère Pahuac Mayta, et devancé par la terreur qu'inspiraient son nom et sa puissance, tout plia devant lui. Les provinces de *Huaytara*, de *Pocra* ou *Huamanac*, d'*Asamara*, de *Parac*, *Piqui* et d'*Acos* tombèrent en son pouvoir. Alors il congédia son armée, et ne gardant avec lui que ce qui était nécessaire à sa sûreté, il ordonna tout ce qu'il fallait pour la culture des terres et le gouvernement des pays conquis. Entre autres ouvrages utiles et magnifiques, il fit creuser un canal, dont il conçut lui-même le plan, et y amena l'eau des sources qui sont sur le sommet des montagnes qui sont entre *Parcas* et *Picui*, d'où ce canal de douze pieds de profondeur continuait jusqu'aux *Rucanes*, c'est-à-dire plus de cent vingt lieues de chemin.

Avant de revenir à Cuzco, Vira Cocha visita quelques provinces et en particulier celle de *Charca* : ce fut là qu'il reçut une ambassade de la part du roi de *Tucma* ou *Tucaman*, qui, informé du gouvernement des *Incas*, de leurs exploits et de leur religion, lui fit témoigner le désir qu'il avait de jouir des avantages qui en résultaient pour les nations qui étaient soumises à son empire, et offrir pour cet effet de devenir son

vassal. Ces offres, qui furent accompagnées d'un présent de fruits et de denrées du pays, en signe de tribut et d'hommage, furent acceptées par Vira Cocha qui renvoya les ambassadeurs chargés de présens tant pour eux que pour leur maître.

De retour à Cuzco, Vira Cocha s'y reposait de ses fatigues, et goûtait la satisfaction la plus douce que puisse avoir un prince, celle d'être aimé de ses sujets, lorsqu'un événement extraordinaire vint troubler sa tranquillité et lui donner de vives inquiétudes. Fatigué de porter un joug étranger, Hamo Hualla, après avoir éprouvé, pendant l'espace de dix années, la douceur du gouvernement des *Incas*, qui n'avaient rien diminué de son autorité, ni de l'étendue de sa domination, assembla les principales familles soumises à son obéissance, et leur persuada de s'enfuir avec lui pour aller chercher de nouvelles terres où ils pourraient s'établir et jouir d'une entière indépendance. Ce projet ayant reçu son exécution, et le roi des Chaucas s'étant éloigné avec un grand nombre de ses sujets, de plus de ceux cents lieues de son pays, Vira Cocha, à la première nouvelle de cette fuite inattendue, fit marcher une armée pour empêcher que la désertion fût générale ; et comme il fallait apporter un prompt remède à un mal qu'il

n'avait pas été en son pouvoir de prévenir, il ordonna à quelques nations de venir, à l'instant même, remplir le vide qu'avaient laissé ceux qui étaient partis. Ces sages précautions rétablirent bientôt le calme dans ces contrées.

Après avoir vécu couvert de gloire, et avoir donné d'excellentes lois à ses sujets, Vira Cocha mourut généralement regretté. Non seulement il fut un grand prince, mais on le cite comme le plus célèbre devin de son empire, suivant en cela l'esprit des peuples sur lesquels il régnait. Ce fut lui, à ce que prétendent les Indiens, qui prédit l'arrivée des Espagnols au Pérou, et qu'après les règnes d'un certain nombre d'Incas, il aborderait dans sa patrie une nation jusqu'alors inconnue, qui la subjuguerait et détruirait son culte. On ajoute qu'il désira que cette prédiction ne fût connue que des Incas, et qu'on en fît un mystère au peuple, de peur qu'il n'en perdît l'estime et le respect pour le souverain.

Vira Cocha eut pour épouse légitime sa sœur Mama-Runta, nom qui fait allusion à la blancheur de cette princesse qui en effet était plus blanche que ne le sont ordinairement les Indiennes. Il paraît que son règne fut au moins de cinquante ans.

Parmi le grand nombre de sages préceptes qu'on lui attribue, il en est un relatif à l'éduca-

tion des enfans, qu'il répétait toutes les fois qu'il se rappelait la dureté avec laquelle son père l'avait élevé : « Les pères, disait-il, sont « souvent la cause de la perte de leurs enfans, « et corrompent leurs mœurs par les mauvaises « habitudes qu'ils leur laissent contracter dans « leur enfance. Les uns les nourrissent avec déli- « catesse, et dans les délices, et sont flattés de la « vivacité de leur esprit et de leur beauté. Ils « leur permettent tout sans se mettre en peine « de l'avenir. Les autres au contraire les élèvent « avec trop de rigueur, et les tiennent dans « l'asservissement. Ces deux excès sont égale- « ment blâmables. Une excessive délicatesse « énerve les forces du corps et celles de l'esprit ; « de même qu'un traitement trop rude abat leur « âme, et tient leur esprit dans des appréhen- « sions continuelles. Pour bien élever les enfans, « il faut tenir un milieu entre la douceur et la « sévérité, et on les verra ensuite aussi cou- « geux dans la guerre que doux et sages pendant « la paix. »

Pachacutu, neuvième roi inca.

Pachacutu avait porté le nom de Titu-Mamo-Capac : mais son père ayant recouvré l'empire envahi par les *Chaucas* et abandonné par l'*Inca* Yahuar-Huacac, voulut consacrer la mémoire

de ce grand événement, et que son fils portât dorénavant le nom de *Pachacutu*, qui signifie *change-monde*, afin de marquer qu'il avait changé la face des affaires de l'empire. L'intention de Vira Cocha fut d'abord de prendre lui-même ce nom-là; mais voyant l'entêtement de ses peuples à le regarder comme un dieu, il jugea à propos, pour ne pas nuire à cette prétendue divinité, de le donner à son fils.

Pachacutu entreprit quatre guerres différentes, sans négliger pour cela l'administration de la justice, ni les autres avantages d'un bon gouvernement. Dans la première ce fut son père Capac-Yupanqui qui commanda l'armée. Il soumit la nation appelée *Huama*, et le pays qu'elle habitait nommé *Sansa* ou *Xauxa*, celui de *Tarma*, et la province de *Pumpu* ou *Bombon*; à l'orient il subjugua les nations errantes jusqu'à *Churcupu*, *Amara* et *Huaytlas*; et après avoir donné une forme de gouvernement à ces peuples, il revint à Cuzco.

Dans la seconde guerre, Pachacutu porta son armée jusqu'à cinquante mille hommes. Il confia encore à Capac-Yupanqui le commandement de son armée; mais il voulut que son fils aîné Yupanqui accompagnât son oncle, et que ce jeune prince fît sous lui l'apprentissage des armes. Ils entrèrent en conséquence dans les provinces de *Pin-*

cu, de *Huaras*, de *Pisco-Pampa* et de *Chuncuca*. Les peuples de ces trois dernières opposèrent une longue et vigoureuse résistance; mais cédant à la famine qui les désolait, ils furent contraints de se soumettre. Ces conquêtes faites, les princes marchèrent contre le pays d'Huamachacu, dont le Curaca, homme d'esprit et plus délié que les autres Indiens, ne demandait pas mieux que de voir arriver jusqu'à lui les progrès des *Incas*, espérant que leurs lois et leur gouvernement tireraient sa nation de la barbarie affreuse dans laquelle elle était plongée. Sa soumission ne fut donc pas difficile. L'armée victorieuse s'avança ensuite dans le pays de *Cassa-Marca*, où les habitans se rendirent après s'être défendus pendant quatre mois. Capac-Yupanqui congédia alors ses troupes, et ne retint avec lui qu'environ douze mille hommes, à la tête desquels il fit la conquête du petit pays d'*Yauyu*. Ces brillantes expéditions étant terminées, l'oncle et le neveu prirent le chemin de Cuzco, où Pachacutu voulut qu'ils entrassent en triomphe, portés par des gens des pays dont ils venaient de faire la conquête.

Quelque temps après, Pachacutu ayant mis sur pied deux grandes armées qui devaient agir tour-à-tour, afin de prévenir les maladies que la grande chaleur des vallées d'*Ica* et de *Pisco*

pouvait causer à des hommes nés sous un climat froid, donna les ordres nécessaires pour que la troisième expédition qu'il projetait, eût le même succès que les deux autres. Capac-Yupanqui et son neveu se mirent aussitôt en campagne, subjuguèrent sans opposition les nations d'*Ica* et de *Pisco*, et pénétrèrent jusqu'à Chincha, où les habitans ne voulurent point entendre parler de soumission. Mais Capac-Yupanqui voyant que son armée dépérissait, leur déclara que s'ils ne se rendaient pas dans huit jours, il les traiterait avec la dernière rigueur, les ferait tous passer au fil de l'épée, et enverrait à leur place dans le pays, de nouvelles colonies pour le peupler. Cette menace, jointe à la famine qui régnait chez les Chincas, les détermina à obéir; l'armée passa ensuite dans les vallées de *Runahuac*, de *Huarca*, de *Malta* et de *Chilca*, que le Curaca Chuquimanca défendit les armes à la main, pendant plus de huit mois, et qui ne se soumit qu'en cédant aux instances de ses sujets que la guerre ruinait.

Capac-Yupanqui s'avança ensuite dans les vallées de *Pachaxamac*, de *Rimac*, *Chaucay* et de *Huaman*, qui composaient un petit état dont le souverain se nommait *Quismanca*. Ces nations avaient à *Pachacamac* un temple consacré à l'idole du même nom, d'où la vallée tire

aussi le sien, nom qui signifie *créateur et conservateur de l'univers*. Les Incas reconnaissaient au fond du cœur cette divinité, quoiqu'ils ne lui élevassent aucun temple, ne lui offrissent aucun sacrifice, et enfin ne lui rendissent aucune sorte de culte, parce que, croyant que cette divinité était invisible, ils ne pensaient pas qu'il convînt de lui rendre un culte extérieur. A *Rincac* il y avait un autre temple à l'honneur de l'idole *Rincac*, qui signifie *celui qui parle*; parce que cette idole répondait aux questions qu'on lui adressait. Capac-Yupanqui fit sommer Quismanca de rendre hommage aux *Incas*, d'admettre leurs lois, et d'embrasser leur religion. Mais Quismanca lui ayant fait connaître les raisons qui l'empêchaient de souscrire à sa sommation, Capac-Yupanqui les trouva si bonnes et si justes, qu'il entra dans ces vallées sans commettre aucun acte d'hostilité, et fit avec Quismanca une convention amiable, par laquelle le prince *inca* promit que les *Incas* auraient toujours en grande estime l'oracle de *Rincac*, et Quismanca s'engagea non seulement à bâtir des temples au Soleil dans ses états, et une maison de vierges à Pachacamac, mais encore à reconnaître les *Incas* pour empereurs et à vivre leur fidèle allié. Les choses ainsi réglées, Capac-Yupanqui partit avec son armée, et fut accompa-

gné de Quismanca, qui désirait rendre en personne hommage à Pachacutu. L'*Inca* s'avança à quelque distance pour recevoir celui qu'il regardait plutôt comme son allié que comme son vassal; et comme Quismanca adorait le dieu Pachacamac, il ordonna qu'il fût distingué de tous les autres Curacas, et qu'en conséquence il fit son entrée à Cuzco, au rang des princes du sang qui formaient le triomphe.

Après avoir goûté, pendant un assez long laps de temps, les fruits de la paix qu'il avait donnée à ses peuples, Pachacutu mit de nouveau en campagne une armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement à son fils Yupanqui. Il établit son frère Capac-Yupanqui régent de l'empire, et ordonna qu'on lui obéît comme à lui-même. Cette armée entra sur les terres d'un puissant Curaca, nommé Chincu, qui possédait les vallées de *Pamunca*, de *Huallmi*, de *Santa*, de *Huanapa* et de *Chincu*, où le Curaca du même nom faisait alors sa résidence, et où se trouve aujourd'hui fondée la ville de *Truxillo*. Chincu se défendit avec tant de valeur, que le succès de la guerre parut assez longtemps douteux, et que l'*Inca* fut obligé de faire venir vingt mille hommes de renfort. Alors les *Chinussicus*, fatigués de cette guerre opiniâtre, forcèrent le Curaca d'en venir à un accommo-

dement, ce qu'il fit en se reconnaissant vassal de l'empire des *Incas*. Yupanqui congédia aussitôt son armée, et revint à Cuzco.

Ce fut là la dernière expédition qui eut lieu sous le règne de Pachacutu, dont les conquêtes furent plus importantes que celles de ses prédécesseurs, tant par le nombre des provinces que par leur étendue.

Se voyant avancé en âge, Pachacutu renonça à la guerre, et, satisfait d'avoir augmenté son empire, de tout le pays qui se trouve depuis la grande montagne neigeuse jusqu'à la mer, et qui comprend plus de cent trente lieues du nord au sud, et soixante-dix environ de l'est à l'ouest, il ne fut plus occupé que de confirmer les lois de ses prédécesseurs et d'en faire de nouvelles; il fonda plusieurs villes, et envoya des colonies dans les lieux incultes, qu'il rendit fertiles par des canaux et des aqueducs. Il éleva plusieurs temples au Soleil; non seulement il fit réparer les magasins des grands chemins, mais il en construisit de nouveaux, et bâtit des maisons royales pour loger les *Incas* dans leurs voyages. Il établit aussi des magasins dans les villes où il n'y en avait pas, et voulut qu'ils fussent entretenus de ses revenus et de ceux du Soleil. Il détruisit plusieurs idoles que ses sujets adoraient encore, et réforma des abus qui s'étaient glissés

avant son règne. Il eut la même sollicitude pour les troupes. Il étendit et multiplia les grades et les honneurs de ceux qui s'étaient distingués à la guerre. Il augmenta la ville de Cuzco, et y attira un grand nombre d'habitans ; il y éleva un superbe palais pour sa personne, tout auprès des écoles que son bisaïeul l'*Inca Roca* avait fondées. Tout ce que nous venons de rapporter de lui, joint à la bonté de son naturel et à la douceur de son gouvernement, le firent aimer de tous ses sujets. Il mourut après un règne de cinquante ans, selon les uns, et de soixante, selon les autres, laissant pour héritier l'*Inca* Yupanqui, son fils légitime, qu'il avait eu de *Coya Anahuarque*, sa femme et sa sœur.

Voici quelques sentences dont il fut, à ce qu'on assure, l'auteur.

« Un royaume est en repos, quand les sujets, « les capitaines et les Curacas obéissent de bon « cœur à leur roi.

« L'envie est un ver qui ronge et qui détruit « les entrailles des envieux.

« Celui qui porte envie à un autre, et qui est « lui-même envié, souffre un double tourment.

« Il vaut bien mieux que, pour être homme « d'honneur, tu sois envié des autres, que si tu « leur portais envie par un effet de méchanceté.

« C'est se faire du mal à soi-même, que d'en-
« vier autrui.

« Celui qui sent de l'envie contre les honnêtes
« gens, trouve en eux le sujet de sa ruine, comme
« l'araignée tire son poison des plus belles fleurs.

« L'ivrognerie, la colère et la folie, vont pres-
« que le même pas. Les deux premières sont vo-
« lontaires et changeantes, et la troisième dure
« toujours.

« L'homme se condamne lui-même à mort,
« quand il tue quelqu'un de sang-froid, sans en
« avoir de sujet, et sans y être autorisé.

« Un courage noble et généreux se connaît
« par la patience, avec laquelle il soutient les
« disgrâces de la fortune.

« Les rois et les gouverneurs doivent user de
« clémence et de libéralité envers leurs sujets
« lorsqu'ils sont obéissans ; autrement ils doi-
« vent les punir avec une juste sévérité.

« Il faut traiter comme des voleurs et punir
« de mort les juges qui trahissent leurs parties,
« et qui se laissent corrompre par des présens.

« Les gouverneurs des provinces doivent ob-
« server exactement et faire observer à leurs
« sujets les lois de leur souverain : ils doivent
« pourvoir avec vigilance au bien public et ai-
« mer leurs provinces. »

Un Indien qui n'a pas l'esprit de mettre l'or-

dre dans sa famille, en aura bien moins encore à gouverner les affaires de la république : ainsi on ne doit pas le préférer aux autres.

Yupanqui, dixième roi inca.

Successeur de Pachacutu, son père, Yupanqui se fit un devoir de suivre en tout l'exemple de ses ancêtres. Il visita ses états, écouta les plaintes de ses sujets, fit justice des oppresseurs et des malfaiteurs, et se prépara à rendre son règne glorieux par de nouvelles conquêtes. En conséquence il forma le dessein de soumettre à son empire la province de *Musa* ou *Mujos*, qui en était séparée par la grande Cordillère, qui semblait lui servir de barrière impénétrable; pour surmonter cette difficulté, il fallait passer une rivière profonde appelée *Amurumayu*; Yupanqui ayant rassemblé une armée de dix mille hommes, fit faire un grand nombre de *balzes* dans lesquelles ses troupes furent embarquées avec les munitions et les vivres qui leur étaient nécessaires. Vainement un corps formidable d'*Indiens Chancas* voulurent-ils leur disputer le passage, leur débarquement s'effectua malgré les efforts de ceux qui défendaient le bord opposé, et qui, gagnés par de présens et par des promesses les plus flatteuses, se soumirent à l'*Inca*. L'armée arriva enfin dan

la province de *Musa*, mais si diminuée par les pertes qu'elle avait essuyées, qu'elle était réduite à environ mille combattans. Cette infériorité de forces n'empêcha pas les *Majoricas* de recevoir ces tristes restes avec bonté, et de les traiter plutôt comme des alliés que comme des ennemis : mais ils ne voulurent point se soumettre à l'empire des Incas, se contentant d'admettre leurs lois et leur religion, comme les trouvant meilleures que les leurs. Les généraux d'Yupanqui, ne se sentant pas en état de les forcer à faire davantage, bornèrent leurs prétentions à ces offres, et laissèrent des colonies dans le pays pour y entretenir et resserrer les nœuds de l'amitié qu'ils venaient de contracter avec les *Majoricas*.

Quatre ans s'étant écoulés, Yupanqui entreprit une seconde expédition et marcha contre la province de *Chirihunna*, à l'orient de *Charcas*, dans la Cordillère des Andes. Mais cette entreprise fut encore moins heureuse que la précédente, car, après deux ans de guerre, l'*Inca* fut obligé de se retirer et d'abandonner un pays impraticable par les montagnes, les marais, les lagunes et autres obstacles semblables dont il est rempli, sans compter que les nations qui l'habitaient étaient les plus féroces et les plus barbares qu'il y eût alors au Pérou.

Ce mauvais succès ne rebuta pas Yupanqui. Il forma un projet dont l'exécution lui parut plus facile : ce fut la conquête du Chili. Il y marcha en personne à la tête de dix mille hommes; et lorsqu'il eut découvert le vaste désert qui est entre le Pérou et le Chili, il laissa le commandement de son armée à Sinchicura, et lui confia le soin de cette expédition, se réservant de la diriger, de lui envoyer des ordres selon les circonstances, et de le renforcer s'il en avait besoin. L'armée arriva dans la province de *Copayapu*. Peu disposés à subir de nouvelles lois et une domination étrangère, les habitans harcelèrent les troupes de Sinchiruca, mais sans en venir à un combat décisif. Cependant un renfort de dix mille hommes envoyé par l'*Inca* les déconcerta, au point qu'ils commencèrent à parler d'accommodement. Il fut convenu que les hostilités cesseraient, et que les *Copayapenicas* observeraient les lois et la religion des *Incas*. L'armée d'Yupanqui se trouvant encore augmentée de dix mille hommes, elle marcha en avant vers le sud, traversa un désert de quatre-vingts lieues de long, et arriva sur les confins de la vallée de *Cuquimpu*, aujourd'hui *Caquimbo*, qui se soumit ainsi que toutes les nations qui s'étendaient de là jusqu'à la vallée de Chili, et de celle-ci jusqu'à la rivière de *Mautli*.

Vainement l'armée d'Yupanqui tenta-t-elle de pénétrer plus loin, car elle ne fut pas plus tôt arrivée dans la province de *Purumacua*, que la nation guerrière qui l'habitait s'étant unie à celles d'*Antatti*, de *Pienca* et de *Cauqui*, elle marcha au nombre d'environ vingt mille hommes, contre les troupes de l'*Inca* et leur livra une sanglante bataille qui dura trois jours, et dans laquelle la perte, de part et d'autre, réduisit les deux armées de moitié. Cependant elles restèrent encore trois jours sous les armes, prêtes à recommencer le combat. Mais, également accablées de fatigue, elles se retirèrent chacune de leur côté, les troupes de l'*Inca* sur les bords de la rivière *Maulli*, et les ennemis dans le fond de la province de *Purumacua* et les pays voisins. Dès que l'Inca fut instruit de ces circonstances, il ordonna que la rivière Maulli servît, de ce côté-là, de borne à son empire, et qu'on élevât sur ses bords quelques forteresses pour la sûreté de cette frontière.

En renonçant par cet arrangement à la conquête de la province de *Purumacua*, Yupanqui résolut de ne plus en entreprendre d'autres. Il ne s'occupa plus que du soin de faire fleurir ses états, afin que ses voisins, voyant le bonheur dont jouissaient ses sujets, eussent envie de se soumettre à sa domination.

Jaloux de laisser à la postérité des marques

éternelles de ses grandes actions, il fit bâtir plusieurs places fortes, des temples magnifiques, des maisons pour les vierges élues, des magasins publics et des maisons royales. Il fit défricher un grand nombre de terres, et pourvut par des aqueducs à leur fertilité. Il augmenta les richesses du temple de Cuzco, et lui consacra des ornemens du plus haut prix, afin de se rendre digne du titre de fils du Soleil. En un mot, il n'oublia rien de ce que ses prédécesseurs avaient fait pour l'avantage et la gloire de leur empire. Il fit surtout travailler à la forteresse de Cuzco, d'après le projet de Pachacutu son père, qui avait fait un amas prodigieux des plus grandes pierres pour y être employées. Il visita toutes ses provinces, et ne chercha qu'à rendre ses peuples heureux. Aussi fut-il surnommé *le Charitable*, et ses sujets eurent pour lui tout l'amour et tout le respect qu'il méritait.

Après quelques années qu'il passa dans des occupations si dignes d'un prince, il tomba malade. Voyant que sa fin était prochaine, il fit venir ses enfans pour leur recommander d'observer inviolablement les lois et les usages de leurs prédécesseurs, et surtout de maintenir la justice. Cette recommandation faite, il mourut en leur disant que le Soleil son père l'appelait à lui.

Yupanqui étendit les bornes de son empire à

plus de cinq cents lieues du côté du sud, depuis *Ataca* jusqu'à la rivière de *Maulli*, et à plus de quarante au nord, le long de la côte, depuis *Chincha* jusqu'à *Chima*. Tupac Yupanqui, qu'il avait eu de Mama Chimpa-Oello, sa femme et sa sœur, lui succéda.

Tupac Yupanqui, onzième roi inca.

Les vertus des prédécesseurs de Tupac Yupanqui, loin d'effacer les siennes, en furent en quelque sorte éclipsées. Aussi mérita-t-il le surnom de *Tupac* qui signifie *brillant*, resplendissant. Il signala le commencement de son règne par une visite générale de ses états, et par le soin qu'il prit de bien faire administrer la justice. Enfin il ne voulut pas dégénérer du caractère conquérant de ses ancêtres, et se disposa à étendre les bornes de son empire.

Il entreprit en conséquence quatre grandes expéditions qu'il commanda en personne. La première fut dirigée contre les provinces de *Huacrachuca*, *Chuchapuya*, *Muyupampa*, *Ascayuma*, *Humapampa*, *Casa*, *Agahuaca* et *Callua*. Les habitans de ces deux premières provinces opposèrent la plus vigoureuse résistance, et ce ne fut qu'à force de victoires qu'il parvint à les subjuguer. Celles de *Muyupampa*, d'*Ascayunca* et d'*Huncapampa*, effrayées du

mauvais succès des armes de leurs voisins, ne voulurent pas tenter le sort de la guerre, et se soumirent sans se défendre; mais celles de *Casa*, d'*Ayahuaca*, et de *Cattua*, quoique dans un état d'anarchie, tel qu'on peut se le figurer parmi des peuples si barbares, ne laissèrent pas de s'unir, et de se choisir des chefs, afin de repousser la force par la force, résolues de périr plutôt que de subir un joug étranger. Ces peuples combattirent donc de porte en porte avec la dernière opiniâtreté, et il fallut leur livrer combats sur combats pour les chasser de tous les lieux qu'ils occupaient. La guerre fut longue et sanglante; mais la constance de Tupac Yupanqui triompha de tous les obstacles. Il enveloppa le peu d'ennemis qui restaient dans un endroit d'où il leur était impossible de s'échapper, et les força ainsi de se rendre. Il fut ensuite obligé de faire venir des colonies pour repeupler ces pays, dont les habitans avaient presque tous péri les armes à la main.

Sa seconde expédition fut contre la province de *Huanacu*, pays fort grand et habité par diverses nations divisées et errantes. Il les subjugua toutes après quelque résistance. Il passa de là dans la province des *Indiens cannaris*, où, les nations qui l'habitaient, se voyant divisées, et sentant bien qu'elles ne pouvaient pas résister aux

forces de l'*Inca*, prirent le parti d'aller au-devant de lui, et de le recevoir avec des marques d'allégresse. Ceux de *Tumipampa* suivirent cet exemple et se soumirent aussi avec plaisir. Après avoir tout réglé pour la nouvelle forme de gouvernement qui devait être établi dans ces provinces, Tupac Yupanqui retourna à Cuzco, où il s'occupa pendant assez long-temps du gouvernement de ses vastes états.

Mais les conquêtes qu'il avait faites lui ayant fait comprendre qu'il y avait encore bien des pays habités de ce côté-là, il conçut de nouveaux projets, et se mit en campagne avec une formidable armée, pour subjuguer les provinces qui sont au nord des *Canaris* et de *Tumipampa*. Il y réussit sans peine, et sans être obligé de recourir à la force des armes, parce que ces nations barbares furent plus sensibles aux présens et aux belles promesses qu'on leur fit, qu'à tout autre motif.

Tandis que Tupac Yupanqui s'assurait ainsi de nouvelles conquêtes, il lui arriva des députés de la province qu'on appelle aujourd'hui *Porto Viejo*, et de quelques autres provinces voisines, pour le prier de les recevoir sous son obéissance, et de leur envoyer des gouverneurs et d'autres personnes capables de les policer et de les civiliser. L'*Inca* s'empressa de répondre

à leur désir ; mais dès que ces peuples, aussi cruels que perfides, virent les personnes que l'*Inca* leur envoyait, ils fondirent sur elles et les massacrèrent. La nouvelle de cette trahison excita la juste indignation de Tupac Yupanqui ; mais n'étant pas en état de s'en venger sur l'heure, il eut la sagesse de dissimuler, en attendant que le temps lui procurât l'occasion d'en faire une punition exemplaire, et ce fut une des principales choses qu'il recommanda en mourant à son fils et successeur Huayna-Capac.

Informé que le pays de *Quito* surpassait en grandeur et en puissance les provinces qu'il avait jusqu'alors conquises, Tupac Yupanqui se présenta à la tête d'une armée de quarante mille hommes sur les frontières de ce royaume, composé de plusieurs nations qui reconnaissaient le roi Quito pour leur souverain. Ce prince, qui ne manquait ni de conduite ni de sagesse, rejeta avec hauteur toutes les propositions que lui fit faire l'Inca, et ayant mis une forte armée en campagne, il défendit les passages avec tant de succès, qu'au bout de deux ans, Tupac Yupanqui, voyant qu'il était peu avancé, et qu'il avait perdu beaucoup de monde, délibéra s'il ne renoncerait pas à une entreprise qui lui paraissait longue et incertaine. Mais toute réflexion faite, il aima mieux suivre le parti que

sa gloire lui prescrivait, et envoya ordre à son fils Huayna-Capac, de lui amener un corps de douze mille hommes pour recompléter son armée. Ce renfort et l'arrivée du prince, qui donna de grandes marques de capacité, changèrent l'état des affaires; l'*Inca* commença à gagner du terrain, et persuadé que d'après la conduite glorieuse de son fils, il pouvait en toute sûreté, le revêtir du commandement de l'armée, et lui laisser tout le soin de cette guerre, il se retira à Cuzco pour se reposer des fatigues qu'il avait essuyées. Huayna-Capac continua la guerre pendant l'espace de trois ans, après lesquels il parvint à acculer, dans un coin de son royaume, le roi de Quito, qui, se voyant sur le point d'être forcé, fut saisi d'une si grande tristesse, qu'il en mourut. Avec lui finit la guerre, tout le royaume s'étant aussitôt soumis.

Huayna-Capac continua à faire des conquêtes au nord de *Quito*, et pénétra jusqu'au pays de *Pastu*, habité par des nations si stupides et si brutes, qu'elles ne pensèrent pas même à opposer la plus légère résistance. Il s'occupa alors de la meilleure forme du gouvernement à donner aux provinces qu'il avait conquises, et ce soin rempli, il retourna à Cuzco auprès de son père, qui, accablé d'années, mourut béni de ses enfans, de ses parens et de ses

peuples qu'il avait gouvernés avec autant de bonté que de sagesse.

Huayna-Capac, douzième roi inca.

La première chose mémorable que fit *Huayna-Capac*, dont le nom signifie *jeune homme riche en vertus*, fut la fabrication qu'il ordonna d'une chaîne, pour célébrer le jour où l'on devait imposer un nom et couper les cheveux à son fils aîné. Cette chaîne était d'or, de la grosseur du poignet, et avait trois cent cinquante pas de long. Elle servait dans les bals qu'on donnait à cette occasion, et où les *Incas* dansaient en prenant et en lâchant cette chaîne.

Huayna-Capac ajouta à son empire les vallées de *Chacma*, de *Pascamaya*, de *Zanna*, de *Collque*, de *Cintu*, de *Tucani*, de *Sagama*, de *Mutups*, de *Pichia*, de *Tullana* qui sont entre celles de *Chima*, et la vallée de *Tumpri* aujourd'hui *Tumbez*. Toutes ces nations se soumirent à l'approche de son armée qui était de quarante mille hommes, et cet exemple fut suivi par d'autres peuples voisins, tels que ceux de *Chunana*, de *Chintuy*, de *Collonche* et d'*Yaquall*. Il ne fut pas plus tôt maître de ces divers pays, qu'il manda les nations qui avaient pris part au meurtre des ministres de son père, et après leur avoir reproché leur trahison, il or-

donna que les auteurs de ce forfait fussent décimés, et qu'on fît mourir ceux sur qui le sort tomberait. Indépendamment de cet ordre, il en donna un autre non moins cruel, c'est qu'à l'avenir les Curacas et autres personnes distinguées de la nation *Huamavilla*, seraient forcés de s'arracher deux dents de la mâchoire supérieure, et deux de l'inférieure, et ainsi de père en fils, pour conserver à jamais le souvenir de la perfidie dont leurs aïeux s'étaient rendus coupables.

Aussi jaloux que ses prédécesseurs d'étendre ses conquêtes, Huayna-Capac porta ses armes jusque dans l'île de la *Puna*, dont le souverain nommé *Tumpalla*, après avoir pris l'avis des Curacas et des principaux personnages de l'île, se détermina à se soumettre à l'*Inca*. Mais la politique eut plus de part dans cette détermination que la bonne foi, car, peu de temps après son retour à *Tumpri*, Huayna-Capac ayant eu à se plaindre des nations du continent près de la *Puna*, et ayant ordonné aux gouverneurs, aux officiers civils et militaires et aux troupes qu'il avait laissées dans l'île de venir l'aider à châtier l'insolence de ces nations, les habitans de l'île, chargés de transporter dans des balzes, les sujets de Huayna-Capac, ne furent pas plus tôt arrivés à une certaine hauteur, qu'ils les jetèrent tous dans la mer, et assom-

mèrent ceux qui tâchaient de se sauver à la nage. Mais cet acte de cruauté n'ayant pas suffisamment assouvi leur vengeance, ils massacrèrent impitoyablement tous ceux qui étaient restés dans l'île pour les policer, et leur enseigner une manière de vivre plus heureuse. A cette nouvelle Huayna-Capac fut frappé comme d'un coup de foudre, parce que la plupart de ceux qui avaient péri étaient des *Incas* ou princes du sang royal. Le monarque prit le deuil; mais, dès que le temps fut expiré, il retourna avec de nouvelles forces dans ces provinces rebelles, et les châtia sévèrement de leur révolte et de leur cruauté.

Quelque temps après, la province de *Cachapuyas* se souleva de la même manière que la *Puna*. Huayna-Capac y accourut aussitôt avec une armée considérable, bien résolu d'y faire un exemple de rigueur qui contînt tous les mécontens, mais il changea d'avis en chemin, et crut que la douceur était préférable. En conséquence il tenta cette voie auprès des rebelles, qui, loin de se repentir, se sauvèrent dans les montagnes, ne laissant dans le plat pays que les femmes et les vieillards. Ceux-ci, craignant que la colère du roi ne tombât sur eux, eurent recours à une ancienne concubine de l'*Inca* Tupac Yupanqui, nommée Mamacuna, qui s'était retirée à la bourgade de *Cassamarquilla* d'où

elle était native. Cette princesse consentit à aller au-devant de Huayna-Capac, pour lui demander grâce pour ces infortunés, espérant que le monarque ne refuserait pas un bienfait sollicité par une femme de son rang. Toutes les femmes de la bourgade accompagnèrent la *Mamacuna* qui sut si bien toucher le cœur de l'*Inca* par ses discours, ses prières et ses larmes, que non seulement ce prince lui accorda un oubli entier de ce qui s'était passé, et un pardon général pour tous les habitans, mais qu'il la laissa maîtresse de distribuer telle grâce qu'il lui plairait, et à qui elle jugerait à propos. Il la renvoya porter cette bonne nouvelle à ce peuple, et la fit accompagner par quatre *Incas* ses frères et fils de la même *Mamacuna*, et par les gouverneurs et gens de loi nécessaires pour rétablir l'ordre et la sûreté dans la province, dont les habitans touchés d'un si beau trait de clémence, tâchèrent toujours depuis de faire oublier leur déloyauté par une fidélité à toute épreuve.

Huayna-Capac ayant si heureusement purifié la province de *Chachapuya*, tourna ses armes vers les vallées qui lui restaient encore à conquérir, et arriva sur les frontières de celle de *Munta* qui se rendirent à la première sommation. Les vallées étaient habitées par les nations nommées *Apichiqui*, *Pichuusi*, *Sava*, *Pul-*

lausiniqui et *Pampahuaci*, la plupart si barbares, qu'elles surpassaient en grossièreté toutes celles que l'*Inca* avait soumises jusque-là. Mais celles qu'on rencontra ensuite et qu'on distinguait par les noms de *Saramissa* et de *Passau*, étaient encore plus stupides et plus féroces. Aussi l'*Inca*, indigné de leur extrême barbarie, dit-il à ceux qui l'accompagnaient : « Allons « nous-en, ces gens-là ne méritent pas de nous « avoir pour maîtres. »

Cette considération détermina Huayna-Capac à faire servir de ce côté-là les vallées de la province de Passau de bornes à son empire. Ses ordres donnés à cet effet, il visita pour la dernière fois ses états, et se retira ensuite à Cuzco. Ce fut pendant qu'il était occupé à cette visite, qu'il apprit que les habitans de la province de Caranque, soutenus de quelques nations voisines et indépendantes, s'étaient révoltés, et avaient fait main basse sur tous les gouverneurs et officiers royaux que l'*Inca* avait établis dans le pays. Justement irrité contre les *Caranquiens*, il fit aussitôt marcher une armée pour les châtier, et la suivit pour la commander en personne. Ses généraux ne furent pas plus tôt entrés dans ce pays, qu'ils firent savoir sous main aux rebelles, que s'ils voulaient recourir à la clémence de ce prince, ils ne doutaient pas qu'il ne leur

pardonnât. Mais malheureusement pour eux, ils ne tinrent aucun compte de cet avis salutaire, et Huayna-Capac s'étant mis à la tête de son armée, ravagea le pays, vainquit les rebelles, et ayant fait rassembler tous les prisonniers, ainsi que tous ceux qu'on savait être complices de la révolte, il ordonna qu'on leur coupât la tête, et qu'on jetât leurs corps dans la lagune ou lac d'*Yauharcocha* qui fait les limites entre les deux nations. On prétend que c'est de cette terrible exécution que cette lagune a pris le nom d'*Yauharcocha*, qui signifie *lac de sang*.

Huayna-Capac était dans son palais à *Tumipampa*, lorsqu'il reçut la première nouvelle de l'apparition des Espagnols sur les côtes du Pérou. On lui rapporta confusément qu'on avait vu un navire chargé de gens d'une figure tout-à-fait étrangère. Ce rapport le jeta dans une inquiétude d'autant plus grande, qu'on disait avoir déjà vu plusieurs prodiges sur la terre et dans l'air, et que lui et tous ses sujets étaient persuadés que les prédictions de Vira Cocha allaient s'accomplir. Aussi Huayna-Capac déclara-t-il, en ce moment, que la prédiction de Vira Cocha portait qu'après qu'il aurait régné douze *Incas* du sang royal, il viendrait une nation nouvelle qui assujettirait tout leur empire, et qu'elle serait si vaillante qu'elle aurait toujours l'avantage : et

que comme le nombre de douze s'accomplissait en sa personne, il ne doutait pas que les étrangers qu'on avait vus en mer ne fussent la nation qui leur était annoncée. Il ajouta ensuite que, pour satisfaire à la volonté du Soleil, il ordonnait à ses sujets de servir ces étrangers, et de leur obéir, comme à des gens qui les surpassaient en tout, et qui avaient de meilleures lois et des armes plus puissantes.

Inticusi-Huallpa, treizième roi inca.

Quoique le nom de cet *Inca* fût proprement Inticusi-Huallpa, qui signifie *soleil d'allégresse*, on ne laissa pas de l'appeler toujours Huascar, en mémoire de la fameuse chaîne que son père Huayna-Capac fit faire, lorsqu'il fallut lui imposer un nom et lui couper les cheveux.

L'histoire de ce prince et celle d'Atahualpa son frère, se rattachant essentiellement à l'invasion du Pérou par les Espagnols, et y étant même essentiellement liée, nos jeunes lecteurs en trouveront les détails, lorsque nous traiterons de l'état de cet empire, à l'époque où il fut envahi par Pizarre (1). Les donner actuellement, serait se mettre dans la nécessité de se répéter.

(1) Voyez page 227.

Atahualpa, quatorzième et dernier roi inca.

Atahualpa, qui succéda à son frère Inticursi-Huallpa ou Huascar, mais qui n'eut que l'ombre de la souveraineté, reçut le juste châtiment de son crime. Il fut le quatorzième et dernier souverain du sang royal des *Incas*.

Premier avis sur l'existence et la richesse du Pérou.

Le hasard nous sert souvent mieux que la science elle-même. Que de belles découvertes ne lui doit-on pas! parmi celles qui peuvent signaler ses bienfaits, la découverte du Pérou n'est pas la moins importante.

Juan Ponce de Léon venait à peine de connaître l'existence de la Floride, que Balboa, nommé par le suffrage volontaire de ses associés, au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria dans le Darien, fut si empressé d'obtenir de la couronne la confirmation du choix qu'on avait fait de lui, qu'il dépêcha un officier en Espagne pour solliciter une commission royale, qui le revêtît d'un titre légal au commandement suprême. Mais comme il sentait qu'il ne pouvait fonder le succès de ses espérances, ni sur la protection des ministres de Ferdinand avec lesquels il n'avait aucune liaison, ni sur des négociations dans une cour dont

il ne connaissait pas les intrigues, il tâcha de se rendre digne de la faveur qu'il sollicitait par quelque service signalé qui lui méritât la préférence sur ses compétiteurs. Tout entier à cette idée, il fit de fréquentes incursions dans les pays adjacens, soumit plusieurs Caciques, et recueillit une grande quantité d'or, qui était plus abondant dans cette partie du continent que dans les îles. Dans une de ces incursions, les Espagnols s'étant disputés avec une chaleur effrayante pour le partage d'un peu d'or, un jeune Cacique, témoin de cette querelle et surpris de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinait pas l'utilité, renversa avec indignation l'or qui était dans une balance, et dit, en se tournant vers les Espagnols : « Pourquoi vous « quereller pour si peu de chose ? si c'est l'amour « de l'or qui vous fait abandonner votre propre « pays pour venir troubler la tranquillité des peu- « ples qui sont si loin de vous, je vous condui- « rai dans un pays où le métal qui paraît être le « grand objet de votre admiration et de vos désirs « est si commun que les plus vils ustensiles en « sont faits. » Ravis de ce qu'ils entendaient, Balboa et ses compagnons demandèrent avec empressement où était cette heureuse contrée, et comment ils pourraient y arriver. Le Cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-

à-dire de six jours vers le sud, ils découvriraient un autre océan près duquel cette riche contrée était située; mais que s'ils se proposaient d'attaquer ce royaume puissant, ce ne pouvait être qu'avec des forces fort supérieures à celles qu'ils avaient alors.

Telle est la première information que reçurent les Espagnols sur le grand Océan méridional et sur le riche et vaste pays connu ensuite sous le nom de Pérou.

Expédition de Balboa.

Voyant devant lui des objets dignes de son ambition sans bornes et de l'audacieuse autorité de son génie, Balboa conclut sur-le-champ que l'Océan dont parlait le Cacique, était celui que Colomb avait cherché dans cette même partie de l'Amérique, dans l'espérance de s'ouvrir par là une communication plus directe avec les Indes orientales, et il conjectura que la riche contrée dont on lui faisait la description, devait être une partie de cette grande et opulente région de la terre. Flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avait en vain entrepris, et empressé d'effectuer une découverte qui ne devait pas être moins agréable au roi qu'utile à son pays, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition, auprès de la-

quelle tous ses premiers exploits paraissaient de peu d'importance. Mais il fallait faire des arrangemens et des préparatifs indispensables pour s'assurer du succès. Il commença par solliciter et gagner l'amitié des Caciques ses voisins. Il envoya quelques-uns de ses officiers à Hispaniola, avec une grande quantité d'or qui était tout à la fois la preuve des succès qu'il avait déjà eus, l'annonce de ceux qu'il se promettait encore. Les présens qu'il en fit, distribués à propos, lui méritèrent la protection du gouverneur, et attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette île le renfort considérable qu'il en attendait, il se crut en état de tenter son expédition.

L'isthme de Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur : mais cette langue de terre, qui unit ensemble le continent méridional avec le septentrional, est fortifiée par une chaîne de hautes montagnes qui s'étendent dans toute sa longueur et en font une barrière assez solide pour résister à l'impulsion des deux mers opposées. Les montagnes sont couvertes de forêts presque inaccessibles. Dans ce climat humide où il pleut les deux tiers de l'année, les vallées sont marécageuses et si fréquemment inondées que les habitans se trouvent en plusieurs endroits dans la nécessité de bâtir leurs maisons sur des arbres,

afin de s'élever à quelque distance au-dessus d'un sol humide et des odieux reptiles qui s'engendrent dans les eaux corrompues. De grandes rivières se précipitent avec impétuosité des montagnes. Cette région n'était peuplée que de sauvages errans et en petit nombre, et la main de l'industrie n'y avait rien fait pour corriger ou adoucir ces inconvéniens naturels. Dans cet état de choses, tenter de traverser un pays inconnu, sans avoir d'autres guides que des Indiens sur la fidélité desquels on ne pouvait guère compter, était donc l'entreprise la plus hardie que les Espagnols eussent encore formée dans le Nouveau-Monde. Mais l'intrépidité de Balboa était si extraordinaire, qu'elle le distinguait de tous ses compatriotes dans un temps où le dernier des aventuriers se faisait remarquer par son courage et par son audace. Il joignait à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité et ces talens populaires qui, dans les entreprises les plus téméraires, inspirent la confiance et fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires d'Hispaniola, il ne put rassembler que quatre cent quatre-vingt-dix hommes pour son expédition ; mais c'étaient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique, et prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner

de mille Indiens qui portaient leurs provisions; et pour compléter leur armement de guerre, ils emmenèrent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entièrement nus.

Balboa découvre la mer du sud.

Balboa se mit en marche pour cette grande expédition au premier septembre, vers le temps où les pluies périodiques commençaient à diminuer. Il se rendit par mer sans aucune difficulté sur le territoire d'un Cacique dont il avait gagné l'amitié; mais il n'eut pas commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays, qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avait eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. A son approche plusieurs Caciques s'enfuirent avec tous leurs sujets vers les montagnes, emportant avec eux ou détruisant tout ce qui pourrait servir à la subsistance des troupes espagnoles. D'autres rassemblèrent leurs sujets pour s'opposer à Balboa, qui ne tarda pas à sentir combien il lui serait difficile de conduire un corps de troupes au milieu des nations ennemies, à travers des marais, des rivières et des bois qui n'avaient jamais été franchis par des sauvages errans. Mais en partageant toutes les

fatigues d'une pareille marche avec ses soldats, en se montrant toujours le premier au danger, et en leur promettant avec confiance plus de gloire et de richesses que n'en avait mérité le plus heureux de leurs compatriotes, il savait si bien échauffer leur enthousiasme et soutenir leur courage, qu'ils le suivaient sans murmure. Ils avaient pénétré assez avant dans les montagnes, lorsqu'un Cacique puissant se présenta avec un corps nombreux de ses sujets pour défendre le passage d'un défilé; mais des hommes accoutumés à vaincre de si grands obstacles ne pouvaient être arrêtés par de si faibles ennemis. Ils attaquèrent les Indiens avec impétuosité, et continuèrent leur marche après les avoir dispersés sans beaucoup de peine, et en avoir fait un grand carnage. Quoique leurs guides leur eussent dit qu'il ne leur fallait que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, ils en avaient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois et les montagnes. Plusieurs d'entre eux étaient prêts à succomber sous les fatigues continuelles de cette marche dans un climat brûlant, plusieurs furent attaqués des maladies particulières au pays, et tous étaient impatients d'arriver au terme de leurs travaux et de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent que du sommet de la montagne la plus voisine, ils

découvriraient l'Océan qui était l'objet de leur désir. Lorsqu'après des peines infinies, ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe, et s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait depuis si longtemps. Dès qu'il aperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes, il tomba à genoux, en levant les mains vers le ciel ; il rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit à une découverte si avantageuse pour son pays, et si glorieuse pour lui-même. Ses compagnons, observant ses transports, s'avancèrent vers lui pour partager son admiration, sa reconnaissance et sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage, et Balboa, s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier et son épée, prit possession de cet Océan, au nom du roi d'Espagne, et fit vœu de le défendre avec les armes qu'il tenait, contre tous les ennemis de son souverain.

Cette partie de la grande mer Pacifique, ou mer du sud, que Balboa découvrit d'abord, et qui est située à l'est de Panama, conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel qu'il lui donna. Il força à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernaient les districts voisins de ce golfe, à lui donner des vivres et de l'or. D'autres lui

en envoyèrent volontairement. Quelques Caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles, et il apprit d'eux avec plaisir que les huîtres où se trouvent les perles abondaient dans la mer qu'il venait de découvrir.

La découverte de cette source de richesses contribua à encourager ses compagnons, et il reçut en même temps des avis qui le confirmaient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables de son expédition. Tous les Indiens de la mer du sud l'assurèrent de concert qu'il y avait à une distance assez considérable, vers l'est, un riche et puissant royaume, dont les habitans avaient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux; et afin de lui en donner une idée, ils traçaient sur le sable la figure des lamas, ou moutons, qu'on trouva ensuite au Pérou, et que les Péruviens avaient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme le lama ressemble à peu près pour la forme au chameau, bête de charge qui était regardée comme particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée où ils étaient, que le Nouveau-Monde était voisin des Indes orientales.

Mais quoique les avis que Balboa recevait des habitans de la côte, fortifiant ses propres conjectures et ses espérances, lui donnassent une extrême impatience de voir des pays inconnus, il était trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigues et affaiblis par les maladies. Il se détermina à ramener sur-le-champ ses compagnons à l'établissement de Santa-Maria dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditait. Pour acquérir une connaissance plus étendue de l'isthme, il prit à son retour une route différente de celle qu'il avait suivie en allant et où il n'éprouva pas moins de difficultés et de dangers que dans la première ; mais il n'y a rien d'insurmontable à des hommes animés par l'espérance et par le succès. Balboa revint à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, rapportant plus de gloire et de richesses que les Espagnols en avaient encore acquises dans aucune de leurs expéditions au Nouveau-Monde. Parmi les officiers qui l'accompagnèrent, il n'y en eut point qui méritât mieux d'être distingué que François Pizarre, et il n'y en eut aucun qui déploya plus de courage et d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces

pays, où il joua ensuite lui-même un rôle si glorieux.

Injustice.

Le premier soin de Balboa fut d'envoyer en Espagne les détails de l'importante découverte qu'il venait de faire, et de demander un renfort de mille hommes pour tenter la conquête de cette riche contrée, sur laquelle il avait reçu des instructions si encourageantes. Le premier avis de la découverte du Nouveau-Monde ne causa peut-être pas une plus grande joie que cette nouvelle inattendue, qu'on avait enfin trouvé un passage au grand Océan méridional. On ne douta plus qu'il n'y eût une communication avec les Indes orientales par une route qui était à l'ouest de la ligne de démarcation tracée par le Pape. Les trésors que le Portugal tirait chaque jour de ses établissemens et de ses conquêtes en Asie, étaient un sujet d'envie et un objet d'émulation pour les autres puissances: Ferdinand se flatta dès lors de l'espérance de partager ce commerce lucratif; et, dans l'empressement qu'il avait d'arriver à ce but, il était disposé à faire un effort supérieur à ce que Balboa demandait. Mais, malgré les services récens de ce brave Espagnol, services qui le désignaient comme l'homme le plus propre à

achever la grande entreprise qu'il avait commencée, Ferdinand fut assez peu généreux pour n'en tenir aucun compte, et pour nommer Pédrarias Davilla gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux avec douze cents soldats.

La division ne tarda pas à se mettre entre l'ancien et le nouveau gouverneur; cependant, après une réconciliation simulée, Balboa, que Ferdinand jaloux de réparer la faute qu'il avait faite en déplaçant l'officier le plus actif et le plus expérimenté qu'il eût dans le Nouveau-Monde, avait nommé Adelenlade ou gouverneur lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité et des droits très-étendus, vint à bout, après des obstacles sans nombre, de construire quatre petits brigantins. Il était prêt à mettre à la voile pour le Pérou, avec trois cents hommes d'élite (force supérieure à celle avec laquelle Pizarre entreprit depuis la même expédition, lorsqu'il reçut un message inattendu de Pédrarias, qui, poussé par des sentimens de haine, de crainte et de jalousie, et craignant que le succès n'encourageât Balboa à se rendre indépendant de sa juridiction, n'hésita pas à faire échouer une entreprise d'une si haute importance pour son pays. Sur des prétextes faux, mais plausibles, il engagea Balboa à différer son

voyage de quelque temps, et à se rendre à Acla, où il voulait avoir une entrevue avec lui. Balboa, avec la confiance tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, se rendit au lieu qui lui avait été indiqué; mais il ne fut pas plus tôt entré dans Acla, qu'il fut arrêté par l'ordre de Pedrarias, qui, impatient d'assouvir sa vengeance, ne le laissa pas languir long-temps dans la captivité. On nomma sur-le-champ des juges pour instruire son procès, on l'accusa d'avoir manqué de fidélité au roi et d'avoir voulu se révolter contre le gouverneur. La sentence de mort fut prononcée, et quoique les juges eux-mêmes, secondés par toute la colonie, sollicitassent vivement la grâce de Balboa, le gouverneur fut inexorable, et les Espagnols virent avec autant de douleur que d'étonnement, périr sur un échafaud, un homme qui, de tous ceux qui avaient commandé en Amérique, était généralement regardé comme le plus propre à concevoir et à exécuter de grands projets. Sa mort fit renoncer à l'expédition projetée.

Découverte du Pérou.

Depuis que Nugues de Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avait découvert la mer du sud, et acquis quelques notions imparfaites des riches contrées auxquelles elle

pouvait conduire, tous les yeux et tous les projets des aventuriers espagnols établis dans les colonies de Darien et de Panama, se tournaient vers ces pays inconnus, et on ne doit pas s'étonner que, dans un siècle où l'esprit aventurier était assez ardent pour engager un grand nombre d'hommes à hasarder toute leur fortune et à braver les plus grands dangers pour tenter une découverte simplement possible, le moindre rayon d'espérance fût saisi avec ardeur, et que sur des informations légères, on entreprît les plus périlleuses expéditions.

C'est ainsi que différens armemens furent faits pour prendre possession des pays situés à l'est de Panama; mais ces entreprises, confiées à des chefs dont les talens étaient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès. Comme ces excursions ne tendaient pas au-delà des limites de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de Tiena-Firme, pays couvert de bois, peu peuplé et très-malsain, les aventuriers à leur retour, firent des rapports décourageans des maux qu'ils avaient soufferts et du peu d'espérance qu'offraient les lieux qu'ils avaient visités. Ces récits calmèrent un peu la fureur des découvertes de ce côté, et il s'établit une opinion générale que Balboa s'était laissé séduire par

quelque Indien ignorant, qui avait voulu le tromper, ou qui avait été mal entendu.

Mais il y avait à Panama trois hommes sur lesquels les circonstances qui décourageaient tous les autres, faisaient si peu d'impression, qu'au moment même où tous regardaient comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avait annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étaient François Pizarre, Diégo d'Almagro et Fernand de Luque. Le premier, fils naturel d'un gentilhomme de bonne famille et d'une femme de basse naissance, était né avec un caractère aussi entreprenant que son corps était robuste et quoique ignorant au point de ne savoir pas lire, et qu'il eût gardé les cochons dans sa jeunesse, il n'en avait pas moins mérité par les talens qu'il avait déployés dans l'état d'aventurier qu'il avait embrassé, d'être regardé comme un homme né pour commander. Le second était un enfant trouvé, qui, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes, avait une valeur intrépide, une activité infatigable et une constance à l'épreuve de toutes les fatigues que la guerre pouvait entraîner après elle dans le Nouveau-Monde. Fernand de Luque, le troisième, était un prêtre, maître d'école à Panama, qui, par des moyens

que les historiens ne nous ont pas fait connaître, avait amassé des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

Tels étaient les hommes destinés à renverser un des plus grands empires du monde. Leur association fut autorisée par Pedrarias, gouverneur de Panama. Chacun mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre, le moins riche des trois, ne pouvant souscrire autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue et du danger, en se chargeant de commander en personne, l'armement destiné au premier voyage et à la première découverte. Il fut convenu qu'Almagro conduirait les renforts de troupes et de provisions dont Pizarre pouvait avoir besoin, et que Luque resterait à Panama pour traiter avec le gouverneur, et veiller aux intérêts communs. Mais par une union étrange de la passion des découvertes et de l'enthousiasme religieux, cette confédération formée par l'avidité et l'ambition, fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Luque célébra la messe, partagea l'hostie pour lui et ses deux associés, et un contrat qui avait pour objet le pillage et le meurtre, fut ratifié au nom du Dieu de paix.

La force de leur premier armement n'ayant

pas répondu à la grandeur de l'entreprise, elle eut peu de succès. Après avoir louvoyé pendant soixante-dix jours avec beaucoup de dangers et de fatigue, Pizarre, n'ayant pas fait plus de chemin que n'en ferait aujourd'hui un bon navigateur en trois jours, toucha en plusieurs endroits de la terre-ferme, et trouva partout les terrains bas, inondés par les rivières, les plus hauts couverts de bois impénétrables, peu d'habitans, mais féroces et courageux. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les naturels du pays et, par-dessus tout, les maladies propres aux terrains humides, ayant concouru à affaiblir sa petite armée il fut forcé d'abandonner cette côte sauvage, et de se retirer à Ceuhama, vis-à-vis des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama un renfort et des provisions.

Almagro, qui avait fait de son côté voile de ce port avec soixante-dix hommes, et qui s'était porté en droiture à la partie du continent où il espérait trouver son associé, avait débarqué ses soldats, qui, en cherchant leurs compagnons, coururent les mêmes dangers et essuyèrent les mêmes souffrances qui avaient forcé la troupe de Pizarre de quitter ce pays. Repoussés dans un combat opiniâtre que les Indiens leur livrèrent, et dans lequel Almagro perdit un œil par un coup de flèche, ils furent ainsi contraints de se

rembarquer. Le hasard les conduisit au lieu où Pizarre s'était retiré; ils se consolèrent mutuellement en se contant leurs aventures, en comparant leurs souffrances; et comme *Almagro* s'était avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean dans le Popayan, où l'aspect du pays et des habitans lui avait paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer ces hommes ardents à ne pas abandonner leur projet, malgré tout ce qu'ils avaient déjà souffert en voulant suivre l'exécution.

Almagro retourna aussitôt à Panama pour y recruter quelques troupes; mais ce que Pizarre et lui avaient souffert donna à ses compatriotes une si mauvaise opinion de son entreprise, que ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever quatre-vingts hommes. Tant faible que fut ce renfort, ils n'hésitèrent pas à reprendre leur opération. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu, sur la côte de Quito, et débarqua à Tacamez au sud de la rivière des Émeraudes. Ils reconnurent une contrée plus unie et plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avaient vues jusque-là, sur les côtes de la mer du sud, en trouvèrent les habitans vêtus d'étoffes de laine et de

côtes et parés de différens ornemens d'or et d'argent.

Cependant, malgré ces apparences favorables, exagérées encore par la vanité de ceux qui en rendaient compte et par l'imagination de ceux à qui on les présentait, Pizarre et Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé avec une poignée d'hommes affaiblis par les fatigues et les maladies. Ils se retirèrent à la petite île de Gallo, où Pizarre demeura avec une partie des troupes, tandis que son associé retourna à Panama, dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre possession des riches pays dont l'existence n'était plus douteuse à leurs yeux.

Quelques-uns des aventuriers, moins entreprenans et moins hardis que leurs chefs, ayant envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances et de leurs pertes, Pedro de los Rion qui avait succédé à Pédrarias, persuadé qu'une expédition qui entraînait une si grande perte d'hommes, ne pouvait être que funeste à une colonie naissante et faible, défendit qu'on fît de nouvelles levées, et dépêcha un bâtiment pour ramener Pizarre et ses compagnons de l'île de Gallo. Almagro et De Luque, très-mécontens de ces mesures qu'ils n'avaient pu prévenir et auxquelles ils n'osaient

s'opposer, trouvèrent moyen de faire savoir à Pizarre leurs sentimens, et l'exhortèrent à ne point abandonner une entreprise sur laquelle toutes leurs espérances étaient fondées, et qui était leur unique ressource pour rétablir leur réputation et leur fortune, qui avaient déjà reçu l'une et l'autre une fâcheuse atteinte. Pizarre qui, avec l'inflexible obstination de son caractère, n'avait pas besoin d'être excité à persévérer dans l'exécution de son projet, refusa nettement d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama, et employa toute son adresse et toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avaient souffert était si récent dans leur mémoire, et la pensée de revoir leur famille et leurs amis après une si longue absence, se présentait d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudraient retourner à Panama devaient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui.

Ce petit nombre d'hommes déterminés, dont les historiens espagnols ont conservé les noms avec les éloges qu'ils méritent, et à qui l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, s'établirent dans l'île de la Gorgonne.

Cette île, plus éloignée de la côte que l'île de Gallo et tout-à-fait inhabitée, leur parut une retraite sûre où ils pourraient attendre avec plus de tranquillité les secours que leurs associés devaient leur procurer. Almagro et De Luque ne les servirent pas avec négligence et avec froideur, et leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. On criait qu'il était honteux d'abandonner de braves gens, engagés dans une entreprise utile et glorieuse à la nation, et à qui on ne pouvait reprocher que l'excès de leur zèle et de leur courage, et de les laisser périr comme des criminels dans une île déserte. Vaincu par les plaintes et les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais afin qu'il ne semblât pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Pizarre et ses compagnons avaient séjourné cinq mois dans cette île, connue pour l'endroit le plus malsain de cette partie de l'Amérique. Pendant tout ce temps leurs yeux avaient été tournés vers Panama d'où ils espéraient que leurs compatriotes leur enverraient quelques secours. Mais lassés d'une attente inutile, excédés de souffrances auxquelles ils ne voyaient plus de terme, ils venaient de prendre la réso-

lution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau, plutôt que de rester plus long-temps dans cet horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama, les transports de leur joie furent si vifs qu'ils oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert. Leurs espérances se ranimèrent, et par un changement rapide, assez naturel à des hommes accoutumés par leur genre de vie aux vicissitudes les plus soudaines de la fortune, ils passèrent de l'excès de l'abattement à l'excès de la confiance. Pizarre les détermina aisément à reprendre leur premier projet avec ardeur. Au lieu de retourner à Panama, ils partirent au sud-est, et plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, ils découvrirent la côte du Pérou, le vingtième jour après leur départ de l'île de la Gorgonne; et, après avoir touché à plusieurs endroits peu considérables, ils prirent terre à Tumbès, ville assez grande, située au-delà du troisième degré au sud de l'équateur, et où se trouvaient un grand temple et un palais des *Incas*, souverains du pays.

Conduite des Espagnols de Pizarre.

C'était pour la première fois que les Espagnols jouissaient du spectacle de l'opulence et de la civilisation de l'empire péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée et cultivée avec quel-

que industrie, et les naturels décemment vêtus et ayant sur les autres habitans du Nouveau-Monde, l'avantage de connaître l'usage des oiseaux domestiques. Mais ce qui attira plus vivement leur attention, fut une quantité d'or et d'argent si grande que ces métaux étaient employés non seulement à la parure de ces peuples et à l'ornement de leurs temples, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs, ce qui ne laissait plus douter qu'il n'y en eût une prodigieuse abondance dans ce pays. Pizarre et ses compagnons s'imaginèrent dès lors qu'ils allaient voir leurs espérances réalisées, et se trouver en possession de vastes domaines et de trésors inépuisables.

Cependant avec le peu de monde qu'il avait sous ses ordres, Pizarre ne pouvait que reconnaître le riche pays dont il espérait devenir bientôt le maître. Il suivit quelque temps les côtes et communiqua paisiblement avec les naturels aussi surpris à la vue de ces étrangers que les Espagnols eux-mêmes l'étaient des marques d'opulence et de civilisation qu'ils apercevaient partout. Pizarre obtint des habitans quelques lamas, espèce d'animal domestique, quelques vases d'or et d'argent, de petits ouvrages de leur industrie et deux jeunes gens à qui il se proposait d'enseigner la langue espagnole, pour en

faire ses interprètes dans l'expédition qu'il méditait. Il arriva à Panama vers la fin de la troisième année qui s'était écoulée depuis qu'il en était parti. Mais, ni les relations qu'il fit de l'opulence des pays qu'il avait découverts, ni ses plaintes amères sur le rappel de ses troupes, dans un temps où elles lui étaient nécessaires pour former un établissement, ne purent engager le gouvernement de Panama à s'écarter de son premier plan. Il s'obstina à dire que la colonie n'était pas en état d'envahir un si puissant empire, et refusa d'autoriser une expédition qui pouvait ruiner la province confiée à ses soins, en lui faisant faire des efforts au-dessus de ses moyens. Mais toute sa froideur ne put ralentir l'ardeur des trois associés, qui, voyant qu'il fallait qu'ils poursuivissent l'exécution de leur projet sans le secours du gouvernement, ou qu'ils sollicitassent auprès de leur souverain la permission qu'ils ne pouvaient obtenir de l'administrateur de la province, convinrent entre eux que Pizarre demanderait pour lui la place de gouverneur, Almagro celle de lieutenant du gouverneur, et De Luque la dignité d'évêque dans le pays qu'ils se proposaient de conquérir.

Chargé de leurs intérêts communs, Pizarre partit aussitôt pour l'Espagne. Admis devant Charles-Quint, il parut avec la dignité d'un

homme qui se rend à lui-même témoignage des services qu'il a rendus, et conduisit sa négociation avec une adresse insinuante, qu'on ne devait attendre ni de son éducation, ni du genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors, et parvint à faire approuver par l'empereur et par ses ministres, le projet d'une nouvelle association, et fut ensuite nommé gouverneur, capitaine général et adelausade de toute la contrée qu'il avait découverte et de celle qu'il espérait encore découvrir, avec une autorité absolue, tant pour le militaire que pour le civil, ainsi que tous les priviléges accordés jusqu'alors aux conquérans du Nouveau-Monde. Pour ces concessions qui ne coûtaient rien à la cour d'Espagne, puisque c'était à Pizarre lui-même à s'en mettre en possession par la conquête, le nouveau gouverneur s'engagea à livrer deux cent cinquante hommes et à se pourvoir de vaisseaux, d'armes et de munitions pour soumettre à la couronne de Castille le pays dont on lui donnait le gouvernement.

Quelque peu considérable que fût le corps que Pizarre s'était obligé de lever, il avait si peu de fonds et si peu de crédit qu'il put à peine engager la moitié du nombre des soldats qu'il devait avoir : de sorte qu'après avoir obtenu ses patentes, il fut forcé de se dérober du port de

Séville, afin d'éviter la vigilance des officiers chargés d'examiner s'il avait rempli ses engagemens. Cependant, avant son départ, il reçut quelques secours d'argent de Cortès, qui, étant retourné à cette époque en Espagne, voulait contribuer au succès d'un ancien compagnon qui entrait dans une carrière de gloire semblable à celle que lui-même venait de fournir.

Pizarre débarqua à nombre de dies et traversa l'isthme de Panama, accompagné de ses trois frères, Ferdinand, Jean et Gonzalo. Ils étaient tous les trois à la fleur de l'âge, et leur courage et leurs talens les rendaient propres à le seconder dans tout ce qu'il pourrait entreprendre de difficile et de grand.

A son arrivée à Panama, Pizarre trouva Almagro indigné de la manière dont il avait conduit la négociation à la cour d'Espagne. Celui-ci renonça d'abord à toute liaison avec un homme dont la perfidie l'avait exclu du pouvoir et des honneurs auxquels il avait des droits si légitimes, et travailla même à former une nouvelle société dans le dessein de traverser l'entreprise de son ancien associé, ou du moins pour partager l'honneur de ses découvertes, mais Pizarre avait trop de prudence et d'adresse pour ne pas prévenir une rupture qui pouvait être si fatale à ses projets : il offrit de lui-même d'abandonner à Al-

magro la charge d'adelantade, et de joindre ses sollicitations aux siennes, pour obtenir de l'empereur le titre et un gouvernement indépendant. Il adoucit par degrés cette âme ouverte et franche, capable d'un ressentiment violent, mais qui n'était pas implacable. Satisfait d'avoir réussi dans les prétentions qu'il avait élevées, De Luque seconda de toute son adresse les efforts de Pizarre. On se réconcilia et la considération se renouvela aux anciennes conditions, que l'entreprise serait conduite aux frais communs des trois associés, et que les profits seraient partagés également entre eux.

Préparatifs des trois associés.

Malgré la réunion de leurs talents et de leurs efforts, Pizarre, Almagre et De Luque ne purent rassembler que trois petits vaisseaux et cent quatre-vingts soldats, dont trente-six cavaliers. Mais les victoires que les Espagnols avaient remportées en Italie, leur avaient donné une telle idée de leur supériorité, que Pizarre avec cette petite troupe n'hésita pas d'entreprendre la conquête d'un vaste empire. Almagre demeura à Panama pour y rassembler un renfort qu'il se chargeait de conduire; et Pizarre, à qui la saison propre à l'embarquement et la navigation de Panama au Pérou étaient mieux connues, fit le

voyage en treize jours, quoiqu'il eût été emporté par la force des vents et des courans à cent lieues, au nord de Tumbès, et obligé de débarquer ses troupes dans la baie de Saint-Mathieu. Sans perdre de temps il revint au sud, sans s'écarter du rivage, tant pour pouvoir être joint plus aisément par le renfort qu'il attendait de Panama que pour s'assurer une retraite sur ses vaisseaux en cas d'accident. La côte du Pérou se trouvant en différens endroits stérile, malsaine et peu habitée, il eut beaucoup à souffrir dans cette route. Obligés de passer les rivières, près de leur embouchure, les Espagnols essuyèrent les plus grandes difficultés. D'un autre côté Pizarre, au lieu de gagner la confiance des habitans, eut l'imprudence de les attaquer et de les forcer d'abandonner leurs habitations. Il s'ensuivit que la famine et l'excès de la fatigue et des maladies de différens genres réduisirent les Espagnols à des extrémités presque aussi cruelles que celles qu'ils avaient souffertes dans la première expédition. Les maux auxquels ils étaient en butte, répondaient si peu aux descriptions séduisantes que Pizarre leur avait faites du pays où il les conduisait, que plusieurs de ses compagnons commencèrent à lui faire des reproches, et que ses soldats auraient même perdu toute confiance en lui, si

même, dans cette partie stérile du Pérou, ils n'eussent trouvé quelque apparence de richesse et de culture qui semblait justifier les rapports de leur chef. Enfin, ils arrivèrent dans la province de Coaque, où ayant surpris les habitans de la ville principale, ils trouvèrent des vases et des ornemens d'or et d'argent évalués à plus de trente mille pesos, et d'autres richesses qui dissipèrent leurs doutes et rendirent aux plus mécontens et leur courage, et leurs premières espérances.

Transporté de joie à la vue de ces riches dépouilles, qu'il considérait comme les premiers fruits d'une terre abondante en trésors, il dépêcha sur-le-champ un vaisseau à Panama, avec une grosse part du butin pour Almagro, et un autre bâtiment à Nicaragua, chargé de sommes considérables pour des personnes en crédit dans la province, dans l'espoir que cet étalage de richesses qu'il avait acquises en si peu de temps déterminerait beaucoup d'aventuriers à venir le joindre. En attendant il continua sa marche le long de la côte, et dédaignant d'employer d'autres moyens que la force ouverte, il attaqua les naturels du pays dans leurs habitations éparses avec une si grande impétuosité qu'il les força de se soumettre ou de se retirer dans l'intérieur de leurs terres.

Cette apparition soudaine d'étrangers qui venaient envahir leur pays, dont la figure et les mœurs étaient également extraordinaires à leurs yeux, et à qui rien ne pouvait résister, fit sur les Péruviens les mêmes impressions de terreur qu'avaient éprouvées les autres nations américaines. Pizarre ne rencontra presque aucune résistance jusqu'à l'île de Puna dans la baie de Guayaquil. Cette île étant plus peuplée que les autres pays qu'il avait traversés, et ses habitans étant plus courageux et moins civilisés que ceux du continent, ils se défendirent avec tant de valeur et d'obstination que Pizarre employa six mois à les soumettre. De Puna il s'avança à Tumbès, où les maladies qui s'étaient mises dans sa troupe le forcèrent de séjourner pendant trois mois.

Ce temps de repos lui permit de recueillir le fruit des soins qu'il avait pris de répandre la renommée de ses premiers succès. Il lui arriva de Nicaragua deux détachemens, qui n'étaient pas à la vérité de plus de trente hommes chacun, mais qui parurent un renfort d'autant plus considérable que l'un était commandé par Sébastien Benalcasar, et l'autre par Fernand Soto, deux des meilleurs officiers qui eussent servi en Amérique. De Tumbès il se porta sur la rivière de Piara, et dans une situation avantageuse

près de son embouchure, il établit la première colonie espagnole du Pérou, à laquelle il donna le nom de Saint-Michel.

A mesure que Pizarre s'avança vers le centre du Pérou, il acquit plus de connaissances sur la grandeur, la police, et l'état des affaires de cet empire. Sans ces connaissances préliminaires, il n'aurait pu alors conduire heureusement ses opérations, et sans cette circonstance on ne pourrait pas même aujourd'hui expliquer les progrès que les Espagnols avaient déjà faits, et développer les causes des succès qu'ils eurent dans la suite.

État de l'empire du Pérou, à l'époque de l'invasion des Espagnols.

Lorsque les Espagnols envahirent le Pérou, cet empire, qui s'étendait du nord au sud, à plus de quinze cents milles de côte sur la mer du sud, et dont la profondeur de l'est à l'ouest était peu considérable et bornée par les grandes chaînes des Andes qui se prolongent d'une de ses extrémités à l'autre, dans toute sa longueur, était en proie aux horreurs d'une guerre civile qui avait éclaté après la mort de Huayna-Capac, le douzième monarque depuis la fondation de l'empire. Ce prince, qui réunissait les talens militaires aux vertus pacifiques qui distinguaient

ses aïeux, ayant soumis par la force des armes, le royaume de Quito, épousa, au mépris de la loi fondamentale de la monarchie qui défendait de souiller le sang royal par aucune alliance étrangère, la fille du roi de Quito. Il eut de ce mariage un fils nommé Atta-Hualpa à qui il laissa en mourant, ce royaume; et Huascar, son fils aîné, eut le reste de ses états en partage. Mais quelque grand que fût le respect des Péruviens pour la mémoire d'un monarque qui avait régné avec autant de gloire que ses prédécesseurs, la disposition de Huayna-Capac, pour la succession à l'empire, parut si contraire à une maxime aussi ancienne que la monarchie, et fondée sur une autorité regardée comme sacrée, qu'elle excita à Cuzco un mécontentement général. Encouragé par les dispositions de ses sujets, Huascar voulut que son frère renonçât au royaume de Quito et le reconnût pour son souverain. Atta-Hualpa, dont le premier soin fut de s'attacher un gros corps de troupes qui avait accompagné son père à Quito, éluda d'abord la demande de son frère, et marcha bientôt contre lui à la tête des meilleurs soldats de l'empire. Le résultat d'une telle situation n'était pas difficile à prévoir. La force des armes l'emporta sur l'autorité des lois. Atta-Hualpa, vainqueur, abusa cruellement de sa victoire. Convaincu de

la faiblesse de ses droits à la couronne, il entreprit d'éteindre la race royale en faisant périr tous les enfans du Soleil, descendus de Manco-Capac. Il conserva la vie à son infortuné rival, fait prisonnier dans la bataille qui décida du sort de l'empire; mais ce fut par un motif de politique dont le but était d'établir plus aisément son autorité, en donnant des ordres au nom de son frère.

Ce concours de circonstances que Pizarre ne pouvait prévoir, et dont il ne fut instruit que fort tard, par la difficulté de communiquer avec une nation dont il ignorait la langue, lui laissa la facilité de pousser ses opérations presque sans obstacles et d'arriver jusqu'au centre de l'empire avant qu'on eût fait aucun effort pour l'arrêter dans sa marche. Les Espagnols en s'avançant apprirent à la vérité quelque chose de la division qui partageait le royaume; mais ils n'en furent bien instruits que par des envoyés d'Huascar à Pizarre, à qui ce prince demanda du secours contre Atta-Hualpa. Pizarre comprit d'abord toute l'importance de cette ouverture, et prévit si bien tous les avantages qu'il pouvait retirer de la guerre civile qui divisait le royaume, que, sans attendre le renfort qui lui arrivait de Panama, il se détermina à s'avancer, pendant que la discorde intérieure mettait les

Pérouviens dans l'impossibilité de l'attaquer avec toutes leurs forces, espérant lui-même qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs, selon les circonstances, il pourrait plus facilement les opprimer tous les deux.

Obligé de partager ses troupes et de laisser à Saint-Michel une garnison suffisante pour défendre cette place qui devait lui servir de retraite, en cas d'événement, et de port où il pût recevoir les secours qu'il attendait de Panama, il commença sa marche avec une troupe peu considérable et en assez mauvais état. Elle consistait en soixante-deux cavaliers et cent deux fantassins, dont vingt étaient armés d'arquebuses et trois de mousquets. Il dirigea sa route sur Cazancalca, petite ville à douze journées de distance de Saint-Michel, et où Atta-Hualpa était campé avec une grande partie de ses troupes. Il n'avait fait encore que peu de chemin, lorsqu'un officier, dépêché par l'*Inca*, vint à sa rencontre avec un riche présent de ce prince, qui lui offrait son amitié et le faisait assurer qu'il serait bien reçu à Cazancalca. Alors Pizarre, employant l'artifice déjà mis en usage par ses compatriotes en Amérique, se donna pour l'ambassadeur d'un prince puissant, et déclara qu'il s'avançait avec l'intention d'offrir à Atta-Hualpa son secours contre les ennemis qui lui disputaient le trône.

Les Péruviens, qui ne pouvaient se faire aucune idée du véritable objet que les Espagnols avaient en vue en entrant dans leur pays, s'épuisaient en conjectures. En effet, devaient-ils regarder ces étrangers comme des êtres d'une nature supérieure qui venaient à eux pour leur faire du bien ou pour punir leurs crimes, ou bien comme des ennemis de leur repos et de leur liberté! Les protestations des Espagnols qui ne cessaient de dire qu'ils étaient venus apporter aux Péruviens les connaissances de la vérité et les conduire dans le chemin du bonheur, donnaient quelque vraisemblance à la première opinion; mais ils étaient rejetés dans la seconde par la violence, la rapacité et la cruauté de ces terribles hôtes. Dans cette incertitude, la déclaration que Pizarre fit de ses intentions pacifiques dissipa les craintes de l'*Inca* et le détermina à recevoir les Espagnols en amis. En conséquence, on les laissa traverser paisiblement un désert sablonneux entre Saint-Michel et Motapé, où le plus petit effort d'un ennemi, joint à la détresse où ils se trouvaient en traversant un si mauvais pays, leur aurait été fatal. De Motapé, ils s'avancèrent vers les montagnes qui environnent la partie basse du Pérou, et passèrent par un défilé si étroit et si inaccessible qu'un petit nombre d'hommes aurait pu le défendre contre

une armée nombreuse. Mais là encore, par l'imprudente incrédulité de l'*Inca*, ils ne rencontrèrent aucun obstacle, et prirent tranquillément possession d'un fort construit pour défendre ce passage important. A leur approche, Atta-Hualpa leur fit renouveler les assurances de son amitié, et leur en donna des gages, en leur envoyant des présens encore plus riches que les premiers.

A son entrée dans Caxancalca, Pizarre prit possession d'une grande cour ou place, dont un des côtés était fermé par une maison que les historiens appellent le palais de l'*Inca*, et l'autre par le temple du Soleil, le tout environné d'un fort rempart de terre. Après avoir établi ses troupes dans ce poste avantageux, il dépêcha Fernand Soto et son frère Ferdinand, au camp d'Atta-Hualpa, éloigné de la ville d'environ une lieue. Ils étaient chargés de confirmer les assurances que Pizarre avait données de ses dispositions pacifiques et de demander une entrevue à l'*Inca*, afin de lui expliquer plus au long les intentions que les Espagnols avaient eues en venant dans son pays. Ils furent reçus avec les attentions de l'hospitalité que les Péruviens eussent pu employer à l'égard de leurs meilleurs amis, et Atta-Hualpa leur promit qu'il irait dès le lendemain les visiter dans leur quar-

tier. Le maintien décent du monarque, l'ordre qui régnait à sa cour, le respect avec lequel ses sujets approchaient de sa personne et exécutaient ses ordres, étonnèrent les Espagnols qui n'avaient encore rien vu en Amérique, au-dessus des petits caciques de quelques tribus sauvages; mais leurs regards s'attachèrent bien autrement sur les immenses richesses étalées avec profusion dans le camp du monarque. Les ornemens que portaient sur leurs personnes l'*Inca* et les gens de sa suite; les vases d'or et d'argent dans lesquels le repas qu'on leur donna fut servi, la multitude d'ustensiles de toute espèce faits de ces précieux métaux, furent pour eux un spectacle qui surpassait toutes les idées d'opulence que pouvait se former un Européen du seizième siècle.

Perfidie méditée de Pizarre.

Pizarre, qui savait par les observations qu'il avait faites sur les mœurs des peuples du Nouveau-Monde, aussi bien que par l'exemple de Cortèz, de quelle conséquence il pouvait être pour lui de se saisir de la personne de l'*Inca*, forma, pour y parvenir, un plan qui demandait autant d'audace que de perfidie. Au mépris des caractères dont il s'était revêtu en s'annonçant comme l'ambassadeur d'un grand monarque,

qui recherchait l'alliance de l'*Inca*, et sans égards aux assurances réitérées d'amitié qu'il lui avait données et des offres de service qu'il lui avait faites, il résolut de se prévaloir de la simplicité confiante avec laquelle Atta-Hualpa comptait sur ces protestations et de s'emparer de la personne de ce prince, dans l'entrevue à laquelle il l'avait invité. Il prépara l'exécution de son plan aussi froidement et avec aussi peu de scrupule que si cette trahison n'eût pas dû faire un jour sa honte et celle de son pays. Il divisa sa cavalerie en trois petits escadrons sous le commandement de Ferdinand son frère, de Soto et de Benalcazar. Il ne fit qu'un corps de son infanterie, et garda près de lui vingt de ses soldats les plus déterminés pour le seconder dans la périlleuse entreprise qu'il se réservait. L'artillerie qui consistait en deux pièces de campagne, et les arquebusiers furent placés vis-à-vis du chemin par lequel l'*Inca* devait arriver. Tous reçurent ordre de ne pas sortir de leurs postes, et de ne faire aucun mouvement qu'on ne leur donnât le signal de l'action.

Le 16 novembre 1532, tout le camp des Péruviens fut en mouvement; mais comme Atta-Hualpa voulait paraître dans sa plus grande magnificence, dans sa première entrevue avec ces étrangers, les préparatifs de sa marche furent

si longs que le jour était déjà fort avancé lorsqu'elle commença, et de peur que l'ordre n'en fût troublé, elle se fit avec tant de lenteur, que les Espagnols s'impatientant et craignant que quelque soupçon de la part d'Atta-Hualpa ne fût la cause de ce retardement, Pizarre lui dépêcha un de ses officiers avec les nouvelles assurances de ses intentions amicales.

Cependant l'*Inca* s'approchait, il était précédé de quatre cents hommes habillés uniformément, espèce de coureurs qui lui ouvraient le passage. Ainsi lui-même, sur une espèce de trône ou de lit, orné de plumes de diverses couleurs, presque couvert de plaques d'or et d'argent, et enrichi de pierres précieuses, il était porté sur les épaules de ses principaux courtisans; derrière lui quelques-uns de ses principaux officiers étaient portés de la même manière. Plusieurs troupes de danseurs et de chanteurs accompagnaient cette marche, et toute la plaine était couverte de troupes au nombre de plus de trente mille hommes.

Dès que l'*Inca* fut près du quartier des Espagnols, le père Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, s'avança un crucifix dans une main et son bréviaire dans l'autre, et dans un long discours, il exposa au monarque la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'in-

carnation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ, le choix que Dieu avait fait de saint Pierre pour être un grand vicaire sur la terre, le pouvoir de saint Pierre transmis aux papes, et la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du Nouveau-Monde. Après avoir exposé toute cette doctrine, il somma Atta-Hualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnaître l'autorité suprême du pape et le roi de Castille pour son légitime souverain, lui promettant s'il se soumettait, que le roi son maître prendrait le Pérou sous sa protection et lui permettrait de continuer d'y régner; mais lui déclarant la guerre et le menaçant de la plus terrible vengeance s'il refusait d'obéir et s'il persistait dans son impiété.

Cet étrange discours, qui contenait des mystères incompréhensibles et des faits inconnus, dont toute l'éloquence humaine ne pouvait donner en si peu de temps une idée distincte à un Américain, fut si mal rendu par l'interprète, qui n'entendait pas l'espagnol et qui ne pouvait l'expliquer avec clarté dans la langue de l'*Inca*, qu'Atta-Hualpa n'en comprit presque rien. Seulement quelques points de la harangue de Valverde, plus faciles à saisir, le remplirent d'étonnement et d'indignation. Sa réponse fut pourtant modérée. Il commença par faire observer

qu'il était maître de son royaume par le droit de succession, et qu'il ne pouvait concevoir comment un prêtre étranger prétendait disposer de ce qui ne lui appartenait pas; et que si cette prétendue donation avait été faite, lui qui était le légitime propriétaire, refusait de la confirmer; qu'il n'était point du tout disposé à renoncer à la religion qu'il tenait de ses ancêtres et abandonner le culte du Soleil : qu'à l'égard des autres points traités dans le discours du harangueur, il n'en avait jamais entendu parler, qu'il n'y comprenait rien, et qu'il désirait de savoir où Valverde avait appris des choses si extraordinaires. *Dans ce livre*, dit Valverde, en lui présentant son bréviaire. L'*Inca* prit le livre avec empressement, et après en avoir tourné quelques feuillets, il l'approcha de son oreille. Ce que vous me donnez là ne parle pas et ne dit rien, reprit-il, en jetant avec dédain le livre à terre. Le moine furieux court à ses compagnons et leur crie : « Aux armes! « chrétiens! la parole de Dieu est profanée! « venger ce crime sur ces chiens d'infidèles. »

Pizarre attaque les Péruviens.

Pizarre qui, durant cette longue conférence, avait eu de la peine à retenir ses soldats, impatiens de se jeter sur les richesses qu'ils avaient sous les yeux, donna le signal de l'attaque. A

l'instant les instrumens militaires des Espagnols se firent entendre ; les canons et les mousquets commencèrent à tirer, les chevaux s'élancèrent et l'infanterie tomba sur les Péruviens l'épée à la main. Étonnés d'une attaque si soudaine, et saisis de terreur à la vue des terribles effets des armes à feu et de l'irrésistible impétuosité de la cavalerie, les Américains prirent la fuite de tous côtés sans tenter de se défendre. Alors Pizarre, à la tête de sa troupe d'élite, poussa droit à l'*Inca*, et quoique les grands de sa suite, s'empressant autour de leur monarque, lui fissent un bouclier de leurs corps en se dévouant à l'envi pour le défendre, il arriva bientôt jusqu'à lui, le saisit par le bras, le fait descendre de son trône et l'emmène dans son quartier. La prise d'Atta-Hualpa décida la fuite de toutes ses troupes; les Espagnols les poursuivirent de tous côtés et continuèrent de massacrer de sang froid, et avec une barbarie réfléchie, des fuyards qui n'opposaient aucune résistance. Le carnage ne finit qu'avec le jour. Il y eut plus de quatre mille Péruviens égorgés. Aucun Espagnol ne périt, et Pizarre seul fut légèrement blessé à la main par un de ses propres soldats, qui s'était saisi avec trop de précipitation de la personne de l'*Inca*.

Les richesses amassées dans le pillage surpassèrent toutes les idées que les Espagnols s'é-

taient faites du Pérou, et ils furent si transportés de cet étonnant succès qu'ils passèrent la nuit dans l'ivresse d'une joie insensée, naturelle à de misérables aventuriers qui faisaient en si peu de temps une fortune si extraordinaire.

Abattement de Atta-Halpa.

Atta-Hualpa, dans les premiers momens de sa captivité, pouvait à peine croire à un événement si inattendu; mais il ne tarda pas à sentir toute l'horreur de sa destinée, et son abattement fut proportionné à la hauteur dont il était tombé. Craignant de perdre tous les avantages qu'il pouvait retirer d'un prisonnier de cette importance Pizarre s'efforça de le consoler par des démonstrations de douleur et de respect, que démentaient ses actions. En vivant parmi les Espagnols, l'*Inca* démêla bientôt la passion qui les dominait et qu'ils ne prenaient pas la peine de cacher; il crut pouvoir la faire servir à se procurer la liberté. Il offrit aux Espagnols une rançon qui les étonna, malgré tout ce qu'ils connaissaient déjà de la richesse de son royaume. La chambre dans laquelle il était gardé avait vingt-deux pieds de long et seize de large, il s'engagea à la remplir de vases et d'ustensiles d'or jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre. Pizarre accepta sans hésiter des offres

si séduisantes, et l'on tira une ligne sur les murs de la chambre pour marquer la hauteur à laquelle le trésor promis devait s'élever.

Transporté de joie par l'espoir de recouvrer sa liberté, Atta-Hualpa prit sur-le-champ des mesures pour remplir son engagement. Il envoya des messages à Cuzco, à Quito et dans tous les lieux où l'or était en plus grande abondance, soit dans les temples, soit dans les palais des *Incas*, et les chargea de rapporter directement à Caxancalca le prix qu'on mettait à sa rançon. Quoiqu'il fût prisonnier chez ses ennemis, les Péruviens étaient si accoutumés à respecter tous les ordres de leurs souverains, qu'ils obéirent avec la plus grande promptitude. Calmés par l'espérance de voir leur roi bientôt libre, ils ne voulurent pas mettre sa vie en danger en formant la moindre tentative pour le délivrer; et quoique les forces de l'empire fussent encore entières, on ne fit plus de préparatifs, et l'on n'assembla plus de troupes pour défendre l'état et venger le souverain. Les Espagnols restèrent tranquilles à Caxancalca. Pizarre envoya dans les provinces éloignées de petits détachemens qui, loin de trouver aucune résistance, reçurent partout des témoignages de respect et de soumission.

Huascar est mis à mort par ordre de son frère.

Quelque peu considérables que fussent ces petits détachemens que Pizarre envoyait dans les provinces, et quelque désir qu'il eût d'avoir une légère connaissance de l'intérieur du pays, il se serait bien gardé d'affaiblir ainsi son corps de troupes, s'il n'avait pas reçu dans le même temps la nouvelle qu'Almagro était débarqué à Saint-Michel avec un renfort qui allait presque doubler ses forces. L'arrivée de ce secours était aussi alarmante pour l'*Inca* qu'agréable aux Espagnols. Le monarque prisonnier voyait le pouvoir de ses ennemis s'accroître, et comme il ne connaissait ni d'où venaient ces étrangers, ni par quels moyens ils étaient conduits au Pérou, il lui était impossible de prévoir jusqu'où pouvait aller l'inondation qui fondait sur ses états. Tandis qu'il était en proie à ces inquiétudes, il apprit que quelques Espagnols, marchant vers Cuzco, avaient rendu visite à son frère Huascar dans le lieu où il était retenu prisonnier; que ce prince leur avait représenté la justice de sa cause, et que pour les déterminer à prendre sa défense, il leur avait promis une quantité d'or plus considérable que celle qui avait été offerte pour la rançon de son frère. Atta-Hualpa voyant que sa perte était inévitable

si les Espagnols écoutaient ces propositions, et craignant que leur insatiable avidité ne les déterminât en faveur d'Huascar, résolut de sacrifier la vie de son frère pour sauver la sienne. En conséquence il donna des ordres qui furent exécutés avec une ponctualité rigoureuse.

Partage du butin entre les Espagnols. Effets de ce partage.

Cependant les Indiens chargés d'or arrivaient tous les jours à Caxamalca de toutes les provinces du royaume. La plus grande quantité de la quotité convenue était amassée, et Atta-Hualpa assurait les Espagnols que si toute sa rançon n'était pas encore prête à leur être livrée, c'était l'éloignement des lieux d'où il fallait l'apporter qui en était la cause. Mais ces amas d'or mis continuellement sous les yeux des soldats, irritaient tellement leur cupidité, qu'il devenait impossible de contenir plus long-temps l'impatience qu'ils avaient de s'en mettre en possession. On fit fondre tous les vases et ustensiles, excepté quelques pièces d'un travail curieux qu'on réserva pour le roi d'Espagne. Après avoir mis à part le quint dû à la couronne et cent mille pesos, destinés aux soldats qui étaient venus avec Almagro, il resta un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pesos à parta-

ger entre Pizarre et ses compagnons. Le jour de la Saint-Jacques, patron de l'Espagne, fut choisi pour la répartition de cette somme immense, et dans la manière dont elle se fit se manifesta le bizarre mélange de fanatisme et de rapacité que l'on peut regarder comme un des traits les plus frappans des conquérans du Nouveau-Monde. Assemblés pour se partager les dépouilles d'un peuple innocent, arrachées par la fourbe, les violences et la cruauté, ils commencèrent par invoquer solennellement le nom de Dieu, et par demander les lumières du ciel, pour faire la distribution de ces fruits d'iniquité. Chaque cavalier eut pour sa part huit mille pesos, somme équivalente en ce temps-là à autant de vingt-quatre francs du nôtre, et chaque fantassin quatre mille. Les parts de Pizarre et de ses officiers furent proportionnées à leur rang.

L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une fortune si subite acquise par le service militaire, et jamais un si grand butin ne fut partagé par un si petit nombre de soldats. Plusieurs d'entre eux se voyant récompensés de leurs travaux au-delà de leurs espérances, furent si impatiens de se retirer des dangers et des fatigues de la guerre pour passer le reste de leurs jours dans leur patrie, qu'ils demandèrent leur congé à grands cris et avec importunité. Pizarre voyant

qu'il ne pouvait plus attendre de ceux qui étaient ainsi disposés ni courage dans les combats, ni patience dans les travaux, convaincu d'ailleurs que partout où ils iraient le spectacle de leur richesse engagerait d'autres aventuriers plus pauvres et plus hardis à venir se ranger sous ses drapeaux, leur accorda leur demande sans difficulté, et permit à plus de soixante d'entre eux d'accompagner en Espagne son frère Ferdinand qu'il y envoyait pour porter à l'empereur les relations de ses victoires et les présens qu'il lui destinait.

Les Espagnols n'eurent pas plus tôt effectué le partage de la rançon de l'*Inca*, qu'il les somma d'accomplir la promesse qu'on lui avait faite de le mettre en liberté : mais rien n'était plus éloigné de la pensée de Pizarre. En faisant la guerre dans le Nouveau-Monde, il s'était accoutumé, comme tous ses compatriotes, à regarder les Américains comme des êtres d'une espèce inférieure qui ne méritaient pas le nom d'hommes, et qui n'en avaient pas les droits. Son seul objet dans la convention avec Atta-Hualpa avait été d'amuser son prisonnier afin que l'espoir de recouvrer sa liberté l'engageât à lui prêter son autorité pour recueillir les richesses de son royaume. Après avoir réussi dans ce projet, il ne tint aucun compte de ce qu'il avait promis, et tandis que ce prince crédule se flat-

tait de l'espoir de remonter bientôt sur son trône, Pizarre avait secrètement résolu de lui ôter la vie. Plusieurs circonstances semblent l'avoir déterminé à commettre ce forfait, un des plus criminels et des plus atroces dont les Espagnols se soient souillés dans la conquête de l'Amérique.

Mais en imitant la conduite que Cortèz avait tenue avec le souverain du Mexique, Pizarre était loin d'avoir les talens nécessaires pour bien suivre ce plan : et comme il n'avait ni l'adresse ni la modération qui eussent pu lui faire gagner la confiance de son prisonnier, il n'avait pas su mettre à profit l'avantage d'être maître de sa personne et de son autorité. Il est vrai qu'Atta-Hualpa montrait plus de discernement que n'en avait fait voir Montézuma, et qu'il paraissait avoir mieux démêlé le caractère et les vues des Espagnols. Les soupçons et la défiance ne tardèrent pas à s'établir entre eux et lui ; le soin avec lequel il fallait garder un prisonnier de cette importance augmentait beaucoup les embarras militaires, tandis que l'avantage qu'on en retirait était peu considérable. Pizarre ne vit bientôt plus dans l'*Inca* qu'un fardeau dont il désirait d'être délivré.

Condamnation et exécution d'Atta-Hualpa.

Almagro et ses compagnons avaient demandé

de partager également avec ceux de Pizarre la rançon de l'*Inca*; mais quoique les nouveaux venus eussent eu une part du butin, et que leur chef eût reçu des présens considérables, ils étaient tous mécontens. Ils craignaient que tant qu'Atta-Hualpa serait prisonnier, les soldats de Pizarre ne regardassent les trésors qu'on pourrait amasser dans la suite comme le supplément de ce qui manquait à la rançon de l'*Inca*, et que sous ce prétexte ils ne prétendissent se les approprier en entier. En conséquence ils demandèrent sa mort, afin que tous les aventuriers du Pérou fussent désormais sur le même pied et eussent les mêmes droits.

Pizarre lui-même commençait à être alarmé des nouvelles qui lui parvenaient des provinces éloignées de l'empire. On y assemblait des troupes, et ces mouvemens pouvaient être l'effet des ordres donnés par Atta-Hualpa. D'ailleurs ces craintes et ces soupçons étaient entretenus et augmentés par les artifices de Philippillo, un des Indiens que Pizarre avait amené de Tumbès en 1520 pour lui servir d'interprète. Cette fonction mettant Philippillo à portée de voir familièrement et fréquemment le monarque prisonnier, il osa, malgré la bassesse de sa naissance, porter ses vœux jusqu'à une *Coya* ou fille du Soleil, l'une des femmes d'Atta-Hualpa,

et ne voyant aucune espérance de l'obtenir tant que le monarque vivrait, il conçut le projet d'engager les Espagnols à lui ôter la vie, en leur donnant des alarmes sur les desseins secrets de leur prisonnier, et en leur parlant sans cesse des préparatifs qu'il faisait contre eux.

Pour surcroît de malheur, tandis qu'Almagro et ses compagnons demandaient ouvertement la mort de l'*Inca*, ce malheureux prince contribuait lui-même imprudemment à hâter sa perte. Durant sa captivité il avait conçu un attachement particulier pour Ferdinand Pizarre et Fernand Soto, qui, ayant reçu une meilleure éducation que les autres aventuriers, se conduisaient à son égard avec plus de décence et d'attention. Adouci par le respect que lui montraient ces officiers d'un rang distingué, parmi les Espagnols, il se plaisait dans leur société; mais en présence du gouverneur, il était timide et contraint; à la crainte se joignit bientôt le mépris pour Pizarre. Parmi les arts de l'Europe, celui de lire et écrire attirait sa plus grande admiration; il recherchait depuis long-temps si c'était un talent acquis ou naturel. Pour éclaircir ses doutes, il pria un des soldats qui le gardaient d'écrire sur son pouce le nom de Dieu. Il montra ensuite cette écriture à différens Espagnols en leur demandant ce qu'elle signifiait,

et à son grand étonnement, tous lui firent, sans hésiter, la même réponse. Pizarre entrant un jour chez lui, l'*Inca* lui présenta son pouce, le gouverneur rougit et fut près d'avouer avec quelque confusion son ignorance. Dès ce moment Atta-Hualpa le regarda comme un homme de rien, moins instruit que ses soldats, et il n'eut pas l'adresse de cacher les sentimens que cette découverte lui avait inspirés. Le général fut si vivement blessé de se voir l'objet du mépris d'un barbare, que son ressentiment se joignant à tous les autres motifs, il se détermina à faire périr l'*Inca*.

Mais afin de donner quelque apparence de justice à une action si violente, et pour n'en être pas lui seul responsable à son souverain, Pizarre se détermina à faire juger l'*Inca* selon toutes les formes observées en Espagne dans les procès criminels. Lui-même et Almagro, avec deux conseillers, furent ses juges, avec un pouvoir absolu d'absoudre et de condamner; un procureur général poursuivit au nom du roi. On donna à l'accusé un conseil pour sa défense, et des greffiers furent chargés de rédiger les actes du procès. On porta à cet étrange tribunal des accusations encore plus étranges; elles consistaient en divers articles : Atta-Hualpa, quoique bâtard, avait usurpé le trône et fait mourir son

frère, son légitime souverain. Il était idolâtre et il avait non seulement permis, mais même ordonné des sacrifices humains. Il avait un grand nombre de concubines. Depuis son emprisonnement il avait dissipé et détourné frauduleusement les trésors de l'empire qui appartenaient aux Espagnols par droit de conquête, et excité ses sujets à prendre les armes contre eux. Parmi ces chefs d'accusation, quelques-uns sont si ridicules et si absurdes qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'effronterie, ou de l'iniquité de Pizarre qui en faisait le fondement d'une procédure criminelle à laquelle il soumettait le souverain d'un grand empire sur lequel il n'avait aucune juridiction. Sur tous ces articles des témoins furent entendus; mais comme ils faisaient leurs dépositions dans leur langue, Philippillo, chargé de les interpréter, pouvait y donner toutes les tournures qui favorisaient ses perfides intentions. Ces témoignages parurent convaincans à des juges dont l'opinion était arrêtée d'avance. Ils prononcèrent qu'Atta-Hualpa était coupable, et le condamnèrent à être brûlé vif. Le P. Valverde prostitua ses fonctions sacrées jusqu'à confirmer cette sentence par l'autorité de son ministère, et en attester la justice par sa signature. Accablé de sa destinée, Atta-Hualpa s'efforça d'obtenir par ses larmes,

ses promesses et ses prières, d'être envoyé en Espagne, où un monarque serait son juge. Mais la pitié était un sentiment inconnu au cœur du cruel Pizarre; il ordonna que l'exécution fût faite sur-le-champ, et ce qui ajouta à l'amertume des derniers moments de ce malheureux prince, le même moine qui venait de ratifier sa sentence se présenta à lui pour le consoler, et tenta de le convertir. Le plus fort argument dont Valverde fit usage pour faire embrasser à l'*Inca* la religion chrétienne fut la promesse qu'on adoucirait la rigueur de son supplice. La crainte d'une mort cruelle lui arracha la demande du baptême. La cérémonie fut faite, et Atta-Hualpa, au lieu d'être brûlé, fut étranglé au poteau auquel il était attaché.

Dissolution du Gouvernement et de toute police intérieure du Pérou.

Atta-Hualpa n'eut pas plus tôt cessé de vivre, que Pizarre investit de la royauté un des fils de ce prince, dans l'espoir que ce jeune homme sans expérience deviendrait entre ses mains un instrument passif, et qu'il se servirait plus aisément de lui que d'un monarque accoutumé à commander. Mais les peuples de Cusco et des pays adjacens ayant reconnu comme *Inca* Manco-Capac, frère d'Huascar, il arriva que

ni l'un ni l'autre de ces souverains n'eut l'autorité de ses prédécesseurs. D'ailleurs les convulsions violentes qui avaient agité l'empire, d'abord dans la guerre civile des deux frères, et ensuite depuis l'invasion des Espagnols, avaient tellement troublé l'ordre établi dans l'administration intérieure, et brisé tous les ressorts du gouvernement, que lorsque les Péruviens virent leur monarque au pouvoir des étrangers et périssant enfin d'une mort honteuse, le peuple des différentes provinces, se regardant alors comme affranchi de toute la contrainte des lois et des mœurs, s'abandonna aux plus grands excès. Encouragés par ces circonstances et par le peu de respect que l'on portait à la race sainte des *Incas*, depuis qu'Atta-Hualpa avait fait périr un si grand nombre des descendans du Soleil, des hommes ambitieux s'élevèrent en différentes parties de l'empire, et aspirèrent au pouvoir suprême sans être de la race des *Incas*. Le général qui commandait pour Atta-Hualpa dans Quito, saisit le frère et les enfans de son maître, les fit mourir dans les plus horribles supplices, et rejetant toute liaison avec l'un et l'autre *Inca*, se forma pour lui-même un royaume séparé.

Il serait difficile de peindre le plaisir qu'éprouvèrent les Espagnols, lorsqu'ils virent la discorde s'établir parmi les Péruviens, et la vi-

gueur du gouvernement se relâcher. Considérant ces désordres comme la dissolution prochaine de l'état, Pizarre qui avait reçu des renforts assez considérables pour pouvoir sans danger pénétrer dans l'intérieur du pays, n'hésita plus à s'avancer vers Cuzco. Le partage des trésors de Caxamalca avait produit les effets qu'il avait prévus. Dès que son frère Ferdinand, les officiers et les soldats à qui il avait permis de quitter le service, en emportant leur part du butin, furent arrivés à Panama, et eurent étalé aux yeux de leurs compatriotes étonnés les trésors qu'ils apportaient, la renommée de leurs victoires et de leurs richesses se répandit dans tous les établissemens espagnols de la côte du sud, et y produisit un si grand enthousiasme, que les gouverneurs de Guatimala, de Panama et de Nicaragua eurent beaucoup de peine à retenir les Espagnols dans leurs districts, qui voulaient tous abandonner leurs possessions pour se porter en foule à cette source inépuisable de richesses qui venait de s'ouvrir au Pérou. Malgré les défenses les plus sévères, il arriva à Pizarre un grand nombre d'aventuriers, de sorte qu'en se mettant en marche pour Cuzco, il se trouva à la tête de cinq cents hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable sous les ordres de Benalcasar. Les Péruviens

assemblèrent plusieurs gros corps de troupes pour s'opposer à ses projets. On livra plusieurs combats qui se terminèrent comme toutes les actions entre les Européens et le Américains. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'Espagnols tués ou blessés, et les Américains furent mis en fuite à chaque fois avec un grand carnage. Enfin Pizarre entra dans Cuzco, et en prit possession. Les trésors qu'on y trouva, reste de ce que les Péruviens avaient détourné ou caché, soit pour sauver leurs temples du pillage qui les aurait profanés, soit en haine de leurs avides vainqueurs, excédèrent de beaucoup la rançon d'Atta-Hualpa. Mais comme les Espagnols étaient déjà familiarisés avec la richesse du pays, et que le butin était partagé entre un plus grand nombre d'aventuriers, ce partage, malgré la part considérable qui fut distribuée à chacun, n'excita pas le même étonnement que le premier.

Pendant cette marche à Cuzco, le fils d'Atta-Hualpa, que Pizarre traitait comme *Inca*, mourut; et comme les Espagnols ne lui substituaient personne, les droits de Manco-Capac au trône parurent être alors universellement reconnus.

Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre et à Almagro.

Cependant Ferdinand Pizarre était arrivé en

Espagne. L'immense quantité d'or et d'argent qu'il apporta y causa autant d'étonnement qu'elle en avait excité à Panama et dans les autres colonies espagnoles. Pizarre fut reçu par l'empereur Charles-Quint avec des égards dus à un homme qui déposait à ses pieds un présent dont la valeur surpassait toutes les idées que les Espagnols s'étaient formées de la richesse de leur acquisition en Amérique, même après avoir été pendant dix ans maîtres du Mexique. Pour récompenser les services de François Pizarre, l'empereur le confirma dans sa qualité de gouverneur, en y joignant de nouveaux priviléges et en étendant les bornes de son gouvernement à soixante-dix lieues au sud le long des côtes, par de-là les limites fixées dans sa première patente. Almagro obtint aussi les honneurs qu'il avait tant désirés. On lui donna le titre d'adelausade ou gouverneur, et sa juridiction fut étendue sur deux cents lieues de pays, à commencer des limites méridionales du gouvernement de Pizarre. Ferdinand lui-même ne demeura pas sans récompense. Il fut fait chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques, distinction toujours flatteuse pour un gentilhomme espagnol, et retourna au Pérou, accompagné de beaucoup de personnes de plus grande dis-

sinction que celles qui avaient jusqu'alors servi en Amérique.

Discussions entre Pizarre et Almagro.

La nouvelle de ces dispositions de l'empereur ne fut pas plus tôt parvenue au Pérou, qu'Almagro, instruit qu'il avait obtenu un gouvernement indépendant, prétendit que Cuzco, où résidaient les *Incas*, y était compris, et il fit ses préparatifs pour se rendre maître de ce poste important. Jean et Gonzalès Pizarre se mirent aussitôt en devoir de le repousser. Chacun des contendans avait un parti puissant, et la dispute allait se décider par le sort des armes, lorsque François Pizarre arriva dans la capitale; il n'y avait jamais eu entre ce guerrier et Almagro de réconciliation sincère. La perfidie de Pizarre qui s'était fait donner à lui seul des honneurs et des avantages qu'il devait partager avec son associé, était toujours présente à l'esprit de l'un et de l'autre. L'un ne pouvant pas se dissimuler sa mauvaise foi, ne se flattait pas que son rival lui pardonnât; l'autre se souvenant toujours qu'il avait été trompé, ne cherchait que les occasions de se venger. L'avidité et l'ambition les avaient portés tous deux à suspendre leur haine réciproque, et même à agir de concert pour obtenir les richesses et la puissance; mais ils

n'eurent pas plus tôt atteint le but de leurs désirs, que les mêmes passions qui avaient formé cette union passagère, les divisèrent de nouveau. Chacun d'eux avait auprès de lui un certain nombre de subalternes intéressés à le flatter, qui avec l'art et la méchanceté particulière à cette espèce d'hommes, aigrissaient leurs soupçons mutuels et grossissaient à leurs yeux les torts les plus légers. Mais malgré toutes ces causes d'inimitié, ils connaissaient si bien l'un et l'autre leurs talens respectifs, qu'ils craignaient également les conséquences d'une rupture ouverte. L'arrivée de Pizarre à Cuzco et l'adresse, mêlée de fermeté, qu'il montra dans ses plaintes contre Almagro et ses partisans, détournèrent alors l'orage. Il se fit une nouvelle réconciliation, dont la condition principale fut qu'Almagro tenterait la conquête du Chili, et que s'il n'y trouvait pas un établissement digne de lui, Pizarre l'indemniserait en lui cédant une partie du Pérou. Cette nouvelle convention fut confirmée avec les mêmes solennités que la première et observée avec aussi peu de fidélité.

Réglemens de Pizarre. Fondation de Lima.

Cette affaire importante ne fut pas plus tôt terminée, que Pizarre revint dans les provinces voisines de la mer; et comme sa tranquillité

n'était troublée ni par les Espagnols ni par les Indiens, il s'occupa avec l'ardeur et la constance qui distinguaient son caractère à établir un gouvernement régulier dans les vastes pays soumis à son autorité. Quoique son éducation le rendît incapable de toute recherche sur les principes de la politique intérieure, et que le genre de vie qu'il avait mené jusque-là parût peu compatible avec l'ordre que demande l'administration de la justice, la perception des impôts, le travail des mines et le traitement des Indiens, ses lois furent simples et n'eurent pour objet que la prospérité publique.

Mais quoiqu'il proportionnât son plan à l'état de faiblesse où était sa colonie naissante, son esprit étendu se portait vers l'avenir; il se considérait lui-même comme le fondateur d'un grand empire; il délibéra long-temps sur le lieu où il placerait le siége du gouvernement. Cuzco, la résidence des *Inças*, était située dans un coin de l'empire, à plus de quatre cents milles de la mer, et plus éloignée encore de Quito, province dont l'importance lui paraissait extrême. Le Pérou n'avait aucun autre établissement qui méritât le nom de ville, et qui pût déterminer les Espagnols à y fixer leur séjour. Mais en parcourant le pays, Pizarre fut frappé de la beauté et de la fertilité de la vallée de Rimac, une des plus éten-

dues et des mieux cultivées du Pérou, que ce fut sur les bords d'une petite rivière du même nom que la vallée qu'elle arrose et qu'elle enrichit, à six milles de Callao, le hâvre le plus commode de l'océan Pacifique, qu'il établit le chef-lieu de son gouvernement. Il lui donna le nom de *Ville des Trois Rois*, soit parce qu'il en posa la première pierre à l'époque où l'église célèbre la fête des Trois Rois, soit comme il est plus vraisemblable, en l'honneur de Jeanne et Charles, souverains de Castille. Ce nom se conserve encore en Espagne dans tous les actes publics; mais la ville est plus connue par les étrangers sous celui de *Lima*, mot corrompu de l'ancien nom de la vallée où elle est située. Grâce aux soins de Pizarre, les bâtimens s'élevèrent avec tant de promptitude qu'une ville, un palais magnifique pour le gouverneur, et des maisons solidement construites pour ses principaux officiers, s'offrirent bientôt au regards surpris.

Invasion du Chili par Almagro. Vigoureuse défense des habitans. Siége de Cuzco par les Indiens.

Conformément à la condition qu'il avait faite avec Pizarre, Almagro se mit en marche pour le Chili, et, comme il possédait au plus haut

degré les qualités qui attirent surtout l'admiration du soldat, une libéralité sans bornes et un courage intrépide, cinq cent soixante-dix hommes se rangèrent sous ses drapeaux. C'était le corps le plus nombreux d'Européens qui eût été jusqu'alors assemblé au Pérou. L'impatience de terminer promptement son expédition, ou l'habitude de supporter tous les travaux et de braver tous les dangers, habitude commune à tous les Espagnols qui avaient servi quelque temps en Amérique, détermina Almagro à traverser les montagnes au lieu de s'avancer le long de la côte dans le pays plat. En effet, le chemin était plus court; mais presque impraticable. Pendant cette route ses troupes souffrirent tous les maux que la nature humaine peut éprouver de la fatigue, de la faim et des rigueurs du climat de ces régions élevées de la zone torride où le froid est presque aussi rude que celui que l'on ressent sous le cercle polaire. Aussi en périt-il un grand nombre, et ceux qui furent assez forts pour résister et pour parvenir jusqu'aux plaines fertiles du Chili, y trouvèrent de nouveaux obstacles à surmonter. Ils eurent à faire à des hommes bien différens des Péruviens, intrépides, endurcis aux travaux, et assez semblables aux nations guerrières du nord de l'Amérique par leurs cons-

titution physique et par leur courage. Quoique étonnés à la première apparition des Espagnols, et plus encore à la vue de leur cavalerie et de leurs armes à feu, les naturels revinrent bientôt de leur surprise, non-seulement jusqu'à se défendre avec vigueur, mais même jusqu'à assaillir leurs nouveaux ennemis avec plus de résolution et de bravoure que n'en avait montré jusque-là aucune nation américaine. Toutefois les Espagnols continuèrent à pénétrer dans le pays, et y recueillirent l'or en abondance ; mais ils ne pensèrent plus à y former un établissement. Malgré toute l'habileté de leur chef, le succès de leur expédition était encore extrêmement douteux, lorsqu'une révolution inattendue les rappela au Pérou.

Révolte des Péruviens.

Les colonies espagnoles avaient envoyé un si grand nombre d'aventuriers au Pérou, et tous y avaient porté des espérances si outrées d'une fortune immense et rapide, qu'il n'était pas possible de proposer à aucun d'eux de s'enrichir par les travaux de l'industrie. Ils eussent vu dans une pareille proposition non-seulement le renversement de toutes leurs espérances, mais une véritable insulte. Il fallait cependant trouver quelque occupation à des hommes qu'on ne

pouvait pas sans danger laisser dans l'inaction. Pizarre encouragea quelques-uns des officiers les plus distingués, qui lui étaient arrivés nouvellement, à tenter des expéditions dans quelques provinces de l'empire, que les Espagnols n'avaient pas encore visitées. Il se forma alors diverses troupes assez considérables, qui vers le temps du départ d'Almagro pour le Chili se mirent en marche pour pénétrer dans différentes provinces éloignées de l'intérieur du pays. L'*Inca* Manco-Capac, observant l'imprudence des Espagnols qui dispersaient ainsi leurs troupes et le petit nombre de ceux qui étaient demeurés à Cuzco sous les ordres de Jean et Gonzales Pizarre, crut être arrivé au moment heureux d'assurer ses droits à l'empire, de venger son pays et d'exterminer ses oppresseurs. Quoique surveillé de très-près par les Espagnols, qui lui laissaient habiter le palais de ses ancêtres à Cuzco, il trouva le moyen de communiquer son projet aux gens qui devaient l'exécuter. Les moindres désirs des souverains sont des ordres chez un peuple accoutumé à les respecter comme des divinités. Loin de se disposer à abandonner volontairement le Pérou, comme ils l'avaient fait croire aux habitans, les Espagnols y abordaient en bien plus grand nombre. Dans ces circonstances, les Péruviens ne pouvant plus espérer

de se voir délivrer de leurs tyrans que par un effort généreux de toute la nation, les préparatifs pour l'exécution de cette entreprise furent faits avec le secret et le silence dont les Américains sont peut-être seuls capables.

L'*Inca* avait déjà fait quelques tentatives infructueuses pour s'échapper des mains des Espagnols, lorsque Ferdinand Pizarre étant venu à Cuzco, lui accorda la permission d'assister à une grande fête qui devait se célébrer à quelques lieues de la capitale. Sous le prétexte de cette solennité, les hommes les plus considérables de l'empire s'étaient rassemblés. Dès que l'*Inca* les eut joints, l'étendard de la guerre fut déployé, et en peu de temps tous les guerriers de la nation furent sous les armes, depuis les confins de la province de Quito jusqu'aux frontières du Chili. Beaucoup d'Espagnols qui vivaient tranquilles dans les possessions qu'ils avaient obtenues, furent impitoyablement massacrés. Différens détachemens qui marchaient sans précaution dans une contrée qui paraissait entièrement soumise au joug, furent exterminés. Ce fut, si l'on en croit les historiens espagnols, avec une armée de deux cent mille hommes que l'*Inca* attaqua Cuzco. Les trois frères, dont toutes les forces ne consistaient que dans cent soixante-dix Espagnols, se défendirent avec un

courage héroïque. Un autre corps nombreux d'Indiens investit Lima, et intercepta toute communication entre cette ville et Cuzco, de sorte que les Espagnols ignorèrent également dans l'une et dans l'autre le sort de leurs compatriotes, et supposant les événemens les plus funestes, se croyaient les seuls échappés à la destruction de leur nation au Pérou.

C'est contre Cuzco que se portèrent les plus grands efforts des Indiens. L'*Inca*, à la tête d'une nombreuse armée, en forma le siége, qui fut suivi avec la plus grande ardeur, pendant l'espace de neuf mois. Les Péruviens n'y déployèrent pas au même degré le courage féroce des Mexicains; mais ils y conduisirent quelques-unes de leurs opérations avec plus de sagacité, et montrèrent plus d'exactitude à acquérir les connaissances de l'art militaire. Ils tournèrent les armes européennes contre leurs ennemis. Ils amenèrent un corps nombreux de leurs plus braves guerriers avec les épées, les piques et les boucliers qu'ils avaient pris aux Espagnols tués dans les différens combats qu'ils leur avaient livrés. Ils avaient remarqué que les Espagnols combattaient serrés, et tiraient de là leur plus grande force dans l'action; ils s'exercèrent en conséquence à combattre de la même manière. Quelques-uns osèrent même manier les mousquets et

acquirent assez d'adresse pour s'en servir. Les plus hardis, à la tête desquels était Manco-Capac, montaient les chevaux qu'ils avaient pris et s'avançaient hardiment, la lance en arrêt, pour charger les cavaliers espagnols. Manco-Capac se mit en possession d'une moitié de sa capitale, malgré la valeur avec laquelle les Pizarres la défendirent. Il en fut pourtant ensuite chassé; mais les Espagnols y perdirent Jean Pizarre, le plus aimé des trois frères, et quelques autres officiers de distinction. Excédé par les fatigues d'un service qui ne leur laissait aucun moment de repos, manquant de vivres, et désespérant de résister plus long-temps à des ennemis dont le nombre augmentait tous les jours, les soldats de Pizarre avaient résolu d'abandonner Cuzco, dans l'espérance de rejoindre ceux de leurs compagnons qui auraient échappé aux Péruviens, ou de s'ouvrir un chemin au travers des ennemis, et de gagner la mer où ils trouveraient quelque moyen de quitter un pays devenu le tombeau de leur nation.

Arrivée d'Almagro. Motifs de sa conduite. Ses opérations. Ses succès.

La nouvelle de la révolte générale des Péruviens aurait suffi pour engager Almagro à quitter le Chili, pour aller au secours de ses com-

patriotes ; mais il fut porté à cette résolution par un motif moins généreux et plus intéressé : le même messager par lequel il apportait la patente royale qui le créait gouverneur du Chili, et fixait les limites de son gouvernement. D'après cette patente, Cuzco lui parut évidemment comprise dans l'étendue de son département, et il eut dès-lors autant d'ardeur pour ôter aux Pizarre la possession de cette capitale, que pour empêcher les Péruviens de s'en emparer. Impatient d'exécuter ce double projet, il hasarda de retourner par une nouvelle route au travers des plaines sablonneuses de la côte. Dans cette marche, il eut à souffrir de la chaleur et de la soif, presque autant qu'il avait souffert du froid et de la faim, en traversant les sommets des Andes.

Il arrivait à Cuzco dans un moment critique. Les Espagnols et les Péruviens, en le voyant approcher, éprouvèrent une égale inquiétude. Instruits de ses prétentions qu'il ne prenait pas la peine de cacher, les Espagnols délibéraient pour savoir s'ils le traiteraient comme un libérateur ou comme un ennemi. Quant aux Péruviens, à qui le sujet de la querelle des deux partis était connue, ils se flattaient qu'il y avait pour eux plus à espérer qu'à craindre des opérations d'Almagro, qui, mal instruit lui-même des événe-

mens passés pendant son absence, et voulant savoir avec plus d'exactitude l'état des affaires, avançait vers la capitale avec autant de lenteur que de circonspection. Des négociations s'entamèrent entre tous les partis. L'*Inca* s'y conduisit avec beaucoup d'adresse. Il s'efforça d'abord de gagner l'amitié d'Almagro ; mais après plusieurs tentatives sans succès, et désespérant d'ailleurs de former jamais une union sincère avec les Espagnols, il les surprit avec un corps nombreux et choisi. La discipline et la valeur des Espagnols triomphèrent. Les Péruviens furent repoussés avec une si grande perte qu'une grande partie de leur armée se dispersa, et qu'Almagro put librement avancer jusqu'aux portes de Cuzco.

Les Pizarre, n'ayant plus à combattre les Péruviens, portèrent toute leur attention sur ce nouvel ennemi, et prirent des mesures pour lui fermer l'entrée de la capitale. Cependant la prudence empêcha pendant quelque temps les deux partis de tourner leurs armes l'un contre l'autre, tant qu'ils furent environnés d'ennemis communs qui se seraient réjoui de leurs pertes. On proposa d'abord différens plans de conciliation. Chacun des chefs s'efforçait de tromper l'autre ou d'attirer à soi ses soldats. Le caractère ouvert, affable et généreux d'Almagro, lui gagna plusieurs des partisans des

Pizarre, révoltés des manières dures et impérieuses de ces chefs. Encouragé par cette défection, Almagro s'avança de nuit vers la ville, surprit quelques sentinelles, gagna les autres, et, environnant la maison qu'habitaient les deux frères, il les força, après une défense opiniâtre de leur part, de se rendre à discrétion.

Il n'y eut que deux ou trois Espagnols tués dans ces premières hostilités de la guerre civile; mais elles ne tardèrent pas à être suivies de scènes meurtrières. François Pizarre étant parvenu à dissiper les Péruviens qui investissaient Lima, et ayant reçu d'Hispaniola et de Micasagua des renforts considérables, envoya cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses frères et la garnison de Cuzco. Ce corps, qu'on pouvait regarder comme une force considérable dans l'enfance de la puissance espagnole en Amérique, s'avança jusqu'à une petite distance de la capitale avant de soupçonner qu'il pût avoir à combattre d'autres ennemis que les Indiens. Ce fut un grand étonnement pour eux de voir leurs compatriotes postés sur les bords de la rivière d'Abancay pour les empêcher de la passer. Plus jaloux de les attirer à son parti que de les vaincre, Almagro tenta de séduire leur chef par des promesses et des présens; mais la fidélité d'Alvarado, qui avait plus de

vertu que de talent pour la guerre, ne fut point ébranlée. Almagro l'amusa par plusieurs mouvemens, tandis qu'un gros détachement de soldats d'élite, ayant passé la rivière pendant la nuit, tomba sur son camp, dispersa ses troupes avant qu'il eût le temps de les former, et le fit lui-même prisonnier avec ses principaux officiers.

Faute d'Almagro. Situation fâcheuse de Pizarre. Son adroite conduite.

L'avantage qu'Almagro venait de remporter aurait mis pour toujours fin à la querelle des deux rivaux, s'il avait aussi bien connu l'art de profiter de la victoire que celui de vaincre. Rodrigue Orgagnès, officier d'un grand talent, qui, ayant servi sous le connétable de Bourbon, dans ses guerres en Italie, était accoutumé aux résolutions hardies et décisives, lui conseilla de faire mourir les deux Pizarre qu'il avait entre les mains, Alvarado et quelques autres qu'il ne pouvait espérer de gagner, et de marcher sur-le-champ à Lima avec ses troupes victorieuses, avant que le gouverneur eût le temps de faire des préparatifs de défense. Almagro sentait tous les avantages de ce conseil, et ne manquait pas du courage nécessaire pour le suivre; mais cédant à des sentimens qui ne paraissaient guère convenir à un soldat de fortune,

vieilli dans le service, il fut arrêté par des scrupules qu'on ne devait pas attendre d'un chef de parti qui avait tiré l'épée dans une guerre civile. Son humanité l'empêcha de répandre le sang de ses adversaires, et la crainte d'être regardé comme rebelle ne lui permit pas d'entrer à main armée dans une province que son souverain avait donnée à un autre. Il savait bien que la dispute entre lui et Pizarre ne pouvait se terminer que par les armes, et il ne prétendait pas éviter cette manière de la décider. Mais une délicatesse mal entendue, dans la circonstance où il se trouvait, lui faisait souhaiter que son rival fût regardé comme l'agresseur, et ce motif lui fit reprendre tranquillement le chemin de Cuzco, pour attendre que Pizarre vînt l'y attaquer.

Celui-ci ignorait encore tout ce qui s'était passé, le retour d'Almagro, la prise de Cuzco, la mort d'un de ses frères, la captivité de deux autres et la défaite d'Alvarado. Tant de malheurs réunis abattirent pour quelques momens ce courage qui avait résisté aux plus rudes coups de l'infortune; mais la nécessité de pourvoir à sa sûreté, aussi bien que le désir de la vengeance, l'empêchèrent de succomber. Il prit ses mesures avec la sagacité qui lui était naturelle. Comme il était maître de la côte, et qu'il

attendait des renforts considérables d'hommes et de provisions, il était aussi important pour lui de gagner du temps et d'éviter une action, que pour Almagro de hâter ses opérations et d'en venir à une action décisive. Il eut recours aux artifices qu'il avait déjà employés avec succès, et Almagro fut assez faible pour se laisser amuser par l'espérance de terminer leurs différens à l'amiable. En variant sans cesse ses propositions, en cédant du terrain à propos, en accordant quelquefois tout, et rétractant ensuite ce qu'il avait accordé, Pizarre fit traîner la négociation de manière que, quoique chaque jour fût précieux à Almagro, il s'écoula plusieurs mois sans qu'on eût rien arrêté. Tandis qu'Almagro et ses officiers n'étaient occupés qu'à reconnaître et à éviter les piéges que leur tendait le gouverneur de Lima, Gonzales Pizarre et Alvarado trouvèrent le moyen de corrompre leurs gardes, et non-seulement ils s'échappèrent, mais ils persuadèrent à soixante soldats d'Almagro de fuir avec eux. La fortune ayant ainsi rendu au gouverneur un de ses frères, une perfidie de plus ne lui coûta rien pour délivrer l'autre. Il proposa à Almagro de soumettre leurs contestations au jugement de leur souverain. Jusqu'à sa décision chacun demeurerait en possession de ce qu'il occupait actuellement. Ferdi-

nand Pizarre serait mis en liberté et partirait sur-le-champ pour l'Espagne avec les officiers qu'Almagro voudrait envoyer lui-même pour faire valoir ses droits. Le but de Pizarre, dans ces propositions, était manifeste. Almagro avait été souvent trompé par ses artifices, et cependant il compta sur la sincérité de son rival avec une crédulité aveugle, et accepta toutes les conditions.

Ferdinand Pizarre n'eut pas plus tôt recouvré sa liberté, que le gouverneur, n'étant pas retenu par la crainte du danger que courait son frère, ne dissimula plus. Le traité fut oublié, et il ne fut plus question de conciliation. Il déclara ouvertement que ce n'était plus les armes à la main qu'il fallait déclarer qui de lui ou d'Almagro demeurerait maître du Pérou. Ses préparatifs se firent avec une célérité que demandait une résolution si hardie. Il eut bientôt sept cents hommes en état de marcher à Cuzco. Il en donna le commandement à ses deux frères, en qui il pouvait se confier pour l'exécution des mesures les plus violentes; car ils étaient animés par l'ambition commune aux trois frères et le souvenir récent de leur captivité et de leurs souffrances. Après avoir tenté, sans succès, de traverser les montagnes pour arriver par une route directe à Cuzco, ils marchèrent au sud le long de la côte jusqu'à Nusca, et alors tour-

nant à gauche, ils passèrent les défilés qu'on trouve dans la branche des Andes, qui s'étendaient entre eux et la capitale. Almagro, au lieu de suivre le conseil de quelques-uns de ses officiers, qui voulaient qu'il défendît ces passages, attendit son ennemi dans la plaine de Cuzco. Deux raisons semblaient l'avoir conduit à prendre cette résolution. Il n'avait guère que cinq cents hommes, et il craignait de s'affaiblir encore en envoyant des détachemens dans les montagnes; et comme sa cavalerie était plus nombreuse et mieux disciplinée que celle de Pizarre, il ne pouvait tirer un grand parti de cet avantage, qu'en combattant dans un pays découvert.

Marche d'Almagro sur Cuzco. Il est défait et pris. Son procès. Sa condamnation à mort. Son exécution.

Les Pizarre s'avancèrent sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui venaient de la nature des contrées horribles et désertes qu'il fallait traverser. Aussitôt qu'ils furent dans la plaine, les deux partis montrèrent une impatience égale de terminer enfin une querelle qui durait depuis si long-temps. Compatriotes, anciennement amis, sujets du même souverain, et marchant chacun sous l'étendard d'Espagne, ils voyaient les montagnes voisines couvertes d'Indiens as-

semblés pour jouir du plaisir de les voir s'égorger les uns les autres, et prêts à attaquer ensuite le parti demeuré vainqueur. Mais tous ces motifs ne pouvaient l'emporter sur la haine cruelle dont ils étaient animés. Il ne se donna de part ni d'autre aucun conseil de paix ; il ne se fit pas une proposition d'accommodement. Malheureusement pour Almagro, son âge avancé ne lui permettait plus de supporter les grands travaux, et dans ce moment critique, épuisé par les fatigues et privé de son autorité militaire, il fut obligé de confier le commandement à Orgagnès qui, quoique excellent officier, n'était pas aussi aimé des soldats, et n'avait pas autant d'ascendant sur leur esprit que le chef qu'ils étaient accoutumés à suivre et à respecter.

Le combat fut terrible et se soutint des deux côtés avec un courage égal. Almagro avait un plus grand nombre de vieux soldats et plus de cavalerie; mais ces avantages étaient balancés du côté de Pizarre par le nombre et par deux compagnies de mousquetaires, que l'empereur avait envoyées d'Espagne, sur la nouvelle de la révolte des Indiens. L'usage des armes à feu n'était pas encore très-commun en Amérique, parmi les aventuriers qui s'équipaient sans beaucoup de soins et à leurs propres frais. Cette petite troupe armée régulièrement et bien disciplinée

décida de la journée. Partout où elle se portait, un feu bien conduit et bien soutenu renversait tout ce qu'elle trouvait devant elle, cavalerie et infanterie. Orgagnès s'efforçant de rallier et de ranimer ses troupes, reçut une blessure dangereuse. La déroute devint alors générale. La cruauté des vainqueurs souilla la gloire d'une victoire si complète. La fureur qu'inspirent ordinairement les guerres civiles, portait les uns à massacrer leurs compatriotes sans distinction et sans remords, tandis que l'esprit d'une basse vengeance poussait les autres à égorger leurs ennemis particuliers.

Orgagnès et plusieurs officiers de distinction furent tués de sang-froid. Plus de cent quarante soldats périrent sur le champ de bataille, nombre considérable dans une action entre deux petits corps, terminée en fort peu de temps. Trop faible pour se tenir à cheval, Almagro voulut qu'on le portât en litière sur une hauteur, d'où il pouvait voir le champ de bataille. Il fut témoin des divers mouvemens des deux armées, avec la plus grande agitation et la plus vive inquiétude, et vit enfin la défaite totale de ses troupes avec l'indignation d'un vieux capitaine, long-temps accoutumé à vaincre. Il tenta de se dérober par la fuite, mais il fut fait prisonnier et gardé avec toute la vigilance possible.

Au lieu d'exécuter la résolution qu'ils avaient prise d'attaquer les Espagnols, les Péruviens se retirèrent tranquillement après la bataille, et il n'y a peut-être pas dans l'histoire du Nouveau-Monde un exemple plus frappant de l'ascendant des Espagnols sur les Américains, que de voir ceux-ci, témoins de la défaite et de la dispersion des deux partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre, affaibli et fatigué par la victoire même, et n'oser tomber sur leurs oppresseurs, lorsque la fortune leur offrait une occasion si favorable de les combattre avec avantage.

Cuzco fut pillée par les vainqueurs, qui y trouvèrent un butin considérable, formé en partie des restes des trésors des Indiens, et en partie des richesses amassées par leurs adversaires au Pérou et au Chili. Mais ces dépouilles, et tout ce que leur chef put y ajouter se trouvèrent si fort au-dessous de ce qu'ils croyaient être dû à leurs services, que Ferdinand Pizarre, ne pouvant les satisfaire, eut recours au même expédient que son frère avait employé dans une occasion semblable. Il chercha à occuper ces esprits hautains et remuans, afin d'empêcher leurs plaintes de dégénérer en mutinerie. Il encouragea ceux de ses officiers, qu'il jugea les plus actifs à entreprendre de découvrir et de soumettre différentes provinces où les Espagnols n'avaient pas encore

pénétré. Tous les chefs qui commandaient quelques-unes de ces expéditions furent suivis par beaucoup de volontaires, qui montraient une ardeur et une confiance qu'on ne trouve que dans les aventuriers de ce siècle. Plusieurs des soldats d'Almagro s'enrôlèrent aussi, et Pizarre eut la satisfaction d'être délivré des importunités de ses partisans mécontens et de la crainte de ses anciens ennemis.

Almagro demeura plusieurs mois étroitement gardé et livré à toutes les inquiétudes que lui causait l'incertitude de sa situation. Son sort était fixé par les Pizarre, depuis le moment où il était tombé entre leurs mains; mais la prudence les forçait de différer leur vengeance, jusqu'à ce que les soldats, qui avaient servi sous Almagro et plusieurs de leurs partisans même en qui ils ne pouvaient se confier entièrement, fussent éloignés de Cuzco. Dès que cet obstacle ne subsista plus, Almagro fut accusé juridiquement pour crime de trahison, jugé avec les formalités ordinaires et condamné à mort. Sa sentence le frappa de terreur, et, quoiqu'il eût souvent bravé la mort avec la plus grande intrépidité dans les combats, il ne put sans faiblesse la voir s'approcher sous une forme ignominieuse. Il eut recours à des supplications basses et indignes de sa gloire. Il conjura les Pizarre de se

souvenir de leur ancienne amitié et des services qu'il avait rendus à leur famille. Il rappela à François l'humanité dont il avait usé envers Ferdinand et Gonzales, ses prisonniers, dont il avait épargné la vie, malgré les remontrances de ses plus fidèles amis. Il le pressa d'avoir pitié de son âge, de ses infirmités, et le conjura de lui laisser les tristes restes d'une vie qui ne pouvait pas encore être bien longue, pour lui donner le temps d'expier ses péchés, et de faire sa paix avec le ciel. Les supplications d'un homme aimé de tous ceux qui avaient servi sous lui, arrachèrent les larmes de tous les yeux, et touchèrent les cœurs les plus durs; mais les Pizarre demeurèrent inflexibles. Dès qu'Almagro vit que son sort était inévitable, il reprit la dignité et le courage d'un ancien soldat. Il fut étranglé dans sa prison, et ensuite publiquement décapité dans la soixante-quinzième année de son âge. Il laissa un fils qu'il avait eu d'une femme indienne de Panama, alors prisonnier à Lima, et qu'il nomma néanmoins son successeur dans son gouvernement, en vertu du pouvoir qu'il en avait de l'empereur.

Délibération de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou. Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs.

La guerre du Pérou suspendant toute espèce de communication avec l'Espagne, la nouvelle de ces événemens extraordinaires n'y arriva que fort tard. Malheureusement pour le parti victorieux, elle y fut apportée par quelques-uns des officiers d'Almagro, qui avaient quitté ce pays à l'époque de cette dernière révolution, et qui racontèrent tous les faits avec toutes les circonstances défavorables aux Pizarre. Leur ambition, leur mépris pour leurs engagemens les plus solennels, leur violence et leur cruauté furent peints avec toute la malignité et l'exagération de l'esprit de parti. Ferdinand Pizarre, qui arriva bientôt après, et qui se montra à la cour avec une magnificence extraordinaire, travailla à effacer ces impressions et à se justifier lui-même et ses frères, en représentant Almagro comme l'agresseur. L'empereur et ses ministres, sans être en état de décider avec certitude lequel des deux partis était le plus coupable, virent clairement les suites funestes qu'on devait attendre de ces dissensions. Il était manifeste que tandis que des gouverneurs, chargés de l'administration de deux colonies

naissantes, emploieraient l'un contre l'autre des forces destinées à les défendre contre l'ennemi commun, le bien public ne serait plus rien pour eux, et que les Indiens pourraient profiter de leur désunion pour exterminer les vainqueurs. Mais il était plus aisé de connaître le mal que de trouver le remède. Les informations qu'on avait reçues étaient si incomplètes et si suspectes, le lieu de la scène était si éloigné, qu'il était presque impossible de prescrire à un administrateur la conduite qu'il devait suivre, et qu'avant qu'aucun plan, approuvé en Espagne, pût être suivi au Pérou, l'exécution pouvait en devenir très-funeste par le changement des circonstances et de la situation des partis.

L'empereur se vit en conséquence obligé d'envoyer au Pérou un homme revêtu de pouvoirs très-étendus et presque arbitraires, qui, après avoir observé l'état des affaires par lui-même et recherché sur les lieux la conduite des différens chefs, fût autorisé à établir la forme du gouvernement qu'il jugerait la plus avantageuse à la métropole et à la colonie. Vaca de Castro fut choisi pour cet important emploi; il était juge de l'audience royale de Valladolid, et ses talens, son intégrité, sa fermeté justifièrent le choix de son souverain. Ses instructions, quoique très-amples, ne le liaient pas dans ses opérations.

Selon les circonstances, il pouvait revêtir différens caractères. S'il trouvait le gouverneur encore vivant, il ne devait prendre que la qualité de juge pour conserver l'air d'agir de concert avec lui, et ne pas blesser un homme qui avait si bien mérité de son pays; mais si Pizarre était mort, il était muni de provisions qu'il produirait, et qui le nommaient son successeur au gouvernement. Cette attention pour Pizarre semble pourtant avoir été l'effet de la crainte de son pouvoir, plutôt qu'un témoignage d'approbation donnée à sa conduite, car au même moment où la cour paraissait ainsi vouloir le ménager, son frère Ferdinand fut arrêté à Madrid et renfermé dans une prison où il demeura plus de vingt ans.

Pizarre partage le Pérou entre ses partisans. Progrès des Espagnols.

Tandis que Vaca de Castro se préparait à partir, des événemens d'une haute importance se passaient au Pérou. Le gouverneur se regardant après la fin tragique d'Almagro comme unique dépositaire de l'autorité, partagea les terres aux vainqueurs. Si l'impartialité eût présidé à ce partage, nul doute que cette contrée était assez vaste pour lui fournir de quoi récompenser ses partisans et gagner ses ennemis.

Mais Pizarre se conduisit avec toute l'injustice de l'esprit de parti, et non avec l'équité d'un juge qui cherche à distinguer et à récompenser le mérite. Il commença par prendre pour lui ou pour ses frères et ses favoris, de grands districts dans les parties des pays les mieux cultivées et les mieux peuplées. Les autres n'eurent dans leurs lots que les terrains les moins bons et les plus mal situés. Les soldats d'Almagro, parmi lesquels se trouvaient plusieurs des premiers aventuriers, à la valeur et à la persévérance desquels Pizarre avait dû la plus grande partie de ses succès, furent totalement exclus de la propriété de ces terres qu'ils avaient conquises, et comme la vanité de chacun lui faisait attacher une valeur exorbitante à ses services, et exagérer ses prétentions à mesure que les conquêtes s'étendaient, tous ceux qui furent trompés dans leurs espérances se récrièrent hautement contre l'injustice et la rapacité du gouverneur, tandis que les partisans d'Almagro murmuraient en secret et méditaient leur vengeance.

Quelque rapides qu'eussent été les progrès des Espagnols dans l'Amérique méridionale depuis l'entrée de Pizarre au Pérou, leur passion pour les conquêtes n'était point encore satisfaite. Les officiers que Ferdinand Pizarre avait

mis à la tête de différens détachemens, avaient pénétré dans plusieurs provinces. Ils souffrirent beaucoup, les uns dans les régions stériles et froides des Andes, les autres dans les bois, les marais et les plaines; mais ils firent des découvertes qui étendirent les connaissances et la domination des Espagnols. Pierre de Valdivia reprit le projet d'Almagro sur le Chili, et malgré le courage des naturels du pays, il fit de si grands progrès qu'il fonda la ville de San-Iago, le premier établissement des Espagnols dans cette province.

Expédition mémorable de Gonzales Pizarre.

Mais de toutes les expéditions faites à cette époque, celle de Gonzales Pizarre est la plus mémorable. Le gouverneur ne voulant souffrir dans aucune place importante au Pérou, personne que ses frères et lui, avait ôté à Benalcasar, le même qui avait conquis Quito, le gouvernement de ce royaume pour en revêtir son frère Gonzales. Il chargea celui-ci de tenter la découverte et la conquête des pays situés à l'est des Andes, que les Indiens disaient être abondans en cannelle et autres épiceries recherchées. Gonzales, aussi courageux et aussi ambitieux que ses frères, entreprit avec zèle cette périlleuse expédition. Il partit de Quito à la tête de

trois cent quarante soldats, dont près de la moitié étaient à cheval, avec quatre mille Indiens, pour porter leurs provisions. Dans cette route, qu'il fallait ouvrir au travers des montagnes, les malheureux Indiens périrent presque tous par l'excès du froid et de la fatigue auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Quoique plus robustes et plus capables de soutenir la différence des climats, les Espagnols souffrirent infiniment et perdirent quelques hommes. Mais lorsqu'ils furent descendus dans le plat pays, leurs souffrances augmentèrent: ils essuyèrent pendant deux mois entiers des pluies continuelles qui ne leur laissaient pas assez d'intervalle pour sécher leurs habits. Les plaines immenses qu'ils traversaient, entièrement dépourvues d'habitans, ou occupées par les peuplades les plus barbares et les plus industrieuses du Nouveau-Monde, leur fournissaient peu de subsistances. Ils étaient obligés de se frayer un chemin dans les marais, ou de l'ouvrir dans les bois en coupant les arbres. Des travaux si continus et le défaut de nourriture auraient épuisé la constance de toute espèce de troupes, mais le courage et la persévérance des Espagnols du seizième siècle étaient à l'épreuve de tout; toujours séduits par les fausses relations qu'on leur faisait de la richesse des pays qu'ils allaient chercher, ils persistèrent

jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les bords de Coca ou Napa, une des grandes rivières qui se jettent dans le Maragnon. Là, ils construisirent avec beaucoup de peine une barque qu'ils comptaient devoir leur être d'une grande utilité pour leur faire passer des rivières, leur procurer des provisions et reconnaître le pays. Elle fut montée par cinquante soldats sous le commandement de François Orellana, le premier officier de la troupe, après Pizarre. Le cours du fleuve les emporta avec une si grande rapidité qu'ils devancèrent bientôt leurs compagnons, qui les suivaient par terre avec beaucoup de lenteur et de difficulté.

Éloigné de son commandant, Orellana, jeune homme ambitieux, commença à se regarder comme indépendant, et transporté de la passion dominante de ce siècle, il forma le projet de se distinguer lui-même par quelque découverte en suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, et en reconnaissant les vastes pays que ce fleuve arrose. Ce projet était aussi hardi que perfide. Orellana fut sans doute coupable en désobéissant à son chef, et en abandonnant ses compagnons dans des déserts inconnus, où ils n'avaient d'autre espérance de succès de leur entreprise et de salut pour eux-mêmes que celle qu'ils fondaient sur cette même barque qu'Orellana leur

enlevait. Mais son crime est en quelque sorte expié par la hardiesse avec laquelle il se hasarda à suivre une navigation de près de deux mille lieues, à travers des nations inconnues, dans un bâtiment fait à la hâte de bois vert et mal construit, sans provisions, sans boussole, sans pilote. Son courage et son ardeur suppléèrent à tout ce qui lui manquait. En s'abandonnant avec audace au cours du Napo, il fut porté au sud jusqu'à la grande rivière de Maragnon : tournant ensuite à l'est avec le fleuve, il suivit cette direction. Il fit des descentes fréquentes sur les bords, tantôt enlevant de force quelques provisions aux nations sauvages qu'il trouvait sur sa route, et tantôt les obtenant à l'amiable des peuplades plus civilisées. Après une longue suite de dangers surmontés avec un courage étonnant et des travaux supportés avec non moins de constance, il entra dans l'Océan où de nouveaux périls l'attendaient. Il les surmonta de même et arriva enfin à l'établissement espagnol de l'île de Cubagna, d'où il fit voile pour l'Espagne. La vanité naturelle aux voyageurs qui ont vu des pays inconnus aux autres hommes, et l'artifice ordinaire aux aventuriers occupés à se faire valoir, concoururent à lui faire mêler dans le récit de son voyage beaucoup de merveilleux à la vérité. Il prétendit avoir découvert des nations si riches

que les toits de leurs temples étaient couverts de plaques d'or, et donna une description détaillée de femmes guerrières qui avaient étendu leur domination sur une partie considérable des plaines immenses qu'il avait visitées. Ces contes extravagans donnèrent naissance à l'opinion qu'il y avait dans cette partie du Nouveau-Monde un pays abondant en or, connu sous le nom de *el Orado*, et une république d'Amazones; et tel est le goût des hommes pour le merveilleux, que ce n'est qu'après beaucoup de temps et avec beaucoup de difficulté que la raison et l'observation ont détruit ces fables. Le voyage d'Orellana dépouillé de toutes ses circonstances romanesques mérite cependant d'être remarqué, non seulement comme une des plus belles expéditions de ce siècle si fécond en entreprises, mais comme le premier événement qui ait donné une connaissance certaine de ces régions immenses qui s'étendent à l'est, depuis les Andes jusqu'à l'Océan.

Situation fâcheuse de Pizarre. Mécontentemens au Pérou. Le jeune Almagro choisi pour chef par les mécontens. Conspiration contre la vie de Pizarre : il est assassiné.

Il n'y a point de termes assez énergiques pour exprimer la consternation de Pizarre, lorsqu'ar-

rivé au confluent du Napo et du Maragnon où il avait donné ordre à Orellana de l'attendre, il n'y trouva plus la barque; il ne put croire qu'un homme à qui il avait confié l'exécution d'un ordre si important, eût assez de bassesse et d'ingratitude pour l'abandonner dans une pareille situation. En ne le trouvant pas au rendez-vous, il attribua son absence à quelque accident. Il s'avança jusqu'à cinquante lieues plus loin, en suivant les bords du Maragnon, espérant à chaque moment de voir la barque revenir chargée de provisions. Enfin il trouva dans ces déserts un officier espagnol qui avait été abandonné pour avoir eu le courage de faire des remontrances à Orellana contre cette perfidie. Pizarre apprit de lui toute l'étendue du crime d'Orellana, et ses compagnons comprirent toute l'horreur de leur situation dans ce moment où ils se virent privés de leur unique ressource. Le courage des plus hardis et des plus anciens vétérans fut abattu, et tous demandèrent à retourner à l'instant même sur leurs pas. Affectant d'être tranquille, Pizarre ne combattit pas leurs désirs; mais il se trouvait alors à douze cents lieues de Quito, et dans leur retour les Espagnols eurent à vaincre des difficultés plus grandes encore que celles qu'ils avaient trouvées dans leur première route, sans être soutenus par les

espérances qui les animaient alors. La faim les contraignit à se nourrir de racines et de baies sauvages, de manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtans, et enfin jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Quatre mille Indiens et deux cents Espagnols périrent dans cette expédition malheureuse qui dura pendant près de deux ans, et comme Orellana en avait emmené cinquante, il n'en revint que quatre-vingts à Quito, nus comme des sauvages, et si exténués par la faim et par les fatigues qu'ils ressemblaient plus à des spectres qu'à des hommes.

Mais au lieu de jouir du repos que son état eût demandé, Pizarre, de retour à Quito, y apprit un événement fatal qui le menaçait de malheurs plus grands encore que ceux qu'il venait d'éprouver. Depuis que son père avait partagé ses conquêtes entre ses compagnons, avec la partialité que nous avons fait remarquer plus haut, les partisans d'Almagro se considérant comme proscrits par le parti dominant, ne concevaient plus aucune espérance d'améliorer leur sort. Un grand nombre d'entre eux s'était même retiré à Lima où la maison du jeune Almagro leur était toujours ouverte : la petite portion de la fortune du père, que le gouverneur avait laissée au fils, était employée à les faire subsister.

L'attachement que tous ceux qui avaient servi sous Almagro lui avaient montré, s'était porté sur son fils qui venait d'atteindre l'âge de virilité, et qui était doué de toutes les qualités propres à captiver l'attention des soldats. D'une figure agréable, adroit à tous les exercices du corps, hardi, d'un caractère ouvert et généreux, il semblait né pour commander; et comme son père avait reconnu en lui les inconvéniens du manque d'éducation, il l'avait fait instruire avec soin : les connaissances qu'il avait acquises augmentaient le respect qu'avaient pour lui des aventuriers la plupart ignorans, sur lesquels il avait à cet égard une grande supériorité. Les partisans d'Almagro trouvèrent dans ce jeune homme un centre de réunion dont ils avaient besoin, et le regardant comme leur chef, ils étaient disposés à tout entreprendre pour le servir. Mais leur affection pour Almagro n'était pas leur unique motif. Il s'y joignait le désir de sortir de la fâcheuse situation où ils étaient. Plusieurs d'entre eux manquant de tout, et las de traîner une vie à charge à leur chef ou à ceux de leurs compagnons qui avaient pu dérober quelques débris de leur fortune aux confiscations et aux violences des Pizarre, attendaient avec impatience une occasion d'exercer leur courage et leur activité. Ils commencèrent à dé-

libérer sur les moyens de se venger de l'auteur de leurs maux. Leurs complots ne demeurèrent pas entièrement ignorés, et le gouverneur fut averti de se tenir sur ses gardes contre des hommes qui paraissaient méditer quelque action désespérée, et qui avaient assez de résolution pour l'exécuter. Mais soit intrépidité naturelle, ou mépris pour des gens que leur pauvreté même lui paraissait mettre hors d'état de rien entreprendre de considérable, il négligea les avertissemens de ses amis. Soyez tranquilles, leur disait-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oserait concevoir le projet d'attenter à la mienne. Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le temps de laisser mûrir leur projet, et Jean de Herrada, officier de beaucoup de talens, qui avait élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zèle que son attachement pour Almagro lui inspirait, et avec toute l'autorité que lui donnait sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avait sur son pupille.

Le dimanche 26 juin 1541, vers midi, temps de repos dans le pays, où la chaleur est excessive, Herrada et dix-huit conjurés des plus déterminés, sortent de la maison d'Almagro, l'épée à la main, armés de toutes pièces. Avertis par

un signal, les autres conspirateurs se tiennent en armes, à différens postes, pour les soutenir. Environné d'une suite nombreuse, et telle que pouvait l'avoir le particulier le plus riche du siècle dans lequel il vivait, Pizarre n'avait alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venait de se lever de table, et que la plupart de ses domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. En conséquence, les conjurés traversèrent les deux premières sans rencontrer d'obstacles. Ils étaient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversait avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnait, demanda des armes, et ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier, ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusque sur l'escalier, et demanda aux conjurés ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Au lieu de répondre, ils lui percent le cœur d'un coup de poignard, et se précipitent aussitôt dans la salle. Quelques-uns de ceux qui s'y trouvaient, saisis de frayeur, se jettent par les fenêtres, d'autres cherchent à s'échapper, et un petit nombre se mettant en défense, suivent le gouverneur dans une chambre voisine. Animés par la vue de l'objet de leur haine, les conjurés les y poursuivent. Pizarre,

sans autres armes qu'un bouclier et son épée, défend l'entrée, et, aidé de son beau-frère Alcantara et d'une petite troupe d'amis, il *soutient* un combat si inégal avec une bravoure digne de *ses* anciens exploits, et avec la vigueur d'un jeune homme. Courage, compagnons, s'écrie-t-il, nous sommes encore assez de braves gens pour faire repentir ces traîtres de leur audace. Mais les conjurés, couverts de leur armure, n'ont pas de peine à se défendre des coups qu'on leur porte, tandis que les leurs font couler le sang. Alcantara tombe mort aux pieds de son frère. Ses autres amis sont presque tous mortellement blessés. Enfin le gouverneur, si las qu'il ne peut plus manier son épée, reçoit un coup mortel *dans* la poitrine et meurt sur-le-champ. Aussitôt les assassins parcourent les rues, leurs épées sanglantes à la main, en publiant la mort du tyran. Deux cents de leurs compagnons se joignent à eux, et après avoir conduit le jeune Almagro en triomphe dans la ville, ils assemblent les magistrats et les principaux citoyens qu'ils forcent de le reconnaître comme le légitime successeur de son père dans le gouvernement. Alors le palais de Pizarre et les maisons de plusieurs de ses partisans sont pillés par les soldats qui ont la double satisfaction de se venger de leurs ennemis, et de s'enrichir des dépouilles de ceux aux mains

desquels étaient tombées toutes les richesses du Pérou.

La hardiesse et le succès de cette conspiration, aussi bien que le nom et les qualités populaires d'Almagro, attirèrent sous ses drapeaux un grand nombre de soldats. Tous ceux qui désespéraient de leur fortune sous le gouvernement de Pizarre, ou qui avaient souffert de ses violences et de son avidité, pendant les dernières années de sa vie, se déclarent, sans hésiter, pour Almagro, et, comme ils étaient en grand nombre, il se trouva bientôt à la tête de huit cents des plus braves soldats du Pérou. Mais sa jeunesse et son inexpérience ne lui permettant pas de commander en personne, il nomma Herrada généralissime de ses troupes. Cependant, malgré de si grandes forces, assemblées en si peu de temps, il s'en fallut bien que son autorité fût généralement reconnue. Pizarre avait laissé beaucoup d'amis à qui sa mémoire était chère. L'assassinat cruel d'un homme, à qui sa patrie avait de si grandes obligations, remplissait d'horreur tous ceux qui conservaient quelque impartialité. La naissance honteuse d'Almagro et l'incertitude du titre sur lequel il fondait ses prétentions, le faisaient regarder par d'autres comme un usurpateur. Les commandans de plusieurs provinces refusèrent de recon-

maître son autorité jusqu'à ce qu'elle fût confirmée par l'empereur; dans d'autres, comme à Cusco, on leva l'étendart royal, et l'on fit des préparatifs pour venger la mort du gouverneur.

Arrivée de Vaca de Castro. Ses progrès. Ses victoires. Sa sévérité.

Ces causes de guerre ne seraient pas demeurées long-temps sans l'activer; mais elles acquirent plus de force aussitôt que l'arrivée de Vaca de Castro fut connue. Après un long et pénible voyage, il fut jeté par le mauvais temps dans un petit hâvre de la province de Popayan, et s'avançant, à petites journées, par de très-mauvais chemins, il arriva enfin à Quito. Ce fut pendant cette route qu'il apprit la nouvelle de la mort de Pizarre et les événemens dont elle avait été suivie. Il produisit sur-le-champ ses patentes de gouverneur du Pérou, qui lui donnaient les mêmes privilèges et la même autorité dont avait joui son prédécesseur, et il fut reconnu sans difficulté par les autorités civiles et militaires. En prenant ainsi possession du gouvernement, Vaca de Castro montra qu'il possédait les talens nécessaires dans une conjoncture si délicate. Son crédit et son adresse le mirent bientôt à même d'assembler un corps de

troupes suffisant, non seulement pour être lui-même à couvert de toute insulte, mais pour être en état de faire respecter le pouvoir dont l'empereur l'avait revêtu. Par ce moyen, les sujets fidèles se maintinrent dans leurs principes, et les avouèrent hautement. Les plus timides laissèrent entrevoir leur façon de penser, et ceux qui étaient encore chancelans et neutres, pressés par la nécessité de prendre un parti, commencèrent à pencher vers celui qui leur parut alors le plus sûr et le plus juste.

Almagro ne fut pas sans s'apercevoir qu'il baissait dans l'opinion de ses partisans; et afin d'arrêter les progrès de cette défection avant l'arrivée de Vaca de Castro, il s'avança à la tête de ses troupes vers Cuzco, où le corps le plus considérable de ses ennemis était assemblé sous les ordres de Pédro Alvarès Holguin. Pendant sa marche, Hessa, qui avait jusque-là guidé sa jeunesse, mourut, et depuis cette époque, ses mesures furent toutes violentes, concertées sans prudence et maladroitement exécutées. Holguin, avec des forces fort inférieures, descendait vers la côte, au même temps où Almagro s'avançait vers Cuzco. A l'aide d'un simple stratagème, il trompa un ennemi sans expérience, évita le combat et exécuta une jonction avec Avarado, officier de distinction, qui avait été le

premier à se déclarer contre Almagro, comme contre un usurpateur.

Vaca de Castro ne tarda pas à le rejoindre avec les troupes qu'il avait amenées de *Quito*, et, faisant placer l'étendard royal devant sa tente, il déclara qu'il voulait remplir en personne la fonction de généralissime des troupes. Quoique attaché par la profession qu'il avait jusqu'alors exercée à une vie pacifique et sédentaire, il montra tout de suite l'activité et le coup-d'œil décisif d'un officier accoutumé à commander. Se voyant maître de forces bien supérieures à celles de son ennemi, il voulut terminer promptement la guerre par une bataille. Les partisans d'Almagro n'espérant aucun pardon du crime qu'ils avaient commis en menaçant le gouverneur, ne cherchèrent pas eux-mêmes à éviter cette désision. Les deux partis se rencontrèrent le 16 septembre 1542 à Chapas, lieu distant d'environ deux cents milles de Cuzco, et combattirent avec toute la violence des guerres civiles et toute la fureur des haines particulières. Après avoir demeuré long-temps incertaine, la victoire se déclara enfin pour Vaca de Castro. La supériorité du nombre, l'intrépidité du général et les talens militaires de François de Carjaval, qui jeta dans cette journée les fondemens de sa réputation au Pérou, triomphèrent de la

bravoure des partisans d'Almagro et de celle de leur chef, qui se conduisit avec un courage digne d'une meilleure cause et d'une autre destinée. Le carnage fut grand, eu égard au nombre des combattans. Plusieurs des vaincus, et particulièrement ceux qui avaient trempé dans l'assassinat de Pizarre, se jetèrent au milieu des ennemis pour éviter une mort honteuse. De quatorze cents hommes, dont se composaient les combattans des deux armées, il en demeura cinq cents sur le champ de bataille, et le nombre des blessés fut encore plus considérable.

Les talens que Vaca de Castro avait déployés dans le conseil et sur le champ de bataille, avaient étonné les aventuriers du Pérou; mais sa conduite, après la victoire, ajouta encore à leur surprise. Dispensateur sévère de la justice, par caractère, il était d'ailleurs persuadé qu'il fallait des exemples d'une rigueur extraordinaire pour arrêter l'esprit de licence répandu parmi des militaires, si éloignés du centre de l'autorité. Son premier soin fut de faire faire le procès à ses prisonniers. Quarante furent condamnés à mort comme rebelles, et les autres furent bannis du Pérou. Leur chef, qui s'était sauvé de la bataille, ayant été trahi par quelques-uns de ses officiers, fut publiquement décapité à Cuzco, et avec lui furent éteints et le

nom d'Almagro et l'esprit de parti qui avait jusque-là désolé le Pérou.

Délibérations de l'empereur Charles-Quint sur l'administration de ses états d'Amérique. Sages conseils de Las-Casas. Nouveaux réglemens, leur effet.

Pendant que ces scènes violentes se passaient, l'empereur et ses ministres préparaient des lois à l'aide desquelles ils espéraient ramener la tranquillité dans les établissemens espagnols du Nouveau-Monde et y introduire un meilleur système de police intérieure. Les conquêtes vastes et rapides des Espagnols n'avaient pas été le fruit des efforts réguliers et suivis de la nation : elles étaient l'ouvrage d'aventuriers particuliers. Après les premiers armemens faits pour découvrir l'Amérique, la cour d'Espagne, sous les règnes agités de Ferdinand et de Charles-Quint, deux princes dont l'un était l'homme le plus intrigant et l'autre le plus ambitieux de leur siècle, avait été si fort occupée de projets et de guerres avec presque toutes les nations de l'Europe, qu'elle n'avait pas eu le temps de porter son attention sur des objets éloignés et moins intéressans. Le soin de poursuivre les découvertes et de tenter des conquêtes était abandonné à de simples particuliers ; ces hommes, animés par l'amour de la nouveauté,

par la passion pour les voyages, par l'avarice, par l'ambition, par l'espoir de mériter le ciel, se jetèrent avec tant d'ardeur dans cette nouvelle carrière, qu'en moins d'un siècle les contrées immenses qu'a possédées jusqu'ici l'Espagne dans le Nouveau-Monde furent soumises à son empire. Le gouvernement n'ayant presque point contribué aux frais des expéditions, ne pouvait pas s'attendre à en retirer de grands avantages. La souveraineté du pays conquis et le quint de l'or et de l'argent des mines furent réservés à la couronne : les conquérans s'emparaient de tout le reste comme leur appartenant de droit. Ils regardaient le pillage comme une indemnité des dépenses qu'ils avaient faites pour s'équiper, et les terrains qu'ils partageaient suivant de certaines règles, comme des établissemens permanens dus à leur valeur. Dans cette première distribution des possessions, l'étendue de chacune d'elles était mal connue ; il était impossible à l'administration de s'apercevoir de tous les inconvéniens qui pouvaient résulter d'une semblable opération, et l'on fut forcé de fermer les yeux sur beaucoup d'injustices. Les peuples vaincus furent pillés avec une rapacité destructive, et leur pays distribué à leurs nouveaux maîtres en portions exorbitantes, excédant de beaucoup toutes les récompenses aux-

quelles pouvaient prétendre les conquérans. Ces hommes ignorans et grossiers, hors d'état de former aucun plan général de police intérieure, uniquement occupés de leur intérêt et incapables de sacrifier un profit actuel à l'espérance d'un avantage éloigné pour eux-mêmes ou pour le public, n'avaient d'autre objet que de s'enrichir promptement sans s'embarrasser des conséquences funestes que pouvaient avoir les moyens qu'ils employaient. Mais lorsque la cour d'Espagne eut enfin reconnu l'importance de ses possessions en Amérique, elle sentit la nécessité de les administrer sur un plan entièrement nouveau, et de substituer les institutions d'un gouvernement régulier aux maximes et aux usages établis par des aventuriers qui ne savaient que vaincre.

Parmi les maux qui existaient, il en était un qui demandait un prompt remède. Les conquérans du Mexique et du Pérou avaient malheureusement suivi le fatal exemple que leur avaient donné leurs compatriotes dans les îles. Ils s'étaient livrés à la même imprudence et à la même ardeur dans la recherche qu'ils avaient faite de l'or et de l'argent des mines. La même conduite avait eu les mêmes suites. Les naturels, employés à ce travail par des maîtres qui leur imposaient des tâches bien au-dessus de leurs

forces, périssaient avec tant de rapidité et en si grand nombre, que l'Espagne devait craindre de ne régner bientôt que sur un vaste désert, au lieu de posséder un pays peuplé et susceptible d'amélioration.

Persuadés de ces tristes vérités, l'empereur et ses ministres s'étaient occupés de prévenir la destruction des Indiens, qui allait leur faire perdre tous les avantages qu'ils attendaient de leurs nouvelles possessions. Cette crainte avait fait porter de temps en temps différentes lois propres à assurer à ce malheureux peuple un traitement plus humain et plus équitable. Mais la distance où était l'Amérique du centre du gouvernement, la faiblesse de l'autorité dans les nouvelles colonies, l'avarice et l'audace des soldats qui ne connaissaient aucun frein, avaient empêché jusque-là les meilleures lois d'avoir aucun effet sensible. Le mal croissait : les affaires de l'Europe laissaient en ce moment à l'empereur quelque loisir pour tourner son attention sur l'Amérique. Non content de délibérer sur cette importante matière avec les membres de son conseil, il consulta plusieurs personnes qui avaient résidé long-temps dans le Nouveau-Monde, afin de s'aider du résultat de leur expérience et de leurs réflexions. Heureusement pour les Américains, Barthelemi de Las-Casas se

trouvait à Madrid, chargé des affaires d'une maison de son ordre, l'empereur le fit appeler.

Quoique, depuis le mauvais succès de ses efforts pour le soulagement des Indiens, *Las-Casas* se fût tenu renfermé dans le cloître et ne se fût occupé que des devoirs de la vie monastique, son zèle pour ces malheureux, les premiers objets de sa compassion, loin de s'être amorti, n'avait fait que s'accroître par la connaissance plus suivie qu'il avait acquise de leurs calamités. Il saisit vivement cette occasion de rappeler ses anciennes maximes sur le traitement des Indiens, avec l'éloquence vive et naturelle d'un homme dont l'âme était profondément affectée par les scènes qui avaient tant de fois frappé ses yeux. Il fit un tableau pathétique de la destruction de l'espèce humaine dans le Nouveau-Monde, en homme convaincu de la vérité de tout ce qu'il avançait. Il peignit des plus vives couleurs les nations indiennes, emportées presque entières en moins de cinquante ans dans les îles, et cette dévastation s'étendant avec la même rapidité sur le continent. Il attribua ces calamités aux exactions, à la cruauté de ses compatriotes et à l'esclavage des Américains. Il soutint que leur liberté seule pouvait arrêter la dépopulation. Il ne se contenta pas des discours qu'il prononça sur ce sujet et

de la force de l'éloquence qu'il employait ; il composa à cette occasion son Traité célèbre de la destruction de l'Amérique, et vraisemblablement avec quelque exagération, la dévastation de tous les pays conquis par les Espagnols.

L'empereur fut profondément affecté du récit de tant de barbaries : mais ses vues s'étendaient au-delà de celles de Las-Casas. Il conçut que pour donner à ses possessions du Nouveau-Monde toute la valeur dont elles étaient susceptibles, il ne suffisait pas de délivrer les Indiens de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, mais qu'il fallait surtout y borner le pouvoir et les usurpations de ses propres sujets. Les conquérans de l'Amérique, qui avaient rendu de si grands services à leur pays, étaient pour la plupart de basse naissance et d'un ordre de citoyens qui ne paraissaient mériter aucune distinction aux yeux du monarque. Les richesses prodigieuses que quelques-uns d'entre eux avaient rapportées dans leur patrie, excitaient la jalousie dans un siècle moins accoutumé que le nôtre à voir les hommes d'une condition inférieure, s'élever au-dessus de leur état, et le disputer en faste à l'ancienne noblesse. Les possessions que les chefs de ces aventuriers s'étaient appropriées étaient d'une étendue immense, et si le pays pouvait jamais recevoir des améliorations pro-

portionnées à la fertilité du sol, les propriétaires ne pouvaient pas manquer de devenir trop riches et trop puissans pour de simples sujets. Il paraissait à Charles-Quint également nécessaire de corriger l'un de ces abus et de prévenir l'autre, et les réglemens qu'on devait faire sur cela devaient être soutenus par une forme d'administration plus rigoureuse que celle qui jusqu'alors avait eu lieu en Amérique.

C'est dans ces vues qu'on forma un corps de lois contenant plusieurs dispositions salutaires, sur la constitution et les pouvoirs du conseil des Indes, sur l'étendue de la juridiction et l'autorité des audiences royales, sur l'administration de la justice et sur toutes les parties du gouvernement ecclésiastique et civil. Ces lois furent généralement approuvées; mais on y joignit des réglemens qui excitèrent une alarme universelle et qui causèrent les plus violentes agitations.

Les *repartimientos* ou concessions de terres étant excessifs, les audiences royales furent autorisées à les réduire à une étendue modérée. A la mort de chaque aventurier ou planteur, les terres et les Indiens qui lui auraient été accordés ne passeraient plus à sa veuve ou à ses enfans, mais retourneraient à la couronne. Les Indiens seraient désormais exemptés du service person-

nel, et ne seraient pas obligés ni de porter les bagages des voyageurs, ni de travailler aux mines, ni de plonger pour pêcher des perles. Le tribut dû par eux à leurs seigneurs serait fixé, et ils devaient être payés pour tous les ouvrages qu'ils feraient volontairement. Toute personne qui aurait été ou était actuellement dans quelque emploi public; tout ecclésiastique, tous les hôpitaux et monastères seraient privés des terres et des Indiens dont ils seraient en possession, et les terres étaient réunies à la couronne. Enfin tout habitant du Pérou impliqué au criminel dans la querelle de Pizarre et d'Almagro, serait aussi dépouillé de ses terres et de ses Indiens, qu'on confisquerait au profit du roi.

Tous les ministres espagnols jusqu'alors chargés des affaires de l'Amérique et les mieux instruits de l'état du pays, firent des remontrances contre ces réglemens funestes, selon eux, aux colonies naissantes. Ils représentèrent que le nombre des Espagnols qui avaient jusqu'à cette époque passé dans le Nouveau-Monde, était si petit, qu'on ne pouvait rien espérer de leurs efforts pour l'amélioration des vastes régions sur lesquelles ils étaient dispersés, sans le secours des Indiens; que le succès de toute espèce de plan de ce genre dépendait nécessairement du service des naturels, et que l'indolence de ces

peuples, et leur aversion pour le travail, ne pouvaient être surmontées par l'appât du gain et des récompenses; qu'à l'instant où les maîtres n'auraient plus le droit d'imposer une tâche et d'ordonner qu'elle fût faite, tout travail cesserait, et que toutes les sources de richesses, qui avaient commencé à couler d'Amérique en Espagne se fermeraient pour jamais. Mais Charles-Quint, attaché dans tous les temps à ses opinions, et frappé fortement alors des désordres qui régnaient en Amérique, voulut risquer l'application d'un remède même dangereux, et persista dans la résolution de publier ses nouvelles lois. Pour en presser l'exécution avec plus de vigueur, il destina François Tello de Sandoval à passer au Mexique, en qualité de visiteur et de surintendant de ce pays, où il serait chargé de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendosa. Blasco Nugnès Vela fut nommé gouverneur du Pérou, avec le titre de vice-roi, et, pour fortifier son administration, on établit une audience royale à Lima, où quatre jurisconsultes devaient exercer les fonctions de premiers juges.

Blasco Nugnès était un homme de mérite; moins sévère, inflexible, incapable de distinguer le temps ni les circonstances, d'écouter ni prières ni remontrances, de ne considérer ni dommages

ni préjudices, ni de prévoir les conséquences qui peuvent résulter de certaines dispositions quand on en veut presser l'exécution d'une manière trop absolue. Aussi, à peine fut-il débarqué au Pérou, que, sans consulter personne, ni prendre aucune infirmation, il publia les ordonnances partout où il passa, et en ordonna l'observation d'un ton qui causa une agitation et une inquiétude telle, qu'il y eut des villes qui balancèrent à le recevoir pour vice-roi; mais les gens sages apaisèrent ces mouvemens, et les déclarations de Baco de Castro de lui remettre le gouvernement dès qu'il arriverait à *Lima*, ne contribuèrent pas peu à contenir les esprits. Baco de Castro tint parole; mais ni sa soumission ni sa fidélité n'empêchèrent pas Nugnès de le soupçonner d'avoir part aux mouvemens qu'on avait remarqués au sujet des ordonnances, et de le faire arrêter.

Le nouveau vice-roi entra à Lima en 1544, et y fut reçu avec une solennité qu'on a depuis observée à l'entrée de tous les vice-rois du Pérou dans cette ville. Mais malgré tous ces honneurs, on ne tarda pas à témoigner hautement combien sa présence était désagréable, parce qu'il prit de nouvelles mesures pour faire exécuter le réglement qui était si favorable aux Indiens et si préjudiciable aux Espagnols, qui

perdaient tout en perdant le bénéfice des répartitions. Ce fut là la cause du soulèvement général qui éclata bientôt après. En effet, le bruit s'étant répandu de tous côtés, que le vice-roi était déterminé à tout hasarder pour l'exécution des ordonnances, et que les offres qu'il faisait de permettre qu'on envoyât en Espagne pour y faire des remontrances et obtenir la révocation desdites ordonnances, n'étaient qu'une leurre pour endormir les habitans et les empêcher de s'opposer à ses mesures. Gonzales Pizarre voyant l'effet que cela faisait sur les esprits, se rendit à Cuzco, et s'y fit déclarer procureur-général et juge-majeur des colonies espagnoles du Pérou, pour suspendre, dit-il, l'exécution des ordonnances, jusqu'à ce que de très-humbles remontrances eussent été faites à l'empereur, sur le préjudice qui en résultait pour ses sujets. Aussitôt il accourut de toutes parts des partisans, il composa une armée, sous prétexte de la sûreté de sa personne, dans l'exercice de l'emploi qu'on venait de lui confier, pour le salut public. Cette armée consistait en cinq cents Espagnols d'élite, et en plus de vingt mille Indiens, bien pourvus d'artillerie et de munitions. Ce fut à la tête de ces troupes que Gonzales Pizarre se mit en marche pour Lima.

Emprisonnement du vice-roi. Pizarre s'empare de l'autorité.

Avant que Pizarre eut atteint Lima, il s'y était fait une révolution qui disposait les choses en sa faveur, de sorte que ses succès paraissaient certains. Autant la violence de l'administration de Blascó Nugnès était redoutable aux Espagnols du Pérou, autant sa hauteur insupportable était odieuse à ses associés, les juges de l'audience royale. Il y avait eu entre eux quelques symptômes de froideur pendant leur voyage d'Espagne au Pérou; mais dès qu'ils commencèrent à exercer leurs fonctions respectives, les deux partis s'aigrirent tellement par leurs fréquens débats sur les limites de leur juridiction, et la contrariété de leurs opinions fut telle, que bientôt l'éloignement se changea en haine ouverte. Les juges traversèrent le vice-roi dans toutes ses mesures, mirent en liberté les prisonniers qu'il avait fait arrêter, prirent la défense des mécontens, et applaudirent à leurs remontrances. Dans une circonstance où les deux parties de l'administration auraient dû être unies pour repousser l'ennemi qui les menaçait, elles se disputèrent l'une et l'autre l'autorité. A la fin les magistrats l'emportèrent. Universellement haï, et abandonné de ses propres gardes, le vice-roi fut saisi

dans son palais et conduit à une île déserte, sur la côte, pour y être gardé jusqu'à ce qu'on pût l'envoyer en Espagne.

Après cette démarche hardie, les juges s'emparèrent de l'autorité suprême, donnèrent une déclaration qui suspendait l'exécution des lois dont on se plaignait, et envoyèrent un message à Pizarre pour le requérir de licencier les troupes et de se rendre à Lima avec quinze ou vingt personnes de sa suite seulement, ajoutant qu'ils avaient déjà accordé tout ce que les mécontens pouvaient désirer. Les magistrats ne pouvaient guère se flatter qu'un homme qui avait autant d'audace et d'ambition que Pizarre, cédât si facilement à une pareille demande. Ils ne voulaient que jeter un voile de décence sur leur complaisance pour lui. Cependant leur président, esprit remuant et hardi, entretenait vraisemblablement une correspondance secrète avec Pizarre et nourrissait le projet qu'il exécuta depuis, de se dévouer entièrement à lui. L'emprisonnement du vice-roi, l'usurpation de l'autorité par les juges, enfin la confusion générale et l'anarchie, suite naturelle d'événemens si singuliers et si inattendus, ouvrajent une vaste porte à Pizarre. Il voyait le moment favorable pour s'emparer du pouvoir suprême, et Carjaval, son conseil et son guide, lui présentait

toujours ce but comme le seul auquel il devait tendre. Au lieu de la qualité subordonnée de lieutenant pour le roi, dans les établissemens espagnols du Pérou, Pizarre demanda ouvertement celle de gouverneur et de capitaine-général, et requit le conseil ou l'audience de Lima de lui donner une commission avec ce titre. Une pareille requête était un ordre de la part d'un homme qui se trouvait à la tête de douze cents hommes aux portes de Lima, où il n'y avait ni chef ni armée qui pussent lui opposer la moindre résistance. Mais soit pour ne pas se désaisir du pouvoir, soit pour sauver les apparences, le conseil hésita ou parut hésiter. Aussi impatient qu'impétueux dans toutes ses opérations, Carjaval entre la nuit dans la ville, saisit plusieurs officiers ennemis de Pizarre, et les fait pendre sans forme de procès. Le lendemain, l'audience expédia, au nom de l'empereur, une commission qui nommait Pizarre gouverneur du Pérou, avec une autorité absolue, tant civile que militaire, et le même jour le nouveau gouverneur fit son entrée solennelle dans la ville, et prit possession de sa nouvelle dignité.

Le vice-roi recouvre sa liberté. Sa défaite par Pizarre. Sa mort.

A peine Pizarre commençait-il à exercer l'au-

torité dont il s'était fait revêtir, qu'il vit s'élever contre lui un ennemi formidable. Le vice-roi avait été envoyé par le conseil à bord d'un vaisseau, sous la garde de Jean Alvarès, lui-même membre du conseil, pour être conduit en Espagne. Le vaisseau ne fut pas plus tôt hors du port qu'Alvarès, soit remords, soit crainte, se jeta aux pieds de son prisonnier, lui déclara que de ce moment il était libre, et que lui-même ainsi que tous ceux qui étaient dans le vaisseau étaient prêts à lui obéir comme au représentant légitime de leur souverain. Nugnès de Vela leur ordonna de le mener à Tumbès. En débarquant il arbora l'étendard royal et reprit ses fonctions de vice-roi. Plusieurs personnes de distinction, que l'esprit de sédition qui régnait à Cusco et à *Lima*, n'avait pas encore gagnées, annoncèrent tout de suite la ferme résolution où ils étaient de le soutenir. La violence du gouvernement de Pizarre, qui veillait sur les démarches de chaque particulier, avec la défiance naturelle à un usurpateur, et qui punissait avec rigueur la moindre apparence de mécontentement, augmenta bientôt le nombre des partisans de Nugnès, près duquel plusieurs des colons les plus distingués se virent forcés de chercher un asile. Tandis que les forces du vice-roi grossissaient ainsi à Tumbès, jusqu'à former un corps qu'on

pouvait regarder comme une armée en Amérique, Diego Centeno, officier actif et entreprenant, poussé à bout par l'oppression et les cruautés du lieutenant de Pizarre dans la province de Los-Caschas, trama une conspiration contre lui, le fit périr et se déclara pour le vice-roi.

Quoique alarmé des mouvemens qui s'élevaient aux deux extrémités de l'empire, Pizarre ne se déconcerta point. Il se disposa à soutenir l'autorité dont il s'était emparé avec le courage et la capacité d'un homme accoutumé à commander, et marcha directement contre le vice-roi, le plus redoutable de ses ennemis. Comme il était maître du trésor du Pérou, et que le plus grand nombre des Espagnols attachés au service militaire, étaient depuis long-temps dévoués à sa famille, ses troupes furent si nombreuses que le vice-roi se voyant dans l'impossibilité de pouvoir lui résister, prit le parti de se retirer sur Cuzco. Pizarre le suivit, et dans cette longue marche, au travers de pays montagneux et déserts, les deux armées eurent à souffrir des fatigues qu'aucunes troupes européennes n'auraient pu soutenir. A peine le vice-roi avait-il atteint Quito que l'avant-garde de Pizarre parut après lui, conduite par Carjaval qui, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, montrait toute

l'activité et toute la vigueur d'un soldat. Nugnès de Vela abandonna une ville hors d'état de défense et marcha vers le Popayan, avec une célérité qui donnait à sa retraite l'air d'une *fuite*. Pizarre continua quelque temps de le poursuivre; mais désespérant de l'atteindre, il revint à Quito, d'où il envoya Carjaval contre Centeno, qui avait rassemblé de grandes forces dans les provinces méridionales de l'empire, tandis que lui-même demeura à Quito pour faire tête au vice-roi.

Grâce à son activité et au secours de Bénalcasar, Nugnès eut bientôt assemblé quatre cents hommes dans le Popayan. Il conservait au milieu de ses désastres la même élévation d'esprit et le même sentiment de sa dignité. Il rejeta avec dédain l'avis de quelques-uns de ses partisans qui le pressaient de faire à Pizarre des ouvertures d'accommodement, et déclara que l'épée seule pouvait décider une querelle avec des rebelles. Ce fut dans cette résolution qu'il se mit en marche pour Quito. Se confiant à la supériorité du nombre et encore plus à la discipline et à la valeur de ses troupes, Pizarre s'avança à sa rencontre. Le combat eut lieu le 18 janvier 1545, et comme les deux partis se disputaient la possession d'un grand empire, et la destinée des chefs ainsi que la fortune des sol-

dats, il fut sanglant de part et d'autre. Mais les vétérans de Pizarre, combattant plus régulièrement et avec plus d'ordre, ébranlèrent enfin leurs ennemis. Le vice-roi déployant à la fois les talens d'un capitaine et le courage d'un soldat, tint long-temps la victoire en suspens. Mais étant tombé percé de coups, la déroute de ses troupes devint générale. On le poursuivit vivement. La tête de Nugnès fut coupée et exposée au lieu des exécutions à Quito. Pizarre entra en triomphe dans cette ville. Les troupes assemblées par Centeno furent bientôt dispersées par Carjaval, et leur chef fut obligé de s'enfuir aux montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Des frontières du Popayan à celles du Chili, tout se soumit à Pizarre. Sa flotte, sous le commandement de Pedro de Hinojosa, le rendit maître absolu de la mer et de Panama.

On conseille à Pizarre de s'emparer de la souveraineté du Pérou. Il se détermine à négocier avec la cour d'Espagne.

Après une victoire si décisive, Pizarre et ses troupes passèrent quelque temps à Quito, et, dans les premiers transports de leur joie, ils se livrèrent à tous les excès qu'on pouvait attendre d'une troupe d'aventuriers enivrés d'une prospé-

rité si étonnante. Mais au milieu de cette dissipation le chef et ses amis étaient obligés de tourner quelquefois leurs réflexions sur des objets sérieux et de délibérer avec inquiétude sur le parti qu'ils avaient à prendre. Aussi hardi et aussi décidé dans le conseil que sur le champ de bataille, Carjaval disait depuis long-temps à Pizarre, que, dans la carrière où il était entré, il ne devait pas penser à modérer sa course, qu'il fallait prétendre à tout ou n'entreprendre rien. Après la victoire remportée à Quito, il renouvela ses instances et fut encore plus pressant et plus décidé. Vous avez usurpé l'autorité suprême, écrivit-il à Pizarre à cette occasion, au mépris de la commission donnée à un autre par l'empereur; vous avez marché en armes contre les drapeaux de votre souverain; vous avez attaqué son représentant; vous l'avez défait en bataille rangée, et vous lui avez fait couper la tête; ne croyez pas que jamais un monarque pardonne de pareilles insultes ni qu'aucune réconciliation entre vous et lui puisse jamais être sincère. Ne laissez plus dépendre votre destinée de la faveur incertaine d'un souverain. Emparez-vous de la souveraineté d'un pays sur lequel votre famille a des droits, à titre de découverte et de conquête; vous pouvez vous attacher tous les Espagnols du Pérou, qu'il vous est facile de ménager par

des concessions de terres et d'Indiens, par l'institution d'un ordre de noblesse et par la création de quelques titres d'honneur, semblables à ceux qu'on recherche en Europe avec tant d'empressement. En établissant des ordres de chevalerie avec des priviléges et des distinctions, comme en Espagne, vous donnerez à ceux qui vous serviront une récompense conforme aux idées des militaires. Ne vous contentez pas de gagner ainsi vos compatriotes : tâchez de vous concilier les Indiens en épousant la Coya ou fille du Soleil, qui a les droits les plus prochains à la couronne des Incas. Vous engagerez les anciens habitans du Pérou, par le respect qu'ils conservent pour le sang de leurs monarques, à s'unir avec les Espagnols qui y sont établis pour soutenir votre autorité. Appuyé des uns et des autres, vous pourrez défier le pouvoir de l'Espagne, et repousser aisément le peu de forces qu'elle peut envoyer dans un pays si éloigné d'elle. Le jurisconsulte Cepeda, en qui Pizarre avait alors beaucoup de confiance, seconda fortement les exhortations de Carjaval, et employa toute son érudition à prouver à Pizarre que tous les fondateurs de grandes monarchies avaient été élevés à ce rang, non par l'ancienneté de leurs familles ou la validité de leurs titres, mais par leur valeur et leur mérite personnel.

Pizarre les écouta l'un et l'autre avec l'attention la plus scrupuleuse, et ne put cacher la satisfaction avec laquelle il voyait *l'objet* qu'on offrait à son ambition. Mais heureusement *pour* le genre humain peu d'hommes sont doués de cette force d'esprit et de cette étendue de talens nécessaires pour former et exécuter les grands desseins, qui ne peuvent être poursuivis sans le renversement de l'ordre établi dans les sociétés et la violation des maximes qu'on y regarde comme sacrées. La médiocrité des talens de Pizarre resserra son ambition dans des limites plus étroites; au lieu d'aspirer à l'indépendance, il se borna à obtenir de la cour d'Espagne d'être confirmé dans l'autorité dont il jouissait. Pour cette négociation il envoya en Europe un officier de distinction, chargé de présenter sa conduite, et l'état du pays, sous un point de vue capable de déterminer l'empereur et ses ministres à lui laisser la place qu'il occupait.

Délibération des ministres espagnols. Pierre de la Gasca. Sa modération. Pouvoir dont il est revêtu.

Tandis que Pizarre délibérait sur le parti qu'il avait à prendre, les ministres espagnols étaient occupés de leur côté à chercher les moyens de rétablir au Pérou l'autorité de l'empereur. Ils

ignoraient encore les outrages qu'elle avait reçus; mais ils étaient instruits de la révolte contre le vice-roi, de son emprisonnement et de l'usurpation de Pizarre. Une révolution si alarmante demandait tous les talens et toute l'autorité de Charles-Quint; mais il se trouvait alors occupé tout entier en Allemagne contre la fameuse ligue de Smalkade. Dans cette situation, une des plus critiques de son règne, il laissa à son fils Philippe et aux ministres qu'il lui avait donnés pour l'aider dans le gouvernement de l'Espagne, le soin de calmer les désordres du Pérou. Au premier coup-d'œil, la conduite de Pizarre et de ses partisans parut si contraire aux devoirs des sujets envers leur souverain, que le plus grand nombre des ministres voulait qu'on les déclarât sur-le-champ rebelles, et qu'on s'occupât de les punir avec la plus grande rigueur. Mais quand la première chaleur de leur zèle et de leur indignation fut amortie, ils trouvèrent eux-mêmes dans l'exécution des obstacles sans nombre. Les vieilles bandes d'infanterie, la gloire et la force des armées espagnoles, étaient alors employées en Allemagne. Epuisée d'hommes et d'argent par une longue suite de guerres où l'avait jetée l'ambition inquiète de deux monarques, l'Espagne ne pouvait faire aucun armement assez puissant

pour soumettre les rebelles. Il n'était pas possible de porter à une si grande distance un assez gros corps de troupes, tant que Pizarre demeurerait maître de la mer du Sud. La route du Pérou par Nouche de Dios était impraticable, et le chemin à Quito, par terre, de la Nouvelle-Grenade et du Popayan, pays immenses, malsains, déserts, où habités par des nations sauvages et ennemies, offraient des dangers et des difficultés insurmontables. Enfin le passage à la mer du Sud par le détroit de Magellan était si long, si incertain, et si peu connu dans ce siècle, qu'on ne pouvait compter sur cette navigation pour envoyer des hommes au Pérou. Les ministres se virent donc obligés d'abandonner le système que leur zèle leur avait d'abord suggéré, et d'essayer de faire par des moyens plus doux ce qu'ils ne pouvaient exécuter par la force. Le soin que Pizarre prenait de présenter sa conduite aux yeux de l'empereur, sous un jour favorable, prouvait qu'il conservait encore quelques sentimens de respect pour son autorité. En profitant de cette circonstance, et en lui accordant assez pour lui montrer dans le gouvernement quelque modération et quelque indulgence, on pouvait encore le rappeler à son devoir, ou bien les sentimens de fidélité naturels aux Espagnols pouvaient se réveiller parmi ses

partisans et les déterminer à abandonner un usurpateur.

Le succès de cette négociation, aussi importante que délicate, dépendait entièrement de l'habileté et de l'adresse du négociateur. Après avoir pesé attentivement le mérite de différens sujets, le choix des ministres tomba unanimement sur Pierre de la Gasca, ecclésiastique, qui n'avait d'autre titre que celui de conseiller de l'Inquisition. Mais, quoique sans emploi public, il avait été chargé en quelques occasions d'affaires importantes, dans lesquelles il avait réussi et déployé un caractère insinuant et doux, joint à beaucoup de fermeté, une probité au-dessus de tout soupçon, une grande circonspection dans ses plans, avec beaucoup de vigueur dans leur exécution, qualités rarement unies. L'empereur, à qui Gasca n'était pas inconnu, approuva hautement ce choix, et lui en donna l'assurance dans une lettre pleine d'expressions de bienveillance et de bonté, qui font autant d'honneur au souverain qui les employait, qu'au sujet à qui elles étaient adressées. Gasca, nonobstant son âge avancé, la faiblesse de sa constitution, et la crainte des fatigues d'un long voyage et du séjour dans un climat malsain, naturelle à un homme qui n'était jamais sorti de son pays, n'hésita pas un moment à se prêter

aux volontés de son souverain. Il fit voir que ce seul motif l'animait, en refusant un évêché qu'on lui offrit, pour donner à son caractère plus de dignité. Le seul titre qu'il voulut accepter fut celui de président de l'audience de Lima, et il déclara qu'il ne voulait recevoir aucun salaire attaché à cet emploi. Tout ce qu'il demanda fut que sa famille fût entretenue par le roi, et comme il allait exercer en Amérique un ministère de paix, et qu'il n'emportait avec lui que sa soutane et son bréviaire, sans autre suite que quelques domestiques, son expédition ne pouvait être à charge aux finances du royaume.

Mais en montrant tant de désintéressement et de modération, relativement à sa personne, les demandes qu'il forma lorsqu'il fut question de déterminer l'étendue de son autorité, furent d'un ton bien différent. Comme il allait dans un pays éloigné du chef-lieu du gouvernement, et où il lui serait impossible de recevoir de nouvelles instructions dans les circonstances délicates, et que tout le succès de sa négociation dépendait de la confiance que pourraient placer dans l'étendue de ses pouvoirs les gens avec qui il aurait à traiter, il exigea qu'on le revêtit d'une autorité sans bornes, et que sa juridiction s'étendît à toutes les personnes et à tous les cas; il voulut être autorisé à punir, à récom-

penser, à pardonner, selon les circonstances, à employer la force des armes pour réduire les mécontens et les rebelles, à lever des troupes et à tirer les secours de tous les établissemens espagnols de l'Amérique. Des pouvoirs si illimités, quoique manifestement utiles au succès de sa mission, parurent aux ministres espagnols trop considérables pour être confiés à un simple sujet; ils les envisagèrent comme des prérogatives inséparables de la royauté, et refusèrent de les confier à Gasca. Mais les vues de Charles-Quint, qui étaient plus étendues que celles de ses ministres, lui ayant fait apercevoir que, par la nature de sa place, Gasca devait être dépositaire d'un pouvoir arbitraire sur une infinité d'objets et que tous ses efforts pourraient devenir inutiles, s'il était circonscrit sur les autres, n'hésita pas à lui confier toute l'autorité qu'il demandait. Gasca, content de cette preuve récente de la confiance de son maître, sans argent et sans troupes, hâta son départ pour aller apaiser une révolte capable d'effrayer tout autre que lui.

En arrivant à Nouche de Dios, il y trouva Hesnaud Mexia, officier de marque, parti avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie. Mais Gasca se montrait si pacifique, sa suite était si peu nombreuse et son titre si modeste, qu'il n'ef-

fraya personne, et qu'il fut reçu avec beaucoup de respect. De Nouche de Dios, il s'avança à Panama, et eut le même accueil de Hinojosa à qui Pizarre avait confié le gouvernement de cette ville et d'une flotte mouillée dans le port. Il tint en ces deux endroits le même langage, déclarant qu'il était envoyé par son souverain comme un messager de paix, et non comme un ministre de vengeance; qu'il venait redresser tous les griefs, révoquer les lois qui les avaient alarmés, pardonner les fautes passées et rétablir l'ordre et la justice au Pérou. Sa douceur, la simplicité de ses manières, la sainteté de son état et un air de candeur aimable lui gagnèrent la confiance. Le respect dû à une personne revêtue d'une autorité légale et agissant en vertu d'une commission du souverain, commença à renaître parmi des hommes qui depuis quelque temps ne connaissaient qu'une autorité usurpée. Hinojosa, Mesia et plusieurs autres officiers de distinction, à chacun desquels Gasca s'était adressé séparément, furent gagnés et n'attendirent qu'un prétexte pour se déclarer ouvertement en sa faveur. Pizarre ne tarda pas à le leur fournir.

Procédés violens de Pizarre. Il se détermine à la guerre. Préparatifs de Gasca.

Quoiqu'il fût informé de la nature de la mission de Gasca, et qu'il sût que le président offrait un pardon général à tous les Espagnols établis au Pérou, et promettait la révocation des lois qui avaient causé le mécontentement, Pizarre n'eut pas plus tôt appris son arrivée à Panama, qu'au lieu de recevoir avec reconnaissance la grâce qui lui était offerte, il fut outré de ne pas être conservé dans sa place de gouverneur; et prit sur-le-champ la résolution de s'opposer à l'entrée de Gasca au Pérou, et de l'empêcher d'y exercer aucune juridiction. Cette résolution désespérée fut suivie d'une autre non moins extravagante. Il envoya en Espagne de nouveaux députés pour justifier sa conduite et demander pour lui, au nom de toutes les communautés du Pérou, le gouvernement pendant sa vie, comme le seul moyen d'y établir et d'y conserver la tranquillité. Les députés chargés de cette étrange commission, firent connaître les intentions de Pizarre au président, et signifièrent en son nom qu'il eût à quitter Panama et à retourner en Espagne. Ils portèrent aussi à Hinojosa des instructions secrètes par lesquelles Pizarre l'autorisait à

offrir à Gasca un présent de cinquante mille pezos, s'il voulait faire de bonne grâce ce qu'on demandait de lui, et le pressait, au cas que le président résistât, de s'en défaire par le fer ou par le poison.

Diverses circonstances poussaient Pizarre à ces mesures violentes. Accoutumé à l'autorité suprême, il ne pouvait soutenir la pensée de redevenir simple particulier. Connaissant toute la grandeur de ses fautes, il soupçonnait que l'empereur voulait le tromper et qu'il ne lui pardonnerait jamais les outrages qu'il en avait reçus. Aussi coupables que lui, ses confidens les plus intimes avaient les mêmes craintes. L'approche de Gasca qui n'avait point de troupes ne les effrayait pas. Il y avait alors plus de six mille Espagnols établis au Pérou, en se mettant à leur tête, il se croyait assuré de s'élever jusqu'à l'indépendance si la cour d'Espagne lui refusait ce qu'il demandait. Mais il s'apercevait que ceux en qui il se fiait le plus étaient déjà tentés de l'abandonner. Epouvanté de la pensée de s'opposer aux ordres de son souverain, et incapable d'être l'instrument des crimes auxquels Pizarre l'excitait dans son instruction secrète, Hinojosa reconnut publiquement le président comme son supérieur. Les officiers qui servaient sous ses ordres l'imitèrent, et l'exemple

fut si puissant, qu'il enchaîna jusqu'aux députés envoyés du Pérou, et qu'au moment où Pizarre attendait la nouvelle du départ de Gasca pour l'Espagne ou de sa mort, il apprit que le président était maître de la flotte de Panama et des troupes qui y étaient postées.

Furieux à la nouvelle d'événemens si inattendus, il se prépara ouvertement à la guerre, et pour justifier cette démarche, il chargea l'audience de Lima de faire le procès à Gasca pour les crimes dont il s'était, disait-il, rendu coupable en s'emparant de ses vaisseaux, en séduisant ses officiers et en empêchant ses députés de se rendre en Espagne. Cepada, qui n'était lui-même juge qu'en vertu d'une commission de l'empereur, ne se fit point scrupule de prostituer la dignité de ses fonctions. Il trouva Gasca coupable de haute-trahison, et le condamna à mort. Ces formes, toutes ridicules qu'elles étaient, en pareilles circonstances, imposèrent aux aventuriers ignorans qui remplissaient le Pérou, en donnant à Pizarre l'air de marcher contre un traître, condamné comme tel par un tribunal légal, et alors, de toutes les parties de l'empire, il vit arriver sous ses drapeaux de nombreux soldats, et il se trouva bientôt à la tête de mille hommes, formant le corps le mieux équipé qu'on eût encore vu au Pérou.

Toutefois Gasca, de son côté, ne restait point oisif, et, sentant la nécessité d'employer la force, pour exécuter sa commission, il mettait tous ses soins à se former un corps de troupes, en en faisant venir de Niracagua, de Carthagène et des autres établissemens espagnols du continent. Il y réussit si bien, qu'il fut bientôt en état de détacher de sa flotte une escadre montée d'un nombre considérable de soldats pour la côte du Pérou. Leur apparition porta l'alarme partout, et, sans tenter aucune descente, ils rendirent un service plus grand à Gasca, en mettant à terre, en différens endroits, des personnes qui répandirent des copies de l'acte d'amnistie générale et de la révocation des derniers édits, et qui firent connaître les intentions pacifiques et le caractère doux du président. L'effet de ces instructions fut étonnant. Tous ceux qui étaient mécontens de l'administration violente de Pizarre, ou qui conservaient quelques sentimens de fidélité pour leur souverain, commencèrent à méditer leur défection, et quelques-uns abandonnèrent ouvertement une cause qu'ils trouvaient alors injuste.

Insurrection de Centeno. Pizarre marche contre lui.

Laissant la caverne où il demeurait caché,

Centeno assembla environ cinquante de ses partisans, et, avec cette troupe faible et mal armée, il s'avança hardiment vers Cuzco. Une attaque de nuit, dans laquelle il déploya autant de valeur que de talent, le rendit maître de la capitale, quoiqu'elle fût défendue par une garnison de cinq cents hommes, dont la plupart se rangèrent sous ses drapeaux, de sorte qu'il se vit à la tête d'un corps nombreux.

Quelque étonné qu'il fût de voir deux ennemis venir à la fois contre lui, l'un par mer, l'autre par terre, dans un moment où il se croyait maître de tout le Pérou, Pizarre avait trop de courage, et était trop accoutumé aux vicissitudes et aux caprices de la fortune, pour se laisser abattre. Comme l'attaque de Centeno le menaçait de plus près, il se mit en mouvement pour marcher à sa rencontre, et, après avoir pourvu de chevaux tous ses soldats, il s'avança avec une extrême rapidité. Chaque jour au matin, cependant, il voyait ses troupes diminuer par la désertion qui avait lieu pendant la nuit, et, quoique devenu soupçonneux à l'excès, et punissant sans rémission ceux qu'il soupçonnait, il ne put, quelques efforts qu'il fît, arrêter les progrès du mal.

Pizarre n'était point encore en vue de l'ennemi à Huarina, près du lac Titiaca, qu'à

peine comptait-il quatre cents soldats dans ses rangs. Il pouvait, à la vérité, les regarder comme des hommes d'un attachement éprouvé, et compter entièrement sur eux : c'étaient les plus audacieux et les plus déterminés de ses partisans, qui, sentant aussi bien que lui-même toute l'étendue de leur crime, désespéraient d'en obtenir le pardon, et ne pouvaient échapper à la punition que par le succès de leur audace. Avec eux, il n'hésita pas à attaquer Centeno, quoique les forces de ce dernier fussent de plus du double des siennes.

Les royalistes ne cherchèrent pas à éviter le combat, qui fut le plus obstiné et le plus sanglant qui eût eu lieu jusque-là au Pérou. A la fin, la valeur intrépide de Pizarre et la supériorité des talens militaires de Carjaval l'emportèrent sur le nombre ; la victoire fut complète, le butin immense et le traitement des vaincus atroce. Ce succès signalé rétablit la réputation de Pizarre, qui, regardé désormais comme invincible, vit son armée augmenter de jour en jour, et se grossir incessamment de tous ceux qui, par caractère ou par calcul, aiment à s'attacher à la fortune du plus fort.

Gasca s'avance vers Cuzco. Préparatifs du combat. Pizarre, abandonné par ses troupes, tombe au pouvoir de l'ennemi. Sa mort.

D'autres événemens, toutefois, dans d'autres parties du Pérou, balançaient avantageusement pour Gasca, la victoire éclatante que Pizarre venait de remporter à Huarina. Celui-ci, en effet, avait à peine quitté Lima, que les citoyens, las de son gouvernement tyrannique, avaient arboré l'étendard du roi. Aldana, avec un détachement de soldats de la flotte, avait pris possession des vaisseaux. Vers ce même temps, le président avait débarqué à Tumbès avec cinq cents hommes, et, encouragés par sa présence, tous les pays voisins de la mer s'étaient déclarés pour le roi.

Cuzco et les provinces adjacentes étaient au pouvoir de Pizarre; mais tout le reste de l'empire, depuis Quito, en allant vers le Sud, reconnaissait l'autorité de Gasca. Voyant son armée se renforcer rapidement, le président pénétra dans l'intérieur du pays. Sa conduite était toujours douce et modeste, et il témoignait en toute occasion un désir ardent de terminer la querelle sans effusion de sang. Plus occupé de ramener les rebelles que de les punir, il ne reprochait à personne ses fautes passées, et rece-

vait ceux qui se présentaient comme un père accueille des enfans qui rentrent dans leur devoir. Cependant le désir sincère qu'il montrait de la paix, ne l'empêchait pas de faire avec activité des préparatifs de guerre.

Gasca avait indiqué, pour rendez-vous général de ses troupes, la fertile vallée de Xauna, sur la route de Cuzco, et il s'y arrêta pendant quelques mois, non-seulement pour tenter de nouveau un accommodement avec Pizarre, mais aussi pour exercer ses recrues et les accoutumer à la discipline, avant de les conduire contre un corps victorieux, entièrement composé de vétérans.

Enivré du succès qui avait jusqu'alors accompagné ses armes, Pizarre, fier d'avoir encore près de mille soldats sous ses ordres, refusa d'entendre aucune proposition, quoique Cepeda, avec plusieurs de ses officiers, et Carjaval lui-même, fussent d'avis d'accepter les offres du président, c'est-à-dire une amnistie générale, et la révocation des lois dont on se plaignait. Ayant tout fait pour se soustraire à la malheureuse nécessité de tremper les mains dans le sang de ses concitoyens, Gasca se mit en marche pour Cuzco, à la tête de seize cents hommes.

Sûr qu'il croyait être de sortir victorieux du combat, Pizarre laissa les royalistes passer, sans

obstacle, toutes les rivières qui coulent entre Guamanga et Cuzco, et s'avancer jusqu'à quatre lieues de cette capitale. Il s'était flatté que leur défaite, dans une situation qui leur rendait la retraite impossible, terminerait la guerre en un coup. Ce fut alors qu'il marcha droit à la rencontre de l'ennemi. Carjaval choisit le terrain, et disposa les troupes avec le discernement et les profondes connaissances militaires qui distinguaient toutes ses opérations.

S'avançant lentement l'une contre l'autre, les deux armées présentaient chacune un spectacle tout à fait singulier. Dans celle de Pizarre, composée d'hommes enrichis des dépouilles du pays le plus opulent de l'Amérique, tous les officiers, et jusqu'aux simples soldats, étaient habillés d'étoffes de soie ou de brocarts, et couverts de broderies d'or et d'argent. Leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux étaient ornés et brillaient de toute la magnificence militaire.

Le coup-d'œil qu'offraient les troupes de Gasca n'était pas moins éclatant, et présentait même des particularités remarquables par leurs accessoires. Lui-même, accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Quito et de Cuzco, et d'un grand nombre d'ecclésiastiques, parcourait les rangs, répandant des bénédictions, et

encourageant ses soldats à remplir courageusement leur devoir.

On était près d'en venir aux mains, lorsqu'on vit Cepeda piquer son cheval, et galoper vers le président auquel il se rendit. Garsilasso de la Vega, et d'autres officiers des plus distingués dans l'armée de Pizarre, suivirent son exemple. La défection de ces chefs frappe d'étonnement tous les spectateurs, et la confiance mutuelle, sans laquelle il ne peut y avoir dans une armée ni union ni force, se perd tout-à-coup. La défiance et la consternation se répandent dans tous les rangs : quelques-uns se dérobent en silence ; d'autres jettent leurs armes ; le plus grand nombre passe du côté des royalistes.

C'est en vain que Pizarre, Carjaval et quelques autres chefs, emploient l'autorité, les menaces et les prières. En moins d'une demi-heure, un corps capable de décider du sort de l'empire du Pérou est entièrement dispersé. Se voyant perdu sans ressource, Pizarre demande à quelques officiers qui lui demeurent attachés : « Que nous reste-t-il ? » — « Rien, répond l'un d'eux, que de nous jeter au milieu de nos ennemis et de mourir en Romains. » Abattu par un revers si inattendu, Pizarre n'eut pas le courage de suivre ce conseil, et, avec une lâcheté qui démentait son ancienne réputation, il se

rendit à un des officiers de Gasca. Carjaval, cherchant à s'échapper, fut atteint et fait prisonnier.

S'estimant heureux d'avoir remporté une victoire qui n'avait pas fait couler de sang, Gasca eut le bon esprit de ne la souiller par aucun acte de cruauté. Pizarre, Carjaval, et un petit nombre des rebelles connus pour tels, et les plus fameux, furent punis de mort. Pizarre eut la tête tranchée le lendemain de la bataille. Il se soumit à son sort avec une sorte de dignité, et parut vouloir expier ses crimes par un repentir sincère.

Quant à Carjaval, sa fin fut conforme à sa vie. Quand on lui fit son procès, il n'entreprit point de se défendre, et, en entendant la sentence qui le condamnait à être pendu, il répondit avec un air d'indifférence, « on ne meurt qu'une fois. » Entre son jugement et son exécution, il ne montra aucun remords du passé, ni aucune inquiétude sur l'avenir. Il plaisanta avec ceux qui lui rendaient visite, avec la même gaîté grossière et la même vivacité qu'il avait toujours montrées.

Plus criminel encore que Pizarre et Carjaval, Cepeda aurait souffert comme eux, une mort ignominieuse, mais on lui laissa la vie pour avoir abandonné ses complices dans un moment cri-

tique et décisif. Envoyé en Espagne, il y finit ses jours en prison.

Guerres civiles du Pérou. Les troupes ne touchent point de solde pendant leur durée. Leur entretien extrêmement dispendieux. Récompenses excessives accordées aux particuliers.

Dans les détails que les historiens contemporains donnent des guerres civiles du Pérou, pendant dix années consécutives, on remarque plusieurs circonstances si frappantes, et qui indiquent des mœurs si extraordinaires, qu'elles méritent de fixer l'attention du lecteur.

Quoique les conquérans du Pérou fussent des hommes des dernières classes de la société, et que la plus grande partie de ceux qui se joignirent dans la suite aux premiers, fussent des aventuriers sans fortune, cependant, dans tous les corps de troupes conduits par les différens chefs qui se disputaient l'autorité, il ne se trouvait pas un seul homme qui servît, allêché par l'appât d'un salaire quelconque. Tout aventurier, au Pérou, se regardait lui-même comme conquérant, ayant droit, par ses services, à un établissement dans ce pays, conquis par sa valeur. Dans les contestations entre ces chefs, chacun se déterminait selon son propre juge-

ment ou ses affections, regardait son général comme son compagnon de fortune, et se serait dégradé en recevant une solde de lui. Leurs chefs devaient la plupart, leur élévation à leur valeur et à leurs talens, et non à leur naissance, et chacun de leurs compagnons de guerre espérait de s'ouvrir une route à la richesse et au pouvoir par les mêmes moyens.

Ces troupes, toutefois, servant ainsi sans aucune paie régulière, ne se levaient qu'avec des frais immenses, car parmi des hommes accoutumés à partager les dépouilles d'un si riche pays, la soif des richesses devenait tous les jours plus ardente, à proportion même de l'espérance du succès. Tous étant entraînés par le même but, et dominés par la même passion, il n'y avait qu'un moyen de gagner ces hommes, et de se les attacher fortement. Les officiers connus par des talens, outre la promesse de grands établissemens, recevaient encore du chef auquel ils se donnaient, des sommes considérables. Il en coûta cinq cent mille pezos à Gonzalès Pizarre, pour lever mille hommes. Gasca en dépensa neuf cent mille pour former le corps qu'il conduisait contre les rebelles. Les concessions de terres et d'Indiens, qu'on accordait aux vainqueurs, comme une récompense après la victoire, étaient encore plus exorbitantes.

Cepeda, pour l'adresse et la perfidie qu'il avait montrées à persuader à la cour de l'audience royale de donner sa sanction à l'usurpation de Pizarre, obtint une concession qui lui *valait* cent cinquante mille pezos de revenu annuel. Hinojosa, qui se détacha un des premiers de Pizarre, et livra à son ennemi la flotte qui décida du destin du Pérou, obtint en terre un revenu de deux cent mille pezos; à quoi il faut ajouter encore, que, tandis qu'on traitait les principaux officiers avec tant de magnificence, on récompensait les simples soldats en proportion, et toujours d'une manière plus que libérale.

Luxe des militaires espagnols. Férocité de leurs guerres civiles. Leur mauvaise foi dans l'observation des traités.

Des changemens de fortune si rapides produisaient les effets qu'on devait en attendre, et donnaient naissance à de nouveaux besoins et à de nouveaux désirs. Des vétérans, en effet, accoutumés aux plus grandes fatigues, acquéraient tout-à-coup le goût de la profusion, et s'abandonnaient à tous les excès de la licence militaire. La plus basse crapule occupait les uns, les autres se livraient au luxe le plus dispendieux. Le dernier soldat, au Pérou, se se-

rait cru dégradé en marchant à pied; et malgré le prix exorbitant des chevaux en Amérique, à cette époque, chacun voulait en avoir un avant de se mettre en campagne. Mais, quoique devenus alors moins capables qu'auparavant de supporter les fatigues du service, ils affrontaient le danger et la mort avec la même intrépidité, et, animés par l'espérance de nouvelles récompenses, ils ne manquaient jamais, en un jour de bataille, de déployer toute leur ancienne valeur.

Ils conservèrent avec leur courage leur première férocité. Dans aucun pays, la guerre civile n'a été faite avec plus de fureur qu'au Pérou. L'avarice se joignit aux passions qui rendent les querelles atroces entre des concitoyens, et donnait à leur inimitié plus de violence et de durée. La mort d'un ennemi entraînant la confiscation de ses biens, on ne faisait point de quartier dans les combats, et, après la victoire, tout homme riche était exposé aux accusations. On vit Pizarre, sur les plus légers soupçons, condamner à mort plusieurs des plus riches habitans du Pérou, et Carjaval en fit mourir un plus grand nombre, sans même chercher de prétexte pour justifier sa cruauté. Il périt presque autant d'hommes par la main du bourreau, que dans les batailles, et presque tous furent condamnés sans aucune forme de procès.

La fidélité et l'attachement à celui auquel on s'était donné, n'accompagnaient pas même, comme cela arrive assez ordinairement, la violence avec laquelle les partis opposés se traitaient entre eux. Les sentimens d'honneur, toujours si puissans sur les militaires, et la droiture qui domine dans le caractère espagnol autant que dans celui d'aucune autre nation, semblent avoir été alors entièrement oubliés. On trahissait sans honte et sans remords. A peine y eut-il, pendant ces discussions, un seul Espagnol au Pérou qui n'abandonnât le parti qu'il avait embrassé, et qui ne violât tous ses engagemens.

Le vice-roi Nugnès Vela fut perdu par la trahison de Cepeda et des autres juges de l'audience royale, dont ils étaient obligés, par le devoir de leur place, de soutenir l'autorité. Les instigateurs et les complices de la révolte de Gonzalès Pizarre furent les premiers à l'abandonner, et à se soumettre à ses ennemis. Sa flotte fut livrée à Gasca par l'homme qu'il avait choisi, entre tous ses officiers, pour lui confier cet important commandement. Dans la journée qui décida de son sort, des vétérans, à la vue de l'ennemi, jetèrent leurs armes sans combat, et abandonnèrent un chef qui les avait si souvent conduits à la victoire.

L'histoire présente rarement des exemples d'un mépris si général, et si peu dissimulé des principes de la morale et des obligations qui lient l'homme à l'homme, et qui constituent l'union sociale. On ne trouve ces mœurs que dans des hommes qui habitent des pays éloignés du centre de l'autorité, où l'on ne suit plus que faiblement la contrainte des lois et de l'ordre, où l'espoir du gain n'a point de bornes, où des richesses immenses peuvent faire oublier les crimes par lesquels on les a acquises : ce n'est que dans des circonstances semblables qu'il est possible de trouver autant d'avidité, de perfidie et de corruption qu'on en voit, hélas ! trop souvent dans les conquérans du Pérou.

Gasca récompense la fidélité de ses troupes. Il partage les terres aux Espagnols qui l'ont aidé dans sa conquête. Mécontentement. L'ordre se rétablit.

Pizarre avait cessé de vivre ; tous les mécontens avaient mis bas les armes, et la tranquillité parut entièrement rétablie ; mais deux points intéressans demandaient encore l'attention du président. L'un était de trouver sur-le-champ, à cette multitude turbulente d'aventuriers audacieux, qui remplissaient le pays, une occupation qui les empêchât d'exciter de nouveaux troubles ;

l'autre d'accorder des récompenses convenables à ceux dont la fidélité avait assuré ses succès. Il remplit, en grande partie, le premier de ces objets, en envoyant Pedro de Valdivia au *Chili*, pour en continuer la conquête, et en chargeant Diégo Centeno de la découverte des vastes régions que traverse la rivière de la Plata. La réputation de ces chefs et l'espérance d'améliorer leur sort dans des pays nouveaux, attirèrent sous ses drapeaux la soldatesque la plus indigente et la plus emportée, et bannirent presque entièrement de la colonie cette espèce de mutinerie que Gasca redoutait.

La seconde opération était plus difficile et très-délicate. Les *repartimientos* ou distributions de terres et d'Indiens qui restaient à faire en conséquence de la mort ou de la fuite des rebelles, ou des confiscations prononcées contre eux, passaient deux millions de pesos en revenu annuel.

Devenu maître de disposer de cette immense propriété, Gasca conserva le même désintéressement qu'il avait montré jusque là, et n'en voulut pas réserver la moindre portion pour lui-même. Mais il y avait un grand nombre de solliciteurs, et la vanité ou l'avarice de chacun lui faisant exagérer ses services et les récompenses qu'il attendait, les prétentions de tous

étaient si exorbitantes, qu'il devenait impossible de les satisfaire. Gasca écouta tout le monde avec la plus grande attention, et, pour avoir le loisir de peser scrupuleusement les droits de chacun, il se retira avec l'archevêque de Lima, et un seul secrétaire, dans un village situé à douze lieues de Cuzco. Là, il employa plusieurs jours à faire le partage des terres et des Indiens à tous les prétendans, selon l'importance des services que chacun avait rendus, et de ceux qu'il pouvait rendre dans la suite.

Gasca néanmoins, malgré l'impartialité qui avait guidé sa conduite, prévoyait les cris et la rage qui ne manqueraient pas d'éclater à la publication de son décret, et, pour s'y dérober, il se mit en route pour Lima, laissant l'acte de partage scellé, avec ordre de ne l'ouvrir que quelques jours après son départ.

Cette distribution causa un mécontentement général, et l'indignation fut aussi grande que l'avait prévu Gasca. La vanité, l'avarice, la jalousie, la honte, le désespoir et toutes les passions qui agitent les hommes avec plus de violence, lorsque leur honneur et leur intérêt sont compromis, tout concourut à en augmenter la violence : elle éclata avec fureur. Gasca fut l'objet de la calomnie, des menaces et des

malédictions. On l'accusa d'ingratitude, de partialité et d'injustice.

Parmi des soldats toujours prêts à en venir aux armes, ces discours séditieux auraient été bientôt suivis de violences. Ils commençaient à chercher quelque chef mécontent qui se mît à leur tête pour demander le redressement de leurs griefs. Mais quelques actes de vigueur du gouvernement, faits à propos, arrêtèrent cet esprit de mutinerie, et la guerre civile fut éloignée pour quelque temps.

Considérant cependant que le feu était plutôt couvert qu'éteint, Gasca travailla avec la plus grande assiduité à calmer les mécontens, en donnant aux uns des gratifications considérables, en promettant aux autres des *repartimientos,* lorsqu'il y en aurait de vacans, en les caressant et les flattant tous : mais, afin d'établir la tranquillité publique sur des fondemens plus solides que sur les dispositions passagères qu'il leur inspirait, il travailla à fortifier l'autorité de ses successeurs dans l'emploi qu'il occupait, en rétablissant une administration régulière dans toutes les parties de l'empire. Il introduisit l'ordre et la simplicité dans la perception des revenus du roi. Il fit des réglemens sur le traitement des Indiens, pour les mettre à l'abri de l'oppression et les faire instruire

dans les principes de la religion, sans priver les Espagnols du bénéfice qu'on pouvait retirer de leurs travaux.

Gasca s'embarque pour l'Espagne. Sa réception dans sa patrie.

Gasca avait rempli sa mission, et l'avait remplie de la manière la plus honorable; mais, désirant goûter, encore une fois, les charmes de la vie privée, il remit le gouvernement du Pérou à l'audience royale, et fit voile pour l'Espagne. Comme, durant l'anarchie et les troubles des dernières années, il n'avait été fait aucune remise au trésor du roi, il emportait avec lui treize cent mille pezos épargnés sur le revenu public, par son économie et le bon ordre de son administration, après avoir payé toutes les dépenses de la guerre.

Gasca fut reçu en Espagne avec l'admiration universelle que méritaient ses talens et des vertus aussi pures que celles dont il venait de donner des preuves. Sans armée, sans flotte, sans argent, avec un train si modeste, qu'il n'en coûta à l'état que trois mille ducats pour l'équiper, il était parti d'Europe pour calmer une révolte terrible. Par sa sagesse et son habileté, il suppléa aux moyens qui lui manquaient, et créa, pour ainsi dire, les instrumens propres

à exécuter son entreprise. Il acquit une force maritime assez grande pour le rendre maître de la mer. Il leva un corps de troupes capable de se mesurer avec les vétérans qui avaient conquis le Pérou. Il triompha de leur chef, dont la victoire avait jusque-là suivi les pas. Il établit le pouvoir des lois et l'autorité du souverain légitime. Mais les éloges dus à ses talens sont encore au-dessous de ceux que méritent ses vertus.

Après avoir résidé dans un pays où l'appât des richesses avait jusqu'alors séduit tous ceux qui y avaient été revêtus de quelque autorité, Gasca quitta ce poste délicat sans qu'on eût pu même soupçonner son intégrité. Il avait partagé à ses compatriotes des possessions d'une étendue et d'un revenu immenses, et il demeurait dans sa première pauvreté. En même temps qu'il rapportait au trésor royal des sommes énormes, il fut obligé de demander à son souverain qu'on payât quelques dettes qu'il avait contractées pendant son expédition. Tant de mérite et de désintéressement ne furent pas méconnus de Charles, qui donna à Gasca les témoignages de l'estime la plus distinguée. Il le fit évêque de Palencia, et cet homme rare passa le reste de sa vie dans la retraite, respecté de ses compatriotes, honoré par son souverain,

aimé, et justement aimé de tout le monde dont il avait conquis et l'estime et le respect.

Quelque sages qu'eussent été les réglemens de Gasca, la tranquillité du Pérou ne fut pas de longue durée. Dans un pays où l'autorité avait été méconnue pendant un si long intervalle d'anarchie et de désordre, où il y avait tant de chefs trompés dans leur espérance et disposés à faire éclater leur mécontentement, et tant de soldats prêts à les suivre, il n'était pas difficile de rallumer la sédition. Le pays fut encore troublé par quelques révoltes; mais, comme ces orages ne furent que passagers, et élevés plutôt par l'ambition et l'inquiétude de quelques particuliers, que par des motifs généreux, et, pour ainsi dire, nationaux, les détails en seraient étrangers à l'objet de cette histoire. Ces mouvemens, comme tout ce qui est violent dans le corps naturel ou politique, ne furent pas de longue durée; et, en emportant les principes vicieux qui les avaient causés ils contribuèrent, à la fin, à fortifier la société qu'ils avaient menacé de détruire.

Dans le cours de ces querelles, plusieurs des premiers conquérans du Pérou et des aventuriers sans frein, que la renommée de leurs succès avait attirés dans le pays, périrent par les mains les uns des autres. Chaque parti triom-

phant alternativement mettait à mort ou bannissait ses adversaires. Il ne resta à la fin au Pérou que les hommes les moins entreprenans et les plus disposés à se renfermer dans les occupations d'une industrie paisible, et l'autorité royale s'y trouva, par degrés, aussi solidement établie que dans aucune autre colonie espagnole.

Le Mexique et le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique. Nations du nouveau continent inférieures à celles de l'ancien.

On ne peut nier que la conquête du Mexique et du Pérou ne soit l'événement le plus éclatant et le plus intéressant de l'histoire de l'Amérique, et, sous ce rapport, un tableau des institutions politiques et des mœurs nationales de ces deux grands empires nous semble devoir présenter aux yeux d'un observateur intelligent l'espèce humaine dans une époque singulière de ses progrès. Lorsque, en effet, on compare le Mexique et le Pérou avec les autres parties de l'Amérique, on peut regarder ces deux empires comme des états civilisés.

Au lieu de petites tribus indépendantes et continuellement en guerre, n'ayant qu'une subsistance précaire au milieu des bois et des marais, étrangères aux arts et à toute industrie,

ne connaissant aucune subordination ni presque aucune forme de gouvernement régulier, on trouve au Mexique et au Pérou des nations nombreuses, soumises à un seul souverain et rassemblées dans les villes, une législation occupée de la subsistance et de la sûreté des citoyens, l'autorité des lois reconnue, une religion établie, plusieurs des arts nécessaires à la vie portés jusqu'à un certain point de perfection, et ceux qui servent à l'embellir commençant à se montrer.

Si l'on compare, toutefois, les Américains avec les nations de l'ancien continent, on ne peut plus les placer parmi les peuples vraiment civilisés : on les trouve, comme les tribus sauvages qui les environnent, ignorant entièrement l'usage des métaux, et n'ayant point étendu le domaine de l'homme sur les animaux. Les seuls animaux que les Mexicains connussent l'art d'apprivoiser et de nourrir, étaient les poules-d'inde, les canards, les lapins, et une espèce de petits chiens. A la vérité, ces faibles essais de leur industrie avaient rendu leur subsistance un peu plus abondante et plus sûre que celle de l'homme, qui n'a de ressource, pour se nourrir, que la chasse ; mais ils n'avaient pas tenté de se soumettre des animaux plus forts, ni de s'en faire aider dans leurs travaux.

Parmi les petites espèces, les Péruviens n'avaient rendu domestique que le canard; mais ils avaient apprivoisé le lama, animal particulier à leur pays, ressemblant pour la forme à un chameau, et pour la taille un peu au-dessus du mouton. Sous la protection de l'homme cette espèce s'était fort multipliée; sa laine habillait les Péruviens, et sa chair les nourrissait. Cet animal était même employé comme bête de charge, et portait un fardeau modique avec beaucoup de patience et de docilité. Il ne servait pas de bête de trait, et, comme on ne l'élevait que dans les montagnes, on n'en tirait pas de grands secours, si l'on en juge par différentes circonstances que rapportent les premiers historiens du Pérou.

On a toujours regardé dans l'histoire des progrès des nations vers la civilisation, l'invention des métaux utiles, et l'établissement de l'empire de l'homme sur les animaux, comme des pas de la plus grande importance. Dans notre continent, la société a été encore long-temps barbare, après ces deux découvertes, car l'homme, après avoir acquis cet empire sur la nature, a vu s'écouler un grand nombre de siècles avant que son industrie fût assez perfectionnée pour rendre sa subsistance assurée, avant que les arts qui fournissent à ses besoins et à ses commodi-

tés fussent inventés, et qu'on eût aucune idée des diverses institutions nécessaires pour conserver l'ordre dans la société. Privés de la connaissance des métaux les plus utiles et du secours des animaux domestiques, les Mexicains et les Péruviens étaient donc arrêtés par des obstacles puissans, et, quoique, au moment de la découverte de l'Amérique, ils fussent arrivés au plus haut point de leurs progrès, ils paraissaient encore à cette époque dans l'enfance de la vie civilisée.

Mœurs des Péruviens et des Mexicains. L'ancien empire du Mexique mal connu. Son origine très-récente.

Après cette observation générale, sur la circonstance la plus singulière qui distingue les deux grandes nations de l'Amérique, essayons de présenter la constitution et la police intérieure de l'une et l'autre, sous un point de vue d'après lequel on pourra déterminer leur rang dans l'échelle politique, et leur véritable place entre les peuplades grossières et barbares du nouveau continent, et les nations civilisées de l'ancien, c'est-à-dire, estimer de combien elles sont au-dessus de celles-là et au-dessous de celles-ci.

De ces deux empires, le Mexique a été le pre-

mier soumis à la couronne d'Espagne, mais on n'en connaît pas mieux pour cela les coutumes et les lois, et l'inexactitude des relations qui pouvaient donner quelques notions sur l'état et les mœurs des tribus sauvages de l'Amérique devient applicable à l'empire du Mexique. Cortès et les aventuriers qui l'accompagnèrent, n'avaient ni le temps ni les lumières nécessaires pour enrichir l'histoire civile et naturelle de nouvelles observations. Ils n'avaient qu'un seul but dans leurs expéditions, et paraissaient à peine avoir porté les yeux sur d'autres objets. Si dans quelques courts intervalles de tranquillité, lorsque la guerre cessait, et que l'ardeur du pillage se ralentissait, les institutions et les mœurs du peuple conquis attiraient leur attention, des soldats ignorans devaient mettre dans leurs recherches sur ces objets intéressans peu d'ordre et de sagacité; aussi le tableau qu'ils nous ont tracé de la police et des lois du Mexique, est superficiel et confus. Ce sont certains traits qui leur échappent sans dessein, plutôt que leurs observations directes, ou les conséquences qu'ils tirent eux-mêmes des faits, qui peuvent nous donner quelque idée du génie et des mœurs des Mexicains.

L'obscurité dans laquelle l'ignorance des conquérans du Mexique a laissé les annales de ce

pays, s'est encore augmentée par la superstition de leurs successeurs. Comme la mémoire des événemens passés était conservée parmi les Mexicains par des figures peintes sur des peaux, sur des toiles de coton, sur des écorces d'arbres, les premiers missionnaires, incapables d'entendre la signification de ces figures, et frappés de leur bizarrerie, les regardèrent comme des monumens d'idolâtrie, qu'il fallait détruire pour faciliter la conversion des Indiens. Pour obéir à une ordonnance de Jean de Zummaraga, moine franciscain, premier évêque de Mexico, toutes ces peintures furent rassemblées et livrées aux flammes.

Ce zèle fanatique des premiers moines qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne, et dont les Espagnols eux-mêmes déplorèrent bientôt les effets, détruisit entièrement ces monumens qui pouvaient conserver quelque trace des anciens événemens et de l'ancien état de l'empire; et il n'en est resté que ce qu'en a pu conserver la tradition, si l'on en excepte quelques-unes de ces peintures qui échappèrent aux recherches barbares de Zummaraga.

Il est démontré par l'expérience de toutes les nations que la mémoire des événemens passés ne peut se conserver long-temps, ni se transmettre avec quelque fidélité par la tradition. Les

peintures mexicaines, qui sont les seules annales de l'empire, sont en petit nombre, et d'une signification très-obscure. D'après ces circonstances, on conçoit combien sont incomplètes les notions que nous pouvons recueillir de la petite quantité des matériaux disperses dans les ouvrages des historiens espagnols.

Les Mexicains eux-mêmes reconnaissaient que leur empire n'était pas ancien. Leur pays était, disaient-ils, originairement possédé plutôt que peuplé par de petites tribus indépendantes, dont les mœurs ressemblaient à celles des peuples sauvages. Mais, vers le commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, plusieurs tribus vinrent successivement de régions inconnues au nord et au nord-ouest, et s'établirent dans différentes provinces du pays d'*Anabac*, ancien nom de la Nouvelle-Espagne.

Moins barbares que les naturels du pays, ces peuplades nouvelles commencèrent à leur donner quelque goût pour la vie civile. Vers le commencement du treizième siècle, les Mexicains, nation plus formée qu'aucune de celles qui l'avaient précédée, s'avancèrent des bords du golfe de la Californie, et prirent possession des plaines voisines du grand lac, à-peu-près au centre du pays d'*Anabac*. Après y avoir résidé environ cinquante ans, ils y fondèrent une ville

connue depuis sous le nom de Mexico, qui devint bientôt la plus considérable du Nouveau-Monde.

Depuis son établissement dans ses nouvelles possessions, cette nation demeura comme les autres tribus de l'Amérique, sans rois, gouvernée en temps de paix, et conduite pendant la guerre par ceux à qui leur valeur faisait obtenir la préférence pour le commandement. Toutefois, comme il est arrivé partout où le pouvoir et le territoire se sont étendus, l'autorité suprême ne tarda guère à tomber entre les mains d'une seule personne, et, lorsque les Espagnols entrèrent dans les pays, sous la conduite de Cortès, Montézuma était le neuvième monarque régnant, non par succession, mais par élection.

Selon cette tradition, conservée par les Mexicains, l'origine de leur empire est très-récente; ils ne comptent pas plus de trois cents ans depuis la première migration de leurs ancêtres; et, depuis l'établissement du gouvernement monarchique, environ cent trente ans, selon quelques-uns, et cent quatre-vingt-dix-sept, selon d'autres. Si d'un côté l'on suppose l'empire du Mexique plus ancien, et établi depuis assez longtemps, pour que l'on puisse admettre le degré de civilisation que lui attribuent les historiens

espagnols, il est difficile de concevoir comment un peuple, qui possédait l'art de conserver par des peintures le souvenir des événemens passés, et qui considérait comme une partie essentielle de l'éducation le soin d'apprendre aux enfans les chansons historiques qui célébraient les exploits de leurs ancêtres, a laissé s'affaiblir ainsi et se perdre presque entièrement la mémoire des anciens événemens de son histoire. D'un autre côté, si l'on s'en tient à l'opinion de la nation elle-même, sur la nouveauté de son origine, il n'est pas plus aisé de comprendre les progrès qu'elle avait faits vers la civilisation, ni l'étendue de sa domination au temps de l'invasion des Espagnols.

L'enfance des nations est si longue, lors même que toutes les circonstances sont favorables; il leur faut tant de temps pour acquérir quelque force et se donner une forme de gouvernement, que, d'après la nouveauté de l'origine des Mexicains, on ne peut s'empêcher de soupçonner fortement une grande exagération dans les descriptions avantageuses qu'on nous a données de leur gouvernement et de leurs mœurs.

Progrès des Mexicains vers la civilisation. Établissement du droit de propriété. Nombre et grandeur de leurs villes.

Ce n'est ni d'après la théorie ou de simples conjectures qu'on peut déterminer l'état politique et le caractère d'une nation, et on ne doit en général, fonder que sur des faits exacts les jugemens qu'on se hasarde à prononcer. En recueillant ceux qui peuvent servir de guides dans cette recherche, on en trouve qui semblent indiquer chez les Mexicains de grands progrès de civilisation, tandis que d'autres pourraient les faire regarder comme n'étant pas fort différens des tribus sauvages dont ils étaient environnés. Nous mettrons les uns et les autres sous les yeux de nos lecteurs, afin que, en les comparant, ils puissent former eux-mêmes leur opinion.

Le droit de propriété était parfaitement connu et établi dans toute son étendue chez les habitans du Mexique; mais chez plusieurs tribus sauvages, cette notion d'un droit exclusif à la possession d'un objet était presque ignorée, et, dans toutes, elle était très-bornée, et très-confuse. Au Mexique cependant, où l'agriculture et l'industrie avaient fait quelques progrès, la distinction de la propriété foncière et usufruitière, territoriale et mobilière, était établie.

Ces diverses espèces de propriétés pouvaient se transporter par l'échange ou la vente, et se transmettre par voie de succession. Tout homme libre avait une propriété en terre. Les terres étaient cependant possédées à différens titres. La possession était quelquefois pleine et entière, et pouvait revenir à des héritiers. Quelquefois aussi elle était attachée à quelque office ou dignité, et se perdait avec l'office. Ces deux sortes de possessions étaient regardées comme les plus nobles, et étaient particulièrement affectées aux citoyens des plus hautes classes. Le gros de la nation possédait les terres d'une manière très-différente. A chaque district était attribuée une certaine quantité de terres proportionnées au nombre de familles qui le formait. Ces terres étaient cultivées par le travail de toute la communauté. Leur produit se portait dans un magasin commun, et se partageait entre les familles selon leurs besoins respectifs. Aucun membre de cette espèce de communauté, appelée *Calpullée*, mot indien, synonyme d'*association*, ne pouvait aliéner sa portion, dont la propriété demeurait indivisiblement affectée à l'entretien de sa famille. Ainsi cette distribution du territoire intéressait chaque individu au bien général; et liait son bonheur avec la tranquillité publique.

Toutefois l'une des circonstances les plus frappantes qui distingue les Mexicains des autres nations de l'Amérique, c'est le nombre et la grandeur de leurs villes. Tant que la société demeure dans l'état de barbarie, les besoins des hommes sont en petit nombre, et ils se passent facilement les uns des autres. Alors les motifs qui les portent à se rapprocher sont extrêmement faibles, leur industrie est en même temps si imparfaite, qu'elle ne peut assurer la subsistance de beaucoup de familles sur un même terrain. Ils vivent dispersés, autant par choix que par nécessité, ou tout au plus ils s'assemblent dans de petits hameaux sur les bords des rivières qui leur fournissent une partie de leur nourriture; ou sur des terres que la nature a laissées ouvertes, ou qui sont débarrassées des productions sauvages, par leurs propres travaux.

Les Espagnols, qui jusque-là n'avaient rencontré en Amérique que des peuplades vagabondes, furent, à leur entrée dans le Mexique, extrêmement étonnés d'y trouver les habitans rassemblés dans des villes d'une aussi grande étendue que beaucoup de villes d'Europe. Leur première admiration fut telle, qu'ils comparèrent Zempoalla, ville du second ou du troisième ordre, aux plus grandes villes d'Espagne. Mais

lorsqu'ils eurent vu successivement Tlascala, Cholula, Tacuba, Tezeuco, et enfin Mexico, leur étonnement augmenta si fort, qu'ils se laissèrent aller à l'exagération, même après avoir eu le loisir de faire plus tard des observations plus suivies, et sans intérêt de tromper.

Cependant la fin de cet ouvrage, à laquelle nous touchons, nous avertit qu'il est temps de revenir au Pérou, dont l'empire se vante d'une plus haute antiquité que celui du Mexique; toutefois, si l'on s'en rapporte aux traditions qu'ont recueillies les Espagnols sur ces vastes contrées de l'Amérique du sud, l'empire du Pérou avait subsisté quatre cents ans, sous douze monarques; mais les Péruviens n'ont pu communiquer à leurs conquérans que des connaissances très-imparfaites et très-incertaines de leur ancienne histoire, puisqu'ils ignoraient l'art d'écrire, et qu'ils manquaient d'un seul moyen par lequel on peut conserver avec quelque exactitude la mémoire des événemens. Ajoutons encore que chez les peuples mêmes où l'art de l'écriture est connu, l'époque où l'histoire commence à prendre quelque authenticité, est de beaucoup postérieure à cette utile invention, qui a servi long-temps aux usages ordinaires et communs de la vie, avant d'être employée à fixer le souvenir des faits pour le

transmettre d'un siècle à l'autre, et que la tradition seule n'a jamais procuré de documens historiques, d'une manière suivie et régulière, durant un période aussi long que celui qu'on donne à la durée de la monarchie du Pérou.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. Page j

BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DU PÉROU.

De l'origine des Incas. 1
De l'Inca, de sa femme, et des princesses de son sang. 6
Lois de Manco-Capac. 7
Marques de distinction de Manco-Capac et de ses successeurs. 10
Mort de Manco-Capac. 12
Religion ou culte des Incas. 14
Amour d'un Curaca, ou seigneur de la province de Guechuas pour la vérité. 17
Les Incas croient à une autre vie. 19
Des sacrifices du Soleil. 21
Division de l'empire des Incas. 23
Des sciences des Incas. 26
Monumens astronomiques des Amautas. 28
Moyen employé par les Péruviens pour s'assurer du véritable jour des deux équinoxes. 30
Des éclipses. 32
De la musique chez les Incas. 33
De la poésie. 35
Des arts mécaniques. 37
Du mariage. 38
Du partage et de la culture des terres. 42
Des habillemens et des armes des Incas. 45
De la pompe funèbre des rois, et du deuil que portaient les Incas pour honorer leur mémoire. 46
De la chasse générale et solennelle des rois incas. 48
Des diverses manières de correspondre dans le Pérou. 50
De la principale fête du Soleil. 51
Des cérémonies avec lesquelles on faisait les Incas chevaliers. 63
Des Colonies et des langues qu'on y parlait. 75
Éducation qu'on donnait à la cour aux héritiers des seigneurs du pays. 76
De la troisième et de la quatrième fête solennelle que les Incas célébraient en l'honneur du Soleil. 78
Lima. Ses habitans. Leur race, leur humeur, leurs usages, leurs richesses, leur manière de s'habiller. 84
Anes sauvages dans le territoire de Mira. 95

Le fleuve des Amazones. Page 97
Le Callo. 100
Des minières d'or et d'argent. 103
Inca-Pirca ou murailles d'Inca. 113
Guaques, ou tombeaux des Indiens. 119
La Coya ou Coyba. 123
Adoratoire ou temple de briques crues. 126
La Cuca. 127
De la ville de Cuzco. 128
La Cordillère des Andes. 132
Pont de joncs et de totoras ou glaïeul sur la rivière de Desaguero dans la province de Chiouito. 140
Successeurs de Manco-Capac. 141
Sinchi-Roca, second roi inca. 143
Lloque-Yupanqui, troisième roi inca. 144
Mayna-Capac, quatrième roi inca. 147
Capac-Yupanqui, cinquième roi inca. 152
Inca-Roca, sixième roi inca. 155
Yahuar-Huacac, septième roi inca. 156
Vira Cocha, huitième roi inca. 165
Pachacutu, neuvième roi inca. 171
Yupanqui, dixième roi inca. 180
Tupac Yupanqui, onzième roi inca. 185
Huayna-Capac, douzième roi inca. 190
Inticursi-Hualpa, treizième roi inca. 196
Atta-Hualpa, quatorzième et dernier roi inca. 197
Premier avis sur l'existence et la richesse du Pérou. Id.
Expédition de Balboa. 199
Balboa découvre la mer du sud. 202
Injustice. 207
Découverte du Pérou. 209
Conduite des Espagnols de Pizarre. 218
Préparatifs des trois associés. 223
État de l'empire du Pérou, à l'époque de l'invasion des Espagnols. 227
Perfidie méditée de Pizarre. 233
Pizarre attaque les Péruviens. 237
Abattement de Atta-Hualpa. 239
Huascar est mis à mort par ordre de son frère. 241
Partage du butin entre les Espagnols. Effets de ce partage. 242
Condamnation et exécution d'Atta-Hualpa. 245
Dissolution du Gouvernement et de toute police intérieure du Pérou. 250
Honneurs conférés par le roi d'Espagne à Pizarre et à Almagro. 253

Discussion entre Pizarre et Almagro. Page 255
Réglement de Pizarre. Fondation de Lima. 256
Invasion du Chili par Almagro. Vigoureuse défense des habitans. Siége de Cuzco par les Indiens. 258
Révolte des Péruviens. 260
Arrivée d'Almagro. Motifs de sa conduite. Ses opérations. Ses succès. 264
Faute d'Almagro. Situation fâcheuse de Pizarre. Son adroite conduite. 268
Marche d'Almagro sur Cuzco. Il est défait et pris. Son procès. Sa condamnation à mort. Son exécution. 272
Délibération de la cour d'Espagne sur l'état du Pérou. Vaca de Castro y est envoyé avec d'amples pouvoirs. 278
Pizarre partage le Pérou entre ses partisans. Progrès des Espagnols. 280
Expédition mémorable de Gonzalès Pizarre. 282
Situation fâcheuse de Pizarre. Mécontentemens au Pérou. Le jeune Almagro choisi pour chef par les mécontens. Conspiration contre la vie de Pizarre : il est assassiné. 286
Arrivée de Vaca de Castro. Ses progrès, ses victoires. Sa sévérité. 294
Délibération de l'empereur Charles-Quint sur l'administration de ses états d'Amérique. Sages conseils de Las-Casas. Nouveaux réglemens, leurs effets. 298
Emprisonnement du vice-roi. Pizarre s'empare de l'autorité. 309
Le vice-roi recouvre sa liberté. Sa défaite par Pizarre. Sa mort. 311
On conseille à Pizarre de s'emparer de la souveraineté du Pérou. Il se détermine à négocier avec la cour d'Espagne. 315
Délibération des ministres espagnols. Pierre de la Gasca. Sa modération. Pouvoir dont il est revêtu. 318
Procédés violens de Pizarre. Il se détermine à la guerre. Préparatifs de Gasca. 325
Insurrection de Centeno. Pizarre marche contre lui. 328
Gasca s'avance vers Cuzco. Préparatifs du combat. Pizarre, abandonné par ses troupes, tombe au pouvoir de l'ennemi. Sa mort. 331
Guerres civiles du Pérou. Les troupes ne touchent point de solde pendant leur durée. Leur entretien extrêmement dispendieux. Récompenses excessives accordées aux particuliers. 336

Luxe des militaires espagnols. Férocité de leurs guerres civiles. Leur mauvaise foi dans l'observation des traités. Page 338
Gasca récompense la fidélité de ses troupes. Il partage les terres aux Espagnols qui l'ont aidé dans sa conquête. Mécontentement. L'ordre se rétablit. 341
Gasca s'embarque pour l'Espagne. Sa réception dans sa patrie. 345
Le Mexique et le Pérou plus policés que les autres parties de l'Amérique. Nations du nouveau continent inférieures à celles de l'ancien. 348
Mœurs des Péruviens et des Mexicains. L'ancien empire du Mexique mal connu. Son origine très-récente. 351
Progrès des Mexicains vers la civilisation. Établissement du droit de propriété. Nombre et grandeur de leurs villes. 357

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.